LE
THEATRE
ANGLOIS.

LE THEATRE ANGLOIS.

. . . . . . Non verbum reddere verbo.

TOME VII.



A LONDRES,

M. DCC. XLIX.

LE SIEGE DE DAMAS,

TRAGEDIE

DE

M. HUGHES.

PERSONNAGES.

EUMENES, Gouverneur de Damas pour l'Empereur Heraclius.

EUDOXE, Fille d'Eumenes.

HERBIS, l'un des Chefs de la Ville, ami d'Eumenes.

PHOCIAS, jeune Syrien, Amant d'Eudoxe.

ARTAMON, Officier de la Garde.

SERGIUS, Envoyé de l'Empereur.

CALED, Général de l'armée des Sarrasins.

ABUDAH, Lieutenant de Caled.

DARAN, autre Chef, Arabe.

SERJABIL, } Officiers Sarrasins.
RAPHAN, }

OFFICIERS, SOLDATS, CITOYENS, &c.

La Scene est à Damas, Capitale de Syrie, & dans le Camp des Sarrasins.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente l'intérieur de la Ville.

EUMENES *entre, suivi de la Populace.*

EUMENES.

JE n'écoute plus rien. Retirez-vous ; ou calmez ces cris séditieux : faites taire ces bouches bruyantes qui ne s'ouvrent que pour répandre la terreur, & dévorer nos munitions. Si vous voulez me suivre, renvoyez vos femmes, & venez sur vos murailles : c'est là où de braves Citoyens doivent chercher leur su-

reté, & le repos de leur Patrie.... Que je regarde en pitié vos femmes, vos enfans! Je ſuis plus touché que vous de leur ſort. Si je n'en croyois que vos craintes, vous les verriez bientôt la proye d'un ennemi auſſi barbare qu'infidèle... Allez encor un coup, laiſſez-moi.

SCENE II.

EUMENES. HERBIS.

EUMENES.

QU'y a-t-il de nouveau?

HERBIS.

Nous ſommes trahis, abandonnés... Nos travaux ne ſont pas à moitié défendus. Les Sarraſins, qui s'en apperçoivent, les attaquent avec de ſi nombreux bataillons que notre réſiſtance devient vaine.

EUMENES.

Je viens d'y envoyer de nouvelles Troupes: c'eſt le vaillant Phocias qui

les conduit. Vous ſçavez, malgré ſa jeuneſſe, que ſa réputation dans les armes ne dément pas le ſang dont il ſort ; & que les plus grands dangers ſemblent le plus avoir droit de lui plaire.

HERBIS.

Je crains bien qu'il n'arrive trop tard !

EUMENES, *à part.*

Je l'appréhende auſſi ; & malgré l'aſſurance que j'affectois pour ranimer le peuple tremblant, je n'en redoutois pas moins l'iſſuë de cette attaque.... J'aurois dû traiter avec l'ennemi.... Mais, hélas, il eſt trop tard !... Venez Herbis.

SCENE III.

On entend un grand tumulte au dehors, & des Officiers donnant des ordres.

I. OFFICIER.

Du ſecours ici ! Encore ; encore ! Courez tous à la porte d'Orient.

II. OFFICIER.

Regardez comme ils s'approchent, comme ils se serrent, comme ils s'élevent en pelotton ainsi qu'un essain rassemblé! ... Archers, c'est là qu'il faut diriger vos fléches.

I. OFFICIER.

Renversez donc leurs échelles: voulez-vous les laisser monter?

II. OFFICIER.

Que celui qui veille au haut de la Tour de S. Marc donne au plûtôt le signal.

I. OFFICIER.

Quoi donc, toute la ville est-elle endormie? Sonnez, sonnez l'allarme!

(*La Cloche sonne, les habitans accourent confusément.*)

(*On entend de grands cris d'acclamation.* HERBIS *paroît.*)

HERBIS.

Grace au Ciel! ... Phocias les a repoussés: nous voilà encore maîtres de la porte.

SCENE IV.

EUMENES. HERBIS. PHOCIAS. ARTAMON.

EUMENES.

APprochez, brave Phocias; recevez les remercimens du peuple, & les miens.

(*Le Peuple jette des cris de joie, en nommant Phocias.*)

EUMENES.

Profitons cependant du moment que nous avons à respirer, pour demander une tréve : qu'on en arbore l'étendart. Vous, Artamon, partez avec un Trompette ; allez trouver les Chefs des Arabes ; proposez-leur un échange d'ôtages, & une entrevuë avec moi dans la plaine du côté d'Orient.

(*Artamon sort.*)

PHOCIAS.

Ah, Seigneur, qu'entens-je?

EUMENES.

Je veux tenter ſi au moyen d'un traité, on pouroit engager les Arabes à porter leurs armes ailleurs.

PHOCIAS

Un Traité ! & quel traité peut-on faire avec des Brigands ? Des Eſclaves ont ils rien à propoſer que des fers ? Eſt-ce l'honneur qui les méne au combat ? Eſt-ce l'ardeur légitime de vanger les droits violés de leur grandeur, ou de leur naiſſance ? Ces motifs ſont ordinairement ceux qui mettent les armes à la main aux Princes de la Terre. Mais ces Barbares connoiſſent-ils les loix de l'équité ? Nés parmi les rochers, mourants de faim dans leurs vaſtes déſerts, ils regarderent de tout tems d'un œil auſſi jaloux qu'avide ces vallées fertiles où le Ciel nous fit naître. Nos Figuiers, nos Oliviers, nos Vignes, nos Cédres, nos Palmiers, toutes les verdoyantes richeſſes enfin qui couronnent le ſommet du Liban furent toujours l'objet de leurs plus chers deſirs. Ces viles *Sauterelles* ont enfin tâté de nos fruits, leurs bouches impures en ont ſavouré la douceur,

elles ne quitteront jamais ces champs d'abondance pour retourner dans leurs ſables arides, ſi le fer & le feu ne les y contraignent pas.

EUMENES.

Mais le peuple eſt réduit au déſeſpoir, le ſoldat haraſſé par les travaux du jour & par les veilles de la nuit, & le ſecours que nous attendons de l'Empereur incertain. Eutychès qui eſt allé le demander ne revient point; notre armée jadis floriſſante eſt réduite à rien : celles des Arabes eſt nombreuſe, cruelle, & enflée de ſes ſuccès.

HERBIS.

Ajoutez l'Enthouſiaſme dont leur nouvelle Religion les enyvre, & qui leur fait mépriſer toute eſpéce de dangers.

EUMENES.

Cela n'eſt que trop vrai !... Ils croyent voir toujours le Ciel ouvert pour recevoir les ames de ceux qui meurent en combattant ſous leurs enſeignes.

PHOCIAS.

Envoyons donc leur ame dans leur prétendu Paradis, & leur corps aux

Aigles de notre Syrie. Quoi donc, notre fortune eſt-elle ſi déſeſpérée ? Le ſecours ne peut-il pas arriver plûtôt que nous ne le penſons ? En repouſſant leur dernier aſſaut, n'avons-nous pas affoibli l'ennemi, & relevé le courage de nos citoyens ? Doutez-vous que le ſoldat ranimé par ce dernier ſuccès, refuſe de quitter ces murs pour tenter de les attaquer en plaine ? Qui nous empêche donc de vanger enfin nos outrages, & de fondre tous enſemble ſur leur camp ?

EUMENES.

Non. Je ſuis d'avis d'eſſayer d'abord la voie de négociation. Si elle manque, nos Citoyens en ſeront d'autant plus diſpoſés à ſeconder nos efforts. Continuez pourtant, généreux Phocias, de nourrir cette noble ardeur dans l'ame du Soldat : diſpoſez-les, préparez-les à tout pendant mon abſence. Si les Vautours qui nous menacent ſont inſenſibles & ſourds à mes propoſitions, que l'inſtant de mon retour ſoit le ſignal du combat ; que toutes nos Portes ſoient ouvertes à la

vangeance dont les cruels n'auront que trop mérité d'éprouver les coups.

SCENE V.

Le Théâtre représente une Plaine entre la Ville & le Camp des Sarrasins.

CALED. ABUDAH. DARAN.

DARAN.

UN Traité ? Vous, nobles Chefs ! O Ciel ! Sommes-nous devenus Marchands ? Sommes-nous donc envoyés pour trafiquer avec ces lâches Syriens ; pour disputer de bouche avec eux sur les conditions à imposer à nos Conquêtes ? Non, mes amis, c'est pour vaincre que le Calife nous envoye ; pour faire plier sous son joug les plus superbes têtes. Encor un assaut ; & Damas est à nous. Pourquoi traiter avec son Gouverneur ? .... Quant à moi, je suis pour la guerre,

& pour le butin. Voilà mon avis.

CALED.

Je penſe comme vous ; mais c'eſt pour ſauver le ſang Muſulman que je traite : quant aux Chrétiens, je les déteſte. Notre devoir eſt de combattre, je le ſçais : notre loi nous l'ordonne ; & le Ciel n'eſt promis chez nous qu'aux plus vaillants. Mais....

ABUDAH.

Mais Daran compte peu ſur les promeſſes du Ciel : les biens terreſtres, à ce qu'il me paroît, le flattent beaucoup plus.

CALED.

Cher Abudah, ne cenſurez point ſon zèle.

ABUDAH.

Loin de le blâmer, je l'approuve : je voudrois ſeulement qu'il fût fondé ſur de meilleurs motifs. Les fruits de la victoire ne conſiſtent-ils que dans le ſang, & le pillage ? Nous ſommes envoyés pour combattre, j'en conviens : mais pourquoi ? Pour conquérir, & non pas pour détruire. Si nous ſommes Vainqueurs, moins nous ſommes cruels plus nous acquérons de

ſujets au Calife, & plus le Ciel eſt bien ſervi.... Mais, les Chrétiens paroiſſent.

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. EUMENES. HERBIS. ARTAMON.

CALED.

ENfin, Chrétiens, nous voilà raſſemblés: la voix redoutable de la guerre ſe taît conformement à vos vœux pour quelques inſtans. Qu'avez-vous à nous propoſer?

EUMENES.

Après vous avoir vû perdre envain tant de Troupes devant Damas, je viens ſçavoir, Seigneur, ſi vous êtes d'avis, en vous retirant en paix, de ſauver les reſtes de votre armée.

HERBIS.

Ou plûtôt pour ſçavoir, car nous l'ignorons encore, pourquoi vous nous forcez de diriger contre vos têtes la pointe de nos dards? Pourquoi vous

venez de si loin uniquement pour nous attaquer ? Pourquoi enfin tant de miliers de Tentes couvrent des Plaines qui ne vous appartinrent jamais.

CALED.

De pareilles questions sont-elles maintenant proposables ? Lorsque nous marchâmes contre vous, ne fûtes-vous pas sommés de vous soumettre à notre Empire ? Deux Lunes se sont écoulées depuis ce jour, & la troisiéme est sur son déclin. Il est vrai que nous avons, pour un tems, quitté vos murs ; mais c'étoit pour combattre & vaincre l'armée de votre Empereur, aux plaines *d'Aiznadin* : vous nous pensiez partis, nous ne courions qu'à la Victoire. Vous nous voyez enfin de retour avec les mêmes projets, les mêmes bras, le même glaive.

HERBIS.

Mais pourquoi ce glaive est-il tiré contre nous ? Daignez du moins nous en informer.

EUMENES.

Quels sont vos sujets de plaintes, si tant est que vous en ayez ; & par quel moyen peut-on les réparer ?

ABUDAH.

Ecoutez-moi donc, Chrétiens ; Et puisse le Ciel disposer vos cœurs à entendre, à connoître la vérité ! Ce n'est pas pour vanger nos injures. C'est pour la cause du Ciel que nos épées sont sorties du foureau : nous obéïssons à un ordre aussi suprême qu'immuable. C'est par nous enfin que le grand *Mahomet*, & son saint Successeur *Abubecre*, vous invitent à la foi.

EUMENES.

Parlez donc, au nom du Ciel ; apprenez-nous quelle est cette foi qui s'annonce par la terreur & par les armes ? qui semble faite pour détruire, & non pas pour sauver ? Dont les Apôtres couvrant les champs de leurs nombreux bataillons, tracent partout ses progrès dans le carnage, & dans le sang ?

HERBIS.

Audacieux Mortels ! de quel front osez-vous imputer à la Religion le plus affreux des crimes ? Par quel aveuglement le zèle sacrilége ose-t-il se parer de son nom redoutable pour voi-

ler la fraude, & justifier l'oppression ?

EUMENES.

Où sont vos Prêtres ? Où sont les Docteurs envoyés de votre part pour nous instruire, pour éclairer nos doutes, pour satisfaire à notre raison, pour nous guider enfin fraternellement à travers les sentiers ténébreux qui conduisent à cette vérité nouvelle ?... C'est par là que votre amitié pour nous se seroit manifestée ; c'est ainsi que vous auriez peut-être pû captiver nos cœurs, & mériter notre reconnoissance.

CALED.

De pareils soins de notre part n'auroient sans doute été payés que de mépris. Vos vices innombrables, les différentes Sectes qui vous divisent, les Factions qui vous déchirent, ont dès longtems exilé de vos murs jusqu'aux moindres semences de la vraye Religion.... * C'est donc par la force qu'il falloit rétablir un culte uniforme : le Ciel a remis son glaive aux

---

Je supprime ici quelques propos qui ne plairoient point partout.

mains de Mahomet ; & ce Prophéte méprise toute obéissance précaire.

EUMENES, *à part.*

Une bouche impie & barbare me dit des vérités dont je suis confondu !... (*haut.*) Mais vous, quelle est votre mission quels sont vos droits pour censurer nos vices ? Depuis quand la rapine, & le meurtre sont-ils consacrés par la Religion ?

CALED.

Arrête, Chrétien !...

EUMENES.

A quel titre venez-vous ravager ces bords paisibles, dévaster nos champs, piller nos Villes ? parlez, quels sont vos droits ?

HERBIS.

Ceux des loups ravissants : la faim.

CALED.

Apprenez, Blasphémateurs, que vos Champs & vos Villes sont à nous ; que le Prophéte que j'annonce les a destinés aux fidèles ; que le Ciel même en a ratifié le don. *

---

* C'est un zélé Musulman qui parle.

EUMENES.

Vous vous prevalez en vérité d'un beau titre! Eh, que pouvoit donner votre Prophéte? Esclave mercénaire! Les mules même, les chameaux qu'il conduisoit étoient-ils à lui? & l'Imposteur ose disposer des Empires de la terre; son orgueil en fait le prix de la fureur, & du fanatisme!

CALED.

Etoit-ce là le but de l'entrevuë que vous nous demandiez? D'attaquer notre Religion, d'insulter à notre Prophête? Puisse bientôt notre affreuse vangeance vous punir de tant d'impietés!... Ecoutez-moi cependant, pour la derniere fois. Gardez, si vous voulez, l'exercice de votre religion, Jurez-nous une ferme & sincere alliance, aidez-nous de vos troupes, payez-nous un tribut annuel: nous allons pour jamais abandonner vos murs.

EUMENES.

Non....Le secours que vous demandez-nous rendroit rebelles à l'Empereur; & le tribut est le symbole humiliant de l'esclavage. Ecoutez à votre

tour des propoſitions moins deshonorantes pour nous .... Dix veſtes de ſoye garnies de perles & de pierres précieuſes, pour votre Calife ; deux pour Caled ; deux pour Abudah ; pour chaque Chef inférieur, un Turban de ce beau lin de damas auſſi *blanc que le Ciel ;* à chacun de vos ſoldats, un Cimeterre : tous ces préſens, & dix Lingots de l'or le plus pur, ſont le prix dont nous acheterons votre retraite.

CALED.

Tous ces préſens, & toutes les autres richeſſes que vous poſſédez, seront bientôt la proye de mon armée. Malheureux Syriens ! jettez partout les yeux ſur vos frontieres ; cherchez une ville où vous ne verrez point flotter nos étendards : *Sachria*, *Havran* ; la ſuperbe *Tadmor*, *Aracah*, & l'indomptable *Baſra*, ont pliées ſous le joug du Calife. Regardez notre marche à travers votre pays, ſemblable à celle de la flamme à travers un champ de grains mûrs. Tournez enfin les yeux ſur *Aiznadin*, ſur cette vallée ſanglante ! Cherchez-y les ames

de quarante mille ſoldats tombés ſous le tranchant de nos épées : Refléchiſſez enſuite, & parlez mieux.

HERBIS.

Préſomptueux Mortels ! n'imputez-vous qu'à vous-même la réuſſite de vos forfaits ? Oſez-vous vous flatter que rien ne puiſſe arrêter ce torrent dans ſon cours ?

EUMENES.

Avez-vous oublié qu'il ne s'eſt pas encore paſſé quinze ans depuis que votre prétendu Prophéte fut forcé malgré ſon audace (par la Tribu de *Corash*) de fuir lâchement, pour ſauver ſes jours, de la *Mecque* à *Médine* ?

ABUDAH.

Nous l'aurions oublié ! . Non, Chrétiens : Tout Muſulman ſe ſouviendra toujours avec quel reſpect *Médine* ſe fit gloire de donner un azile à cette tête ſacrée, que le Ciel reſervoit pour des jours beaucoup plus éclatants.

DARAN.

Ceſſez, Ceſſez, nobles Chefs, de perdre un tems précieux en offrant grace à des vils Idolâtres. Les paroles

ſe perdent en l'air, ce ſont nos bras qui doivent les convaincre.

CALED.

Je t'approuve Daran.... Chrétiens, la trêve eſt finie. Regardez encore une fois l'Epée céleſte prête à frapper vos têtes indociles : elle ne rentrera déſormais dans le foureau que teinte du ſang de votre ville entiere.

EUMENES.

Eh bien, nous périrons, ou nous ſerons vangés. Le Ciel ſeul décidera de notre ſort, & du vôtre.

SCENE VII.

Le Théâtre repréſente un Jardin.

EUDOXE, *ſeule.*

QUEL ſilence régne tout à coup en ces lieux !.... Les clameurs des ſoldats, le bruit affreux des armes ceſſe enfin de remplir les airs. Cet intervalle de repos que nous laiſſe la terreur, me repréſente l'inſtant où le tonnerre ceſſe de gronder ſur nos tê-

tes. Ce ſilence momentané ne ſert ſouvent qu'à préparer des coups plus éclatans !

SCENE VIII.

EUDOXE. PHOCIAS.

EUDOXE.

NOn, je vois mon Héros ! & cet heureux préſage diſſipe toutes mes terreurs.

PHOCIAS.

Où eſt le tréſor de mon ame ? .... Chere Eudoxe, vois mon impatience. ſemblable à l'avare toujours prompt à ſaiſir l'occaſion de viſiter & de compter ſon Or, je m'échape comme lui pour jouir avec une joie tremblante du ſeul objet dont un moment d'abſence me fait craindre la perte !

EUDOXE.

Viens brave, & digne amant ! Ah que le ſalut de la patrie m'eſt doublement cher, puiſque c'eſt à toi qu'on le doit !... Mais dis-moi, cher Pho-

cias, nous rapportes-tu la Paix ?... O Ciel, que je ſerois heureuſe !

PHOCIAS.

Pas encore, adorable Eudoxe ; le Ciel veut que je mérite ton eſtime par de plus grands travaux. La Paix, ainſi qu'une colombe effrayée, a déployé ſes aîles : elle vole en tremblant chercher un azile ſur les montagnes qui bornent notre horiſon, derriere les tentes de nos barbares ennemis. Il faut traverſer ce camp formidable, il faut vaincre en un mot ſi nous voulons la revoir dans nos murs.

EUDOXE.

Eſpérance trompeuſe ! tu ne m'as flattée qu'un inſtant.... Hélas, mes craintes trop fidelles rentrent tout à coup dans mon cœur. Nous ſommes nés pour être malheureux.

PHOCIAS.

Non, trop aimable Eudoxe, un regard de tes yeux, un ſourire ſuffit pour me rendre invincible, pour triompher avec éclat des indignes ennemis & de l'amour & de la Paix.

EUDOXE.

La tréve eſt-elle rompuë ? La guerre

impitoiable va-t-elle renouveller ſes horreurs? . . . Ah, Phocias, ah, cher amant, que je crains pour tes jours!

PHOCIAS.

Songe au tendre intérêt qui me guide aux combats, & calme tes frayeurs: L'heureux moment approche où mon cœur depuis longtems trop plein de ſon amour pourra enfin s'ouvrir aux yeux de ton Pere. Un ſignal du dehors m'apprend que l'ennemi ſe refuſe à nos propoſitions; j'ai tout diſpoſé pour une ſortie. Le ſoldat & le Citoyen, embraſés de la même ardeur, viennent en foule ſous mes drapeaux, & me preſſent de les conduire à la victoire. Ah, chere Eudoxe, ſi je reviens vainqueur!... Mais, d'où vient en doutai-je? Je le dois, je le veux. C'eſt pour l'amour que je vais combattre, c'eſt pour la liberté, c'eſt pour Eudoxe! Qui pourra donc me retenir? qui pourra donc m'empêcher, puiſque tes vœux ſont conformes aux miens, de te demander à ton pere, de t'obtenir de lui en dépit d'un rival qui ne ſera plus redoutable?

EUDOXE.

EUDOXE.

Tous mes vœux ſont pour toi, tous mes vœux ſont pour ta gloire !... Je me ſens déja pénétrée de l'héroïque ardeur dont je te vois brûler; je crois voir la palme & l'olive ſur ton front couronné; tes ſoldats ramenant le vainqueur au bruit des acclamations d'une Ville retentiſſant des éloges de mon amant; des colonnes élevées par ordre de l'Empereur pour tranſmettre ta gloire à la poſtérité la plus reculée; je lis enfin déja cette chere Inſcription : *A PHOCIAS SAUVEUR DE SA PATRIE.*

PHOCIAS.

Tous ces honneurs, toutes ces récompenſes ſont d'un prix trop au-deſſous de ma vaſte ambition. Mon ame, n'enviſage que toi !... Je trouve en toi ſeule ma renommée, mon triomphe, & toute la félicité de mon avenir. C'eſt l'amour, c'eſt toi qui la premiere m'as mis les armes à la main; tous mes ſervices ſont les tiens; Damas doit à toi ſeule ce que mon bras a fait pour elle.

EUDOXE.

N'avilis point ta gloire, en resserrant trop ses limites. Tu as bien servi ta Patrie, & je fais gloire de t'aimer tout autant que je l'aime. O, mon cher Phocias! Tu m'as vuë plus d'une fois rougir en écoutant tes vœux; tu m'as vuë tenter envain de te cacher les miens: ta vertu maintenant justifie mon choix; ce que je me reprochois comme une foiblesse, fait aujourd'hui toute ma gloire.

PHOCIAS.

Pardonne, chere Eudoxe, si l'excès de mon bonheur occupe seul pour ce moment toute ma pensée; Pardonne si je ne puis songer qu'à toi!.... Aimer Eudoxe, n'est-ce pas être vertueux?.... Mais, la trompette m'appelle! Adieu, je vole à mon devoir.

EUDOXE.

Va.... Puissent toutes les Puissances céléstes veiller sur tes jours!

PHOCIAS.

Adieu!.... c'est pour toi que je vais combattre: la victoire est certaine.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Palais du Gouverneur.

EUMENES. HERBIS.

HERBIS.

VOus avez eu tort, oui je le répéte, vous avez eu tort, Eumenes; l'événement le justifiera.

EUMENES.

Que pouvois-je faire? ne fûtes-vous pas témoin de l'inutilité de ma résistance? Etoit-il possible de retenir son courage?

HERBIS.

Son courage! dites son imprudence,

ſes vapeurs de jeuneſſe, ſa témérité. Eſt-ce à nous, dont l'unique affaire eſt de défendre ces murs, de ménager nos Troupes, eſt-ce à nous de prodiguer ainſi le peu de ſang qui nous reſte ? Et pourquoi ! parce qu'un extravagant a du courage ; parce qu'il brule de ſe ſignaler par une entrepriſe éclatante. Vous n'auriez jamais dû le permettre.

EUMENES.

Vous oubliez que je ne fus pas ſeul de cet avis ; vous oubliez que le peuple (dont la voix en ces occaſions eſt ſouvent celle du Ciel) s'empreſſa tout à coup de le ſuivre, comme ſi la même ame avoit inſpiré la Ville entiere ; & cette ame étoit celle de Phocias.

HERBIS.

Pardon, Seigneur, je l'avois oublié : je croyois parler à Eumenes, à celui qui commande dans Damas.....

EUMENES.

A quoi tend ce diſcours ?

HERBIS.

A qui de nous deux la mémoire manque-t-elle ? Vous me parlez du peuple !..De cette lâche multitude qui

l'inſtant auparavant vouloit vous forcer à rendre la Ville. Eh bien, ne vous étonnez pas de voir bientôt votre autorité mépriſée. Le peuple n'obéit bien qu'à ceux qu'il aime.

EUMENES.

Ah, que je maudirois ſon inconſtance, ſi la penſée du grand événement que nous attendons n'occupoit mon ame toute entiere ! .... Hélas, ſi nous étions vaincus !....

HERBIS, *à part.*

Le poiſon opére ; achevons de l'aigrir.. (*haut.*) Si nous ſommes vaincus, ſur quelle tête en tombera le blâme ? qui de nous eſt le Gouverneur ? .... Si nous ſommes vainqueurs, ſur qui toute la gloire du ſuccès rejaillira-t-elle ?

EUMENES.

Ces craintes me prouvent de plus en plus ton amitié. Nous nous verrons tous deux éclipſés par un jeune Héros. J'entends déja la Cour d'*Heraclius* : la ville que nous défendons, l'Empire même n'auront dû leur ſalut qu'à l'intrépide Phocias ! ... Eh bien, ſoit, pourvû qu'il revienne aujourd'hui

vainqueur : il aura mérité sa gloire ; qu'il en jouisse. J'aurois pourtant eu moins besoin de lui, & j'en serois charmé, si votre fils Eutychès eût été de retour.

HERBIS, *à part.*

Voilà mon supplice ! J'ai envoyé mon fils à l'Empereur, dans l'espérance que son mérite eût hâté sa fortune : mais Phocias..... que je hais sa vertu prématurée ! .... Il va bientôt attirer sur lui tous les yeux ; & mon fils restera confondu dans la foule du vulgaire.

EUMENES.

Regarde ; j'apperçois Artamon .... Il revient seul ! .... O mon ami, tes craintes n'étoient que trop justes. Qu'allons-nous devenir ? O Damas ! ton sort est-il rempli ?....

SCENE II.

EUMENES. HERBIS. ARTAMON.

ARTAMON.

REjouissez-vous Seigneur.

EUMENES.

O Ciel, est-il possible ? Viens-tu m'annoncer la victoire ?

ARTAMON.

Le Soleil s'est couché tout sanglant, après avoir vû tomber trois mille Arabes sous le tranchant de nos épées.

HERBIS,

Phocias est-il vivant ?

ARTAMON.

Il vit, il est couvert de gloire.

HERBIS, *à part.*

Voilà tout ce que je craignois !

(*On entend les acclamations du peuple.*

EUMENES.

Qu'est-ce que tout ce bruit ?

HERBIS.

C'eſt le peuple qui célébre ſa nouvelle Divinité : elle aura ſans doute bientôt un Temple.

EUMENES.

Soldat, puiſque tu as partagé les périls de cette journée, fais-nous-en le détail.

ARTAMON.

L'ennemi, d'abord, nous a paru ſurpris de notre audace ; mais après avoir raſſemblé quelques troupes, à la hâte, il eſt venu à notre rencontre. Le Chef qui les guidoit, avoit l'air fier & ſauvage ; il ſembloit affecter le mépris du danger, ſa tête étoit ſans caſque, ſon corps nud juſqu'à la ceinture ; ſon bras étoit armé d'une lance d'un poids énorme. A peine les airs retentiſſoient du *Tecbir* * que nous nous ſommes vus attaqués : la fureur des deux côtés guidoit les combattans ; *Bataille* & *Paradis* étoient le

---

* Mot dont l'Auteur dit que les Arabes ſe ſervoient pour demander l'aſſiſtance du Ciel, au moment de l'attaque.

ſeul cri des Barbares. Les deux Chefs ſe ſont bientôt rencontrés. Et le vaillant Phocias.... Mais, quelle bouche pourroit raconter les prodiges dont nos yeux ont été témoins !... En un inſtant le chef des ennemis eſt mis hors de combat ; les rangs des Sarraſins ſont enfoncés, tout plie ; tout prend la fuite ; & ſans un brouillard épais, (ſans doute élevé par l'enfer pour ſauver ſes amis !) le carnage dureroit encore.... Mais, Seigneurs, voici notre Héros lui-même.

SCENE III.

EUMENES. HERBIS. PHOCIAS. ARTAMON.

EUMENES.

GLoire au généreux Phocias ! Eumenes partage ta joie : tes heureux ſuccès t'acquiérent tous les cœurs. Comment ta patrie te rendra-t-elle jamais tout ce qu'elle te doit ?

PHOCIAS.

En recevant cette preuve de mon zèle comme une légere partie de ce que je crois lui devoir, en attendant que le Ciel me fournisse l'occasion de m'en acquitter mieux.

HERBIS, *à part.*

Malgré mon dépit envieux, je suis aussi forcé de le louer.... (*haut.*) Phocias, tu viens d'agir en brave Guerrier : laisse maintenant reposer ta valeur, tu en as bien acquis le droit. Tu sçais que la fortune est volage, & peut changer en un instant. Que pouvons-nous gagner de plus, sans nous trop affoiblir ? A mille Arabes immolés, il en succédera dix mille : c'est vouloir épuiser l'Océan. Nous t'estimons trop d'ailleurs pour souffrir que tu t'exposes davantage avec des forces aussi inégales. Ce que tu as fait suffit pour ta gloire. C'est à nous maintenant de défendre & de garder soigneusement ces murs, en attendant le secours que nous espérons voir arriver bientôt.

PHOCIAS.

Qu'entens-je ? Quoi, nous resterions encore pendant des mois en-

tiers confinés dans ces murs! Nous languirions lâchement ſous nos toits dans une molle oiſiveté! Non, Seigneur, le repos eſt la mort du courage: ſemblable à la force, il ne s'entretient, il ne vit que par les travaux aſſidus. Nous reverrions bientôt l'ennemi ramener la terreur au pied de nos Tours, & la Victoire revoler vers des drapeaux quelle croiroit plus dignes d'elle.

ARTAMON, *à part.*

Il n'en faut plus douter: Herbis n'aime point Phocias; tout ce qu'il dit eſt dicté par l'envie. Eumenes même, ou je me trompe, eſt infecté du même poiſon.

EUMENES, *à part à Herbis.*

Ne le pouſſez pas davantage.... Je me ſouviendrai de vos derniers conſeils; & vous verrez bientôt ſi je ſuis encor digne de commander.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. Un Messager, apportant une Lettre.

PHOCIAS, *la regardant.*

Seigneur, c'est à vous qu'elle s'adresse.

EUMENES.

Ah! C'est la main d'Eutychès : Lisons...

L'Empereur, averti de la défaite d'Aiznadin, & sentant le danger qui menace l'Empire, a rassemblé toutes ses garnisons pour en former une seconde armée : nous partons dans peu d'heures. Sergius, Porteur de ce Billet, vous informera du surplus.

HERBIS, *à part.*

O Ciel, je te rends grace ! Ce bonheur passe mon espérance.

EUMENES.

Où donc est Sergius ?

LE MESSAGER.

Cette Lettre, attachée à une fléche, vient d'être jettée dans la Ville.

EUMENES.

En ce cas, je crains qu'il n'ait été pris.... O Phocias, Herbis, Artamon! O mes amis, partagez tous ma joye; célébrez avec moi cet heureux événement. L'orage qui nous menaçoit, le nuage qui s'épaississoit sur nos têtes est enfin écarté; la foudre va gronder ailleurs. Allez hâtez-vous de faire proclamer par toute la Ville ces heureuses nouvelles; que toutes les Tours soient illuminées, qu'elles annoncent notre allégresse, que le Ciel même en soit témoin. Que la crainte & les dangers aillent chercher un autre azile, tandis que le Soldat & le Citoyen réünis dans nos fêtes oublieront leurs travaux passés, & termineront ce grand jour dans la joye & les chants de Victoire.

SCENE V.

EUMENES. PHOCIAS.

PHOCIAS.

ET puiſſent ceux qui le ſuivront être encore plus fortunés ! Reſpectable Eumenes, je jouis du plaiſir que tu reſſens en diſſipant les terreurs d'un peuple qui t'aime, & t'appelle ſon pere. Régner ſur les cœurs, par les bienfaits, c'eſt imiter les Dieux.

EUMENES.

Le Ciel donne ſans intérêt, nous devrions donner de même.

PHOCIAS.

Il eſt vrai. Une ame généreuſe jouit doublement des biens qu'elle répand ſur les humains. Quant à moi, ſi j'ai été aſſez heureux pour mériter quelque reconnoiſſance de la part de ma patrie, c'eſt à Eumenes ſeul à qui j'en dois la gloire : c'eſt de lui ſeul que j'en attens la récompenſe.

EUMENES.

Tu ne me dois rien, Phocias ; tes actions sont à toi, ta Renommée est ton ouvrage : Elle est ta récompense.

PHOCIAS.

Eh, qu'est-ce que la Renommée, lorsque nous n'envisageons qu'elle? Un être phantastique, un vain son, un écho dont la voix aussi fausse que séduisante égare ses admirateurs dans les détours d'une forêt immense, sans se manifester jamais ; parlant beaucoup aujourd'hui, se taisant demain, toujours errante, jamais fixée, c'est une Nymphe en apparence, au fond une Chimère. La vertu, au contraire, est un bien réel, une beauté visible. Mais lorsqu'après l'avoir cherchée & suivie longtems à travers les sentiers les plus pénibles, quand nous parvenons à l'atteindre, n'attendons-nous rien de plus d'elle ? Le prix de nos travaux nous est-il interdit?

EUMENES.

Eh bien, exige le ce prix ; Parle, Damas te le payera. Tu as des droits sur son opulence ; fixe la part que tu y prétends : ses Citoyens se taxeront

eux-mêmes. Compte aussi sur les bontés de l'Empereur : il est juste ; & les honneurs qui t'attendent seront proportionnés à tes services, ainsi qu'à ta naissance.

PHOCIAS.

Ah, Seigneur ! aurois-tu pensé qu'un intérêt sordide pût toucher l'ame de Phocias ? qu'il ne connût qu'une vertu vénale ? Quoi ! Phocias en servant sa Patrie, auroit été séduit par le même appas qui forceroit un lâche à la trahir ? O Vertu ! pourquoi fuis-tu les tentes des Arabes, pour te voir ainsi flétrie & déchirée par tes propres enfans ... Pardon, Seigneur ; ma rougeur te prouve combien la seule idée d'un soupçon injurieux est capable de m'émouvoir. Tu ne le hasardas sans doute que pour éprouver à quel point je sçai le mépriser. Quant à l'Empereur, si ma conduite a pu lui plaire, je ne rougirai point des honneurs dont j'ai tâché de me rendre digne. Je ne le cache pas, Seigneur, mon cœur est sensible à la gloire, il est ambitieux .... Mais le seul prix qui peut remplir mes espérances, qui peut même les sur-

paſſer, c'eſt de vous ſeul que je veux le tenir.... C'eſt Eudoxe.

EUMENES.

Eudoxe!...Phocias, je ſuis encore ton ami; je ne dois pas te laiſſer plus longtems incertain: garde-toi d'y penſer.

PHOCIAS.

Que je me garde d'y penſer? Ah, Seigneur, c'eſt m'ordonner l'impoſſible! Sans ceſſe préſente à mes yeux, elle eſt mon ame, elle eſt ma vie, elle eſt mon être même: je lui dois mes exploits; je lui dois tout, juſqu'à mon nom!.. Pourquoi donc Eumenes, pourquoi n'y dois-je plus penſer? Suis-je d'un ſang trop vil pour aſpirer.....

EUMENES.

Arrête.... Je n'ai pas beſoin d'un *Héraut* pour ſçavoir qui tu es.... Apprens pourtant, puiſque tu me forces à te le répéter, que tu ne dois plus me parler d'Eudoxe.

PHOCIAS.

Eh, pourquoi donc me le défens-tu? pourquoi veux-tu me condamner, ſans m'entendre?

EUMENES.

Tu parlerois en vain. Ignores-tu que je l'ai promiſe à Eutychès ?

PHOCIAS.

Mais, conſent-elle à ton choix ?

EUMENES.

Si elle y conſent !... Eh, que m'importe ? n'eſt-elle pas ma fille ? n'eſt-elle pas à moi ?

PHOCIAS.

Oui ſans doute .... & l'Empereur même envieroit un bien ſi précieux !.. Mais parce qu'elle eſt ta fille, ſera-t-elle privée d'un privilége que la derniere de ſon ſexe eut toujours droit de reclamer ? prétendrois-tu forcer ſon inclination ?

EUMENES.

Je prétens la forcer d'être heureuſe.

PHOCIAS.

C'eſt ce que tu ne peux. Eſt-on heureux en regrettant ſa liberté ? C'eſt le ſort d'un convive forcé, qui meurt toujours de faim dans l'abondance.

EUMENES.

Fort bien, jeune homme !.. C'eſt de toi que j'apprendrai à jouer le rôle d'un pere auſſi foible que mépriſa-

ble. Tes leçons ont ſans doute déja diſpoſé ma fille à me traiter ainſi. J'entrevois la ſource de ſes déſobéiſſances, de ſon mépris pour Eutychès, de ſa haine pour moi .... me trompai-je, Phocias ? Parle ; je te le pardonne.

PHOCIAS.

Seigneur, je ſuis fâché qu'Eumenes puiſſe penſer ....

EUMENES.

Fâché ! De quoi ? Tu avoues donc que tu m'as offenſé ? C'eſt du moins quelque choſe.... O pere auſſi aveugle que ſtupide ! Tes yeux ſont donc enfin déſillés ? Que ne l'ont-ils été plutôt !... Voilà donc l'origine de tes exploits ? Telle eſt donc la ſource de ce courage romaneſque, de ces ſervices ſignalés dont tu te prévaus avec tant de faſte ?

PHOCIAS.

Tu l'as dit, & je l'avoue ſans honte ; c'eſt d'Eudoxe que je tiens tout. Je l'ai ſervie, en te ſervant ; tu le ſçais, & j'en attendois un autre ſalaire ..... mais, pourquoi m'obliges-tu de te parler ainſi ? Pourquoi me forces-tu de dire ce que je devrois entendre de toi ?... Je rends grace à mon cœur : il

répugne à ce que dit ma bouche ; il la dément, Seigneur : je n'ai rien fait ; je ne mérite rien, je n'invoque que mon amour !

EUMENES.

Non, ne te contrains pas : puisque ton bras a sauvé Damas. Porte les yeux sur ses créneaux : ne vois-tu pas les Sarrasins en fuite ? Tu nous a délivrés ; ou du moins tu le penses : Pourquoi donc nos portes ne sont-elles pas libres ? Pourquoi ne sont-elles pas encore ouvertes ?.... Parlons vrai, Phocias : ton combat a réussi ; tu viens d'acquérir quelque gloire .... mais, sans l'absence d'Eutychès.....

PHOCIAS.

Eutychès !.. Ah, pourquoi m'opposer un pareil rival ? Qu'il arrive, qu'il vienne, qu'il fonde avec moi sur le camp ennemi ; qu'il montre à tous les yeux qui de nous deux est plus digne d'Eudoxe.

EUMENES.

C'est ce que l'on verra bientôt. Il me suffit maintenant que ton arrogance m'annonce tes desseins. Tu te crois seul chargé du destin de Damas ? Sa

perte ou ſon ſalut dépend de ton épée ? Il me ſuffit : je t'ai éprouvé, je t'ai connu. A compter de ce moment, tu ne commandes plus, tu n'es plus rien ici.... Reſte dans Damas, ou paſſe à l'ennemi ; ton choix m'eſt indifférent. Adieu.

SCENE VI.

PHOCIAS, *ſeul.*

IL me mépriſe, il me dégrade !... ingrat, & ſuperbe mortel ! je ne ſuis donc à tes yeux qu'un atôme, que tu crois pouvoir à ton gré replonger dans le néant ? Peu t'importe que je reſte dans ces murs, ou que j'aille augmenter le nombre de tes ennemis. quel comble d'humiliation pour moi!.. O Eudoxe, je veux te voir encore ; je veux t'apprendre mon malheur..... Mais comment le pourrai-je ? . . non, entrons plûtôt dans cette ſolitude ; renfermons dans mon cœur, nourriſſons-y l'ennui qui me dévore....

SCENE VII.

Le Théâtre représente un Jardin.

EUDOXE, *seule.*

POurquoi ne nous voyons-nous qu'en secret, ainsi que des Amans coupables ? Mais nous serons bientôt plus libres... Ah, quel plaisir pour moi d'avouer publiquement pour mon Amant, le Héros, le Libérateur de mon Pays ! quelle joie pour mon cœur d'entendre partout approuver mon choix ! .... Mais il doit être ici : déja les rayons de la Lune succédent à la foible clarté du Soleil expirant. Viens mon cher Phocias, viens : cet instant est fait pour l'amour ; viens partager les transports de mon ame !

SCENE VIII.

EUDOXE. PHOCIAS, *dans le fond du Théâtre.*

IL m'entend !..... il vient : mon cœur me l'annonce.... O Phocias ! .... Il ne me répond pas !... Me trompai-je ? .... Eſt-ce toi, cher Amant ? ou n'eſt-ce qu'une ombre vaine à qui l'amour donne ta reſſemblance ?

PHOCIAS.

Tu l'as dit, chere Eudoxe : ce n'eſt plus ton amant. Tu ne vois en effet que ſon ombre.... Il n'eſt plus rien !

EUDOXE.

Quel eſt ce ſombre accueil ! Explique toi... N'eſt-ce pas Phocias qui me parle ?

PHOCIAS.

C'eſt lui, c'eſt ton Amant ; ou plûtôt, hélas, ce ne l'eſt plus !... Ah Barbare !... Mais que dis-je ? Reſpectons encore le Pere d'Eudoxe ... Oublions, s'il ſe peut à quel point je ſuis offenſé.

EUDOXE.

Je tremble de l'interroger....

PHOCIAS.

Tu compâtis donc à ma peine....; Trop généreuſe amante ! Ce peu de mots calme ma rage ; ce peu de mots me rend la voix qu'étouffoit ma douleur ! .. Je puis maintenant te parler. Ce que j'ai ſouffert ſurpaſſe cependant les peines de la mort : c'eſt l'honneur qui vient d'être offenſé !... Que dis-je hélas, c'eſt plus encore : Chere Eudoxe, c'eſt toi ! C'eſt toi qui m'eſt ravie !

EUDOXE.

Qu'entens-je ! N'es-tu pas revenu Vainqueur ?... Quels ſont donc ces cris de joie? quels ſont ces feux dont la vive lumiere éclaire l'horiſon ? Tout cet éclat ne célébre-t-il pas ton triomphe ?

PHOCIAS.

Ne me rappelle pas ce mot ; ne parle plus de ma victoire ! ..... Cette nuit, il eſt vrai, répand la joie dans tous les cœurs : le mien ſeul eſt livré au plus affreux déſeſpoir.... Je te viens dire un éternel adieu !

EUDOXE.

EUDOXE.

Un éternel adieu !

PHOCIAS.

Oui ſans doute. Eh, de quel œil verois-tu deſormais un malheureux, mépriſé, avili, outragé, dépouillé de tout commandement, en un mot dégradé comme un traître, comme un lâche ſoldat ? C'eſt pourtant ton barbare pere !... Mais je m'échape.... Hélas, ſans cet affront, je ne ſentirois pas encore les bleſſures que jai reçuës en combattant pour lui !.. Tu ſçais le ſujet de mes larmes : condamne ſi tu peux, mon deſeſpoir.

EUDOXE.

T'ai-je bien entendu ! Et ſe peut-il que ce ſoit là ta récompenſe ? O Phocias ! pourquoi m'as-tu parlé de tes bleſſures : c'eſt moi maintenant, c'eſt mon cœur qui les reſſent toutes. Eh, pour quelle autre as-tu combattu ? Quel autre crime aurois-tu pu commettre ?... Mais, Phocias fût-il un traître, eût-il vendu ſa Patrie....

PHOCIAS.

Un traître, me dis-tu ? Hélas, on me permet même de l'être ! que dis-je ?

On m'y invite, on m'y pouſſe, on m'en defie !... Mon ſeul crime eſt d'avoir oſé te demander à ton pere : Cette démarche ſeule vient de me perdre auprès lui, & d'anéantir mes ſervices. Damas eſt maintenant en ſureté : ſon Libérateur eſt proſcrit, inſulté, renvoyé même vers les Barbares qu'il vient de vaincre, tant on craint peu l'effet de ſa vangeance !

EUDOXE.

Arrête : ç'en eſt trop !.... Laiſſe-moi réflechir un inſtant.... (*Elle ſe proméne d'un autre côté du Théâtre,*) Cachons-lui, s'il ſe peut, mes larmes... tu pourras donc te réſoudre à me quitter ?

PHOCIAS.

Pour me plonger dans le tombeau... hélas ! où puis-je ailleurs cacher ma honte ?

EUDOXE.

Eſt-il bien vrai que mon pere ait été ſi injuſte ? Eſt-il bien vrai que tu te crois perdu ?

PHOCIAS.

Que ne puis-je en douter !... Mais, à quoi rêves-tu ?

EUDOXE, *à part.*

Cette idée eſt digne de moi.... Ce Héros trouvera du moins une ame reconnoiſſante.

PHOCIAS.

Quels ſont donc tes projets?

EUDOXE.

De me donner à toi ; d'avouer hautement mon amour ; d'en faire toute ma gloire .... Reſte en ces lieux, cher Phocias. (*Elle lui donne la main.*)

PHOCIAS.

Ciel, qu'entens-je ! Et que vois-je !.... (*il l'embraſſe.*) mes malheurs ſont paſſés .... ç'en eſt fait, je demeure en ces lieux. Tu vas me voir ramper ſous ton pere ; tu vas me voir, à force de conſtance, déſarmer par dégré ſon injuſte couroux .... mais, tu ne connois pas encore toute notre infortune ... Eutychès ....

EUDOXE.

Ah, quel nom viens-tu de prononcer !

PHOCIAS.

Il arrive ; il vient fondre ſur ſa proye. Ton pere (que ne puis je te le cacher !) Ton pere, dis-je, lui a

promis ta main. Il a juré l'accomplissement de ce fatal hymen ; il menace même de t'y forcer.

EUDOXE.

De m'y forcer ? Qui, lui ? Mon pere !.... O nature ! Es-tu donc aussi sortie de son cœur ?... Je n'ai plus de pere !.... O Ciel, qu'ai-je donc fait ? (*Elle pleure.*) .... Fuyons plutôt au bout de l'Univers, si rien ne peut me garantir d'un hymen que j'abhorre. Tu viens de sauver le pere : cher Phocias, c'est à toi seul que la fille a recours.

PHOCIAS.

Vois, quelle conformité le Ciel a mis dans nos destinées ! Vois combien de puissans motifs nous forcent de quitter notre ingrate Patrie !... Tu sçais que l'Empereur est maintenant à Anthioche. Un de mes oncles, dont les Exploits contre les Persans ont surpassé les miens contre les Arabes, habite cette Ville où il jouit des bienfaits de son Maître. C'est là, ma chere Eudoxe, c'est là seulement où je puis t'offrir un digne azile contre l'oppression qui te menace.

EUDOXE.

Là ... & partout ailleurs, pourvu que je quitte ces lieux. Admire, cher Amant, ce que le ressentiment de nos injures opére tout à coup dans une ame jusqu'à présent timide ! Je me sens assez courageuse pour braver, en te suivant, les périls les plus affreux. L'injustice, l'ingratitude, l'oppression, sont les seuls dangers qui m'épouvantent : je les laisse en ces lieux.

PHOCIAS.

Ainsi ne perdons point de tems ; partons dès cette nuit. Je dispose encore d'une des portes de la Ville, je vais tout préparer pour notre fuite : attends-moi vers minuit sous le Portique du Monastére d'*Honorie*.

EUDOXE.

L'endroit est favorable, les murs de ce Jardin y aboutissent : tu peux compter de m'y trouver... O Ciel, daigne guider, & couvrir nos pas !

PHOCIAS.

Dissipe tes terreurs ; ton innocence nous servira de garde ; & je sçais un moyen certain de cacher notre fuite. Quelque Dieu tutelaire nous servira

de guide, & charmera tous les yeux ennemis jusqu'au moment où tu seras en sureté... Je suis certain de ton amour : je ne crains plus rien, mes maux sont finis... Adieu, ma chere Eudoxe !

EUDOXE.

Adieu, cher Phocias ! Je ne connois plus que toi sur la terre .... ami, pere, amant, protecteur : je trouve tout en toi !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre represente la tente du Général des Sarrasins. CALED y paroît environné d'Officiers ; & SERGIUS chargé de fers.

CALED.

QUe dis-tu ! Qu'est-ce que la clémence ?... Regarde ici près, notre dernier champ de bataille ! Vois combien de Sarrasins sont noyés dans leur sang. Va leur demander ta grace.

SERGIUS.

Epargne un malheureux !

CALED.

Que je t'épargne ? que je te laisse vivre ! Et pourquoi faire ? Ton corps, mutilé par la torture, peut-il t'être

d'aucun ufage ? Pourrois-tu te réfoudre à ramper comme un vil ferpent ? ....
J'abhorre l'afpect d'un lâche. Qu'on l'ôte de mes yeux ; qu'il meure.

SERGIUS.

Hélas, ne t'ai-je pas tout déclaré?...
Ne t'ai-je pas avoué, que me voyant pourfuivi par tes foldats, j'attachai ma lettre à une fléche que je jettai dans la ville ?...

CALED.

Tu as donc tout déclaré ? Eh bien reçois ta récompenfe. A bas fa tête ; & qu'on la jette dans Damas, pour achever fon ambaffade.

SERGIUS.

O cruel Sarrafin !...

(Les Gardes emmenent Sergius.)

SCENE II.

CALED. ABUDAH.

CALED.

Abudah, fois le bien venu.

ABUDAH.

O Caled ! quelle fatale journée nous eumes hier.

CALED.

Ne la nomme jamais, ce ſouvenir eſt trop affreux, Point de ſommeil pour cette nuit : je la conſacre aux apprêts de nôtre vangeance... Tous nos Chefs ſont-ils avertis ?

ABUDAH.

Depuis la derniére priere j'ai parcouru tout le camp ; jai ordonné partout qu'on ſe tînt prêt. Quel eſt ton deſſein ?

CALED.

Tu ſçais l'importante nouvelle que nous avons arrachée de la bouche de cet Eſclave : une autre armée Chrétienne eſt en marche. Mon projet eſt ; tandis que nos efféminés Syriens enyvrés de leurs ſuccès, livrés à la joie à la débauche & au ſommeil, négligent ſans doute la garde de leurs poſtes ; mon projet, dis-je, eſt de les attaquer avant le lever du Soleil. C'eſt ainſi que le Léopard bleſſé trompe ſouvent la ſécurité des Chaſſeurs ; & vange, en les déchirant, le ſang qu'il a perdu.

ABUDAH.

Digne général du ſouverain Commandeur des Croyants ! Je connois ta valeur, je connois ton Génie indomptable. Daigne pourtant m'entendre ; écoute, & poſe les doutes que je vais te propoſer. Je crains Caled, je tremble que le Prophéte irrité contre nous n'ait réſolu de nous purifier par le ſang ! Eh quelle autre cauſe me donnera-t-on de ces indignes terreurs juſqu'à préſent inconnuës parmi nos braves légions ? Les archers de la Tribu de *Thoal*, de tout temps ſi renommés, prennent la fuite ; leurs fléches ne frappent que les airs, ou reviennent contre eux : l'Ange exterminateur ſemble déchaîné contre nous, qu'en peut-on augurer ? Permets que je t'ouvre mon cœur. Si c'eſt la pureté de notre loi qui nous met les armes à la main ; ſi c'eſt pour l'étendre aux deux bouts de la terre que nous attaquons les nations, le motif eſt louable : nul projet ne peut être plus noble. Mais ne crains-tu pas comme moi que l'eſprit de rapine & de brigandage ne ſe ſoit em-

paré de l'ame de nos ſoldats ? Ne crains-tu pas qu'en vainquant les Chrétiens, nous n'ayons adopté les vices que nous voulions punir en eux? Que l'eſpoir en un mot du gain préſent ne nous faſſe oublier les récompenſes que le Ciel nous promet pour l'avenir ? .... Fais, juſte Ciel, que ce ſoupçon ſoit mal fondé ! Empêche, grand Dieu, qu'un Peuple jadis fidèle devienne la victime de ſes propres ſuccès !

CALED.

Non, Abudah, tu te trompes ; ton zèle te fait illuſion. Notre moleſſe ſeule a droit d'irriter le Prophéte. Tu vis jadis, dans la Vallée d'*Honan*, nos Troupes épouvantées abandonner le Champ de Bataille, comme elles firent hier, & fuir confuſément juſqu'aux Portes de la Mecque. Rapelle-toi avec quelle fermeté le Prophéte lui-même, une javeline à la main, leur interdit l'entrée de la Ville, les ramena au combat, & leur fit remporter la Victoire. Si nous voulons appaiſer ſon couroux, agiſſons de même. L'exemple eſt tracé, c'eſt à nous de le ſuivre.

ABUDAH.

Je me rends, puiſque tu le veux ; & d'autant plus aiſément que l'inſtant me paroît favorable. Conſidére cependant combien, depuis que Phocias eſt à leur tête, les Aſſiégés ſe ſont rendus redoutables. La Victoire ſemble toujours attachée à ſes pas, & ſa préſence ſeule répand la terreur dans nos plus vaillants Eſcadrons. . . . Plût au Ciel qu'il n'eût jamais combattu contre nous !

CALED.

Et plût au Ciel que j'euſſe pû le joindre dans le combat ! Qu'il rende grace à l'épais & ſoudain brouillard qui le déroba à ma vuë : ſa mort eût prévenu celle de tant de braves Muſulmans. Mais, n'en parlons plus ; la fortune nous rejoindra peut-être ; on verra qui des deux Guerriers eſt le plus digne de ſes faveurs.

SCENE III.

CALED. ABUDAH. DARAN.

DARAN.

GLoire aux nobles descendans d'Ismaël! Puisse un jour plus heureux, réparer la disgrace d'hier!.... Un Esclave Chrétien vient d'être arrêté par ma Garde. Il attend sa Sentence.

CALED.

Que l'infidèle paroisse.... O toi subtil vautour! Toi dont une armée entiere peut à peine appaiser la voracité: pardonne, o Mort! Si nous n'avons à t'offrir que de si foibles victimes.

SCENE IV.

CALED, ABUDAH, DARAN, *qui étoit ſorti, rentre avec* PHOCIAS.

CALED.

QUi es-tu ? D'où venois-tu ?... Ne ſortois-tu pas de Damas ?... Daran, quel eſt cet être auſſi muet qu'opiniâtre ? Où l'as-tu rencontré ?

DARAN.

J'allois à la découverte aux environs des portes de la Ville, lorſque j'en ai vu ſortir deux perſonnes : l'une, s'étant un peu trop avancée, a été ſurpriſe & arrêtée par mes Cavaliers ; l'autre, qui étoit une femme, eſt retournée en fuyant vers la porte de Damas, où elle a été reçuë après s'être annoncée de loin par un ſignal. Si tu veux en ſçavoir davantage, fais-le parler.

CALED.

Me trompai-je, en croyant te reconnoître ?

ABUDAH, *à Caled.*

Il ne t'entend pas ; ses yeux sont fixés sur la terre, une douleur profonde occcupe tout son cœur. Ce Captif n'est pas un homme ordinaire.

CALED.

C'est un Lion pris dans les toiles. Nous sçaurons bientôt le dompter.... Eh bien, parleras-tu ?... Tu jettes vainement un œil indigné sur tes fers, & sur nous : tu ne sçaurois nous échaper.

PHOCIAS.

Eh bien, cédons au sort.... Le plus affreux moment est passé, la mort n'est plus digne de m'occuper. Quoi, vous ne me connoissez pas encore !... Songez à l'homme qui a le plus mérité votre haine : il est devant vos yeux.

CALED.

Seroit-ce, Phocias ?

ABUDAH.

Phocias !... O Ciel, ô Mahomet, ta colere est passée !

DARAN.

O rage ! Quoi, je n'ai pu le reconnoître, lui qui après avoir tué mon cheval, me mit hier hors de combat ?

Me voilà donc vangé !... Mais, non : il vit encore.

CALED, *à part.*

La priſe eſt importante !... (*haut.*) Eſt-ce pour obéir à cette foule de morts, qui demandoient ſon ſang au Ciel, que Phocias vient s'offrir à mes yeux ?... Quel que ſoit ſon projet, ſans doute il ſçait le deſtin qui l'attend.

PHOCIAS.

Oui, ſuperbe & cruel Arabe ! Oui, je ſçais en tombant dans tes mains, à quoi je dois m'attendre. La clémence, la pitié, ſont des vertus trop humaines : les Miniſtres de la mort & de la deſtruction n'en ſont pas ſuſceptibles. Je lis mon Arrêt dans vos yeux. Où ſont vos gênes, où ſont vos tortures ? Conduiſez-moi, me voilà prêt à les ſouffrir : de votre part rien ne peut m'étonner. Vous n'êtes ni mes amis, ni mes Compatriotes.... Mais, ſi vous étiez hommes ; ſi vous connoiſſiez mes malheurs, je vous verrois peut-être.... Mais non, j'aurois trop à rougir .... O Eumenes ! Sois ſatisfait : je ne ſuis plus.....qu'un ver de terre !

ABUDAH, *bas à Caled.*

Caled, fais-le parler, daigne l'entendre. J'augure que ce qu'il a à dire peut nous être avantageux.

CALED.

Tu crois donc nos oreilles & nos cœurs fermés aux plaintes des malheureux ? Tu nous connois mal, Phocias. Parle, dévoile ce fatal ſécret qui déchire ton cœur. Nous ſommes prêts à t'entendre.

PHOCIAS.

Je ne ſuis donc plus dans le Palais du Gouverneur de Damas !... Vous êtes prêts à m'entendre ? Et j'ai combattu contre vous ! Pardonnez ma ſurpriſe.... Celui pour qui je combattois m'a refuſé la même grace. Oui, Seigneurs, c'eſt l'ingratitude qui me jette dans votre camp. Ce n'eſt plus un ennemi que vous voyez en moi : c'eſt un malheureux exilé.

ABUDAH.

Ciel, eſt-il poſſible ? Telle eſt donc la reconnoiſſance des Chrétiens !

CALED.

Rendons graces à leur aveuglement : il nous aide à les ſubjuguer. ... Mais,

qui accompagnoit ta fuite ? Une femme, à ce que dit Daran.....

PHOCIAS.

C'eſt le comble de mon malheur!.... Je perds tout ce que j'aime, tout ce qui m'étoit cher dans la vie !.... Cette femme.... Hélas, c'étoit pour elle.... Mais comment exprimer ?.... Eudoxe, hélas adieu !.. Je vous dirai donc, (autant que mes ſanglots pourront me le permettre, que j'aimois depuis longtems en ſecret la fille de l'orgueilleux Eumenes. J'avois lieu de la croire ſenſible à ma tendreſſe : mais je craignois ſon Pere, qui l'avoit promiſe à un de mes rivaux, qu'Eudoxe déteſtoit. Hélas, Eumenes ignoreroit peut-être encore mes ſentimens pour ſa fille, ſi les réjouiſſances de cette nuit ne m'avoient enhardi à les lui déclarer. Je croyois l'inſtant favorable, l'amour & la gloire ſembloient devoir parler en ma faveur. Dieu, que je me trompois ! L'injuſte Eumenes indigné de mon audace, non ſeulement me refuſe ſa fille, mais il me traite avec mépris, il ravale mes ſervices, il me dégrade, il m'arrache le com-

mandement que j'avois ſur nos Troupes; ſa lâche défiance enfin m'ordonne de quitter la Ville, & de paſſer à l'ennemi. Cruel, que tu dois être content !... Que vous dirai-je de plus ? La généreuſe Eudoxe, ſenſible à mon déſeſpoir, conſent de partir avec moi ; nous ſortons de la Ville ; & mon malheur me jette dans vos fers !

ABUDAH.

Mon ame ſe ſent émuë ... Divin Prophéte, tu fus homme ! Si c'eſt un crime, pardonne à l'humaine foibleſſe de compatir à l'infortune, même de ſon ennemi.

PHOCIAS.

Puiſque mes malheurs vous ſont connus, puiſque vous y paroiſſez ſenſibles, rendez-moi donc la liberté; remettez-moi en ſituation de ſauver l'objet que j'aime ; de l'affranchir d'un pouvoir tyrannique. L'or, la pourpre, & tout ce que Damas renferme de plus précieux, ſera le prix de ma rançon. Je vous jure de plus, que l'avenir ne verra jamais mon bras armé contre vous.

CALED.

Non : il eſt un chemin plus court ;

ou, pour mieux dire, il n'en eſt qu'un pour te ſauver, & pour ſatisfaire au ſang de tant de Muſulmans immolés par ton bras.

PHOCIAS.

Hâte-toi, hâte-toi de me le preſcrire! & je te ſuis dévoué pour jamais.

CALED.

Embraſſe notre loi, & partage notre fortune.

PHOCIAS.

Tu me replonges dans l'abîme!

CALED.

Quoi! lorſque nous t'offrons non ſeulement la liberté, mais encore toute la grandeur, toute la gloire, & la félicité que tu déſires.....

PHOCIAS.

Dis plûtôt toute l'infamie préſente & future qui puiſſe avilir un Guerrier autrefois courageux.... Rétracte ton pardon : je le dédaigne.

CALED.

N'accuſes donc plus ton ſort. Le tems eſt trop précieux pour t'entendre davantage.... Tu ſçais à quoi tu dois te diſpoſer. Adieu.

ABUDAH, *à part à Caled.*

Encor un mot, Caled ! accorde-lui du moins quelques inſtans : peut-être cédera-t-il à tes bontés. Eprouvons encor ſon courage.

CALED

Tu le veux : j'y conſens.... Daran, je le laiſſe ſous ta garde. Phocias, je te donne une heure. Si tu es ſage, tu ſçauras prolonger ce terme : ſinon..... penſe à la mort.

SCENE V.

PHOCIAS. DARAN, *au fond du Théâtre.*

PHOCIAS.

PEnſe à la mort, dit-il ?... Les aſſaſſins même ont donc de la morale !... Mais comment penſer à ce que les vivans ne connoiſſent pas, à ce que les morts ne peuvent connoître, * ou

* C'eſt un Chrétien Grec qui penſe, & parle à l'Angloiſe.

tout au moins ne peuvent révéler ?...
Comment donc te définir, grande & mystérieuse terreur ! Mille chemins s'offrent à nos yeux pour sortir de ce monde : le fer, le feu, la faim, la maladie sont autant de portes toujours ouvertes, toujours prêtes à nous recevoir, à nous engloutir dans le sein de la mort. Mais au-delà, que trouve-t-on ? .... Qui pourroit déchirer ce voile, en seroit-il plus éclairci ? Non sans doute; la mort à peine est-elle un point dans l'immensité des tems : ce n'est qu'un passage imperceptible des choses périssables aux choses éternelles. Sur quoi donc fixer nos idées ? Ici-bas tout est vie ; nous parcourons une carriére dont la fin se cache à nos yeux : à peine en touchons-nous le terme, que la faculté d'y penser nous est ôtée ! ..... Ah, s'il en est ainsi ; si les transes de la mort, si les combats douloureux de l'ame & du corps au moment de leur séparation sont la mort elle-même, je l'ai surement déja sentie : elle n'est plus à craindre.

DARAN, *à part.*

Je suis tenté de m'en défaire dès

à présent.... C'eſt bien penſé... Qu'ai-je beſoin d'attendre l'ordre du Général ?.. Il ne s'agit que de l'oſer. approchons.... Je ferai tout ce que j'oſerai....

(*haut.*) Chrétien, donne-moi tes bijoux. Ces bagatelles te ſont maintenant inutiles.

(*Il le fouille.*)

PHOCIAS.

Eſclave, laiſſe-moi, je te prie.... Mon ame eſt trop occupée pour s'abaiſſer juſqu'à toi.

SCENE VI.

PHOCIAS. ABUDAH. DARAN.

ABUDAH, *à Daran.*

QUe vois-je?... Qui t'a permis une telle inſolence?

(*Abudah reprend les bijoux, & les met ſur une Table.*)

DARAN.

Il m'enleve ma proye? Que le Ciel

le confonde! Le Chef de notre Loi n'étoit-il pas voleur? N'étoit ce pas pour l'imiter que j'ai quitté mes Dieux, *Menaph*, & *Uzza*? Autant rester Payen, que de mourir de faim dans une autre Religion.

ABUDAH.

Tu murmures je crois? Sors d'ici, Daran: apprens mieux ton devoir.

SCENE VII.

PHOCIAS. ABUDAH.

ABUDAH.

PHocias me connoit-il?

PHOCIAS, *d'un air indifférent.*

Je connois le nom d'Abudah; je sçais qu'il commande l'armée sous Caled: le reste, je l'ignore.

ABUDAH.

Il y paroît: apprens pourtant que je suis ton ami.

PHOCIAS.

Qui, toi?... Puis-je t'en croire?

ABUDAH.

ABUDAH.

Que penſe-tu de la vie ?

PHOCIAS.

Je ne penſois plus qu'à la mort. La vie eſt un fardeau pour quiconque l'obtient par une lâcheté : à ce prix, j'y renonce.

ABUDAH.

Ta réſolution eſt donc priſe ?

PHOCIAS.

Oui, ſi tes conditions ſont toujours les mêmes.

ABUDAH.

Daigne y penſer encore. Caled t'invite, par ma voix, à jouir de ſa clémence.

PHOCIAS.

Et c'eſt un ami qui me parle ! C'eſt un ami qui tente d'ébranler un cœur affermi dans une réſolution louable !... Va, laiſſe-moi mourir.

ABUDAH.

Le Général te connoit brave, il connoit tes vertus : ne te refuſes point à l'empreſſement qu'il a de te ſauver.

PHOCIAS.

Il me croit brave ?... Pourquoi donc me menace-t-il ? Non, il me croit aſſez

foible pour céder à la crainte de la mort : il compte, en m'effrayant, acquérir un esclave de plus. Retourne vers Caled : dis-lui que le délai que son mépris m'accorde ne peut rien sur une ame ferme ; & que j'attens mon arrêt.

ABUDAH.

Pourquoi te livrer, pourquoi te dévouer toi-même aux plus affreux supplices, tandis que notre Religion, tandis que la vérité elle-même te tend les bras & veut briser tes fers ?... Cette vive lumiere dont les rayons percerent l'obscurité de la caverne d'*Héra* pour illuminer l'Envoyé du Très-Haut, cette éclatante étoile du matin brille maintenant sur ta tête. Léve-toi, léve-toi Phocias, rends un joyeux homage à ce Guide céleste ; suis la route qu'il te trace, & cesse d'être esclave.

PHOCIAS.

Et quelle est cette route ? Parle... Si ta Religion vient des Cieux, quelle marque divine, quels signes, quels miracles garantissent la mission de ton Mahomet ?

ABUDAH.

Quels miracles? Jette les yeux sur la *Mecque!* Vois ce Temple fameux! Vois les premiers rayons de sa gloire poindre dès *Caaba!*.. Regarde ensuite les progrès de cet Astre naissant, la rapidité de son cours! Vois ce Sol il nouveau percer & dissiper les nuages, éclipser tous les autres Astres, foibles rivaux de sa clarté! N'as-tu point vu les Nations indociles tomber sous le tranchant de nos épées, ainsi que le grain mûr sous la faux du Moissonneur? Pourquoi tant de prodiges? Pourquoi la victoire est-elle sans relâche attachée à nos drapeaux, si ce n'est pour montrer aux Nations que notre Loi descend du Ciel?

PHOCIAS.

Tes *pourquoi* ne décident rien. Quel mortel peut lire dans les decrets de la Divinité?... Pourquoi ai-je vaincu en combattant pour une autre cause? Pourquoi suis-je maintenant dans vos chaînes?

ABUDAH.

Je puis te l'apprendre... Une invisible main t'a écarté de l'abîme où tu

allois tomber. Damas, avant l'aurore, nagera dans le ſang. Une nouvelle armée marche, dit-on, pour la ſecourir : elle arrivera trop tard ; toutes nos forces ſont raſſemblées, l'aſſaut général eſt prêt, Damas va ſuccomber. C'eſt maintenant, cher Phocias, que tu peux vanger ton injure ! . . . Caled me charge de te le dire : tu connois les conditions . . . Il t'invite même à partager les fruits de ſa conquête.

PHOCIAS.

Tu parles de vangeance !.. De conquête !.. Arrête : laiſſe moi-réfléchir.... De qui prétens-je me vanger ? Sang qui ſortez de mes bleſſures, coulez plûtôt, & laiſſez-moi ſans vie ! Je me rendrois trop criminel.... Mais, Eudoxe ! quel ſera ſon ſort ?.. Puiſſances céleſtes, protégez-la ! Laiſſez-moi mourir innocent.

ABUDAH.

Ecoute-moi pour la derniere fois.... Crains de me refuſer ! . . Caled a juré d'épargner Eudoxe.

PHOCIAS.

De l'épargner ! Comment ?.. Pour être Eſclave ainſi que moi !

ABUDAH.

Pour être libre, pour être ton Epouſe. Tel eſt le ſerment de Caled.

PHOCIAS.

Me voilà donc perdu... Trop cruelle bonté ! Je me vois à la fois heureux, & miſérable !..

ABUDAH.

Le tems me preſſe ; je ſuis forcé de te quitter. Songe que cette nuit fatale eſt deſtinée à la vangeance & au carnage ; ſonge que parmi les horreurs que le fer & le feu vont répandre dans ta patrie, rien n'eſt ſacré pour le Vainqueur ; que ton Eudoxe même, victime du Soldat Barbare....

PHOCIAS.

Arrête ... Ce dernier trait perce mon cœur !... O terre, ouvre-moi tes entrailles ! cette horrible penſée décide de ma perte !...

(Il tombe.)

ABUDAH.

Malheureux Phocias ! Pourquoi t'abandonner au déſeſpoir ? Ouvre les yeux, leve-toi, c'eſt ton ami qui t'en conjure ; entends ſa voix, & conſens d'être heureux.....

PHOCIAS, *se relevant furieux.*

Heureux !... Ah, qui es-tu ?... Mon ami ? Toi !.... Attens : tous les amis sont-ils vrais & sinceres? ... Parle ; que faut-il faire ?... Ecoute ! Ciel, quelle est cette voix lamentable ?....

ABUDAH.

Nulle voix ne se fait entendre : tout est tranquille dans le camp.

PHOCIAS.

Encor !... C'est moi qu'on appelle ?.. C'est elle.... ah, daigne m'y conduire....

ABUDAH.

C'est ta passion qui te trompe : cette voix est imaginaire.

PHOCIAS.

Non, c'est celle d'Eudoxe. C'est elle qui me défend de t'écouter..... O Ciel ! que faire maintenant ?

ABUDAH.

Le Ciel te l'indique ; prends ton parti.... mais hélas, il est trop tard : Caled arrive ; la fureur éclate dans ses yeux. Sauve-toi, retire-toi dans la tente prochaine....

PHOCIAS, *furieux.*

Quelle horreur m'environne !....

O Damas ! O nuit affreuſe ! O Eudoxe !.... Barbares ſauvez-la !....

(*Il ſort avec Abudah.*)

SCENE VIII.

CALED. DARAN. RAPHAN.

DARAN.

Vois comme ton approche les fait fuir.

CALED.

Tes ſoupçons ſont juſtes. Phocias abuſe de ma clémence.

DARAN.

Parle : j'apporte ſa tête à tes pieds.

CALED.

Non, reſte ici toi .... Raphan, écoute.... (*Il lui parle à l'oreille.*) Mais non, demeure : il me vient une autre idée .... il ne mourra pas. Vas, dis-lui qu'il vivra, pour voir Damas réduite en cendre, pour voir cette Eſclave, cette femme qu'il idolâtre donnée en proie à quelque brave Muſulman, ou

maſſacrée à ſes yeux ... alors, s'il demande la mort, comme une grace, peut-être la lui accordera-t-on.

(Raphan ſort.)

DARAN.

Nos Officiers attendent vos ordres.

CALED.

Les troupes ſont-elles prêtes à marcher ?

DARAN.

Tout eſt prêt.

SCENE IX.

CALED. DARAN. *Les Officiers paſſent.*

CALED.

ABu Taleb, Alcorash, où ſont-ils ?... Vos vaillantes Tribus ont déſerté leur étendart : je leur en rens grace ! voici l'inſtant de reparer leur honte. *Omar* & *Serjabil*.. Il ſuffit, je vous vois: vous connoiſſez votre devoir. *Abderamen*, vous chargerez avec *Raphan*.

Pleure à présent superbe Ville! L'arc est tendu, tu ne sçaurois nous échaper. Que celui de nous qui fuira soit maudit par le Prophéte!

DARAN.

Mais qui commande aujourd'hui les nobles Bandes de la Mecque? Vous sçavez que le dernier combat a vu périr leur Chef.

CALED.

Il est vrai. Eh bien, ce sera toi Darân; je connois ta haine pour les Chrétiens, elle égale la mienne: tu mérites ce poste.

DARAN.

Tu me rend justice.

CALED.

Tu vois ce sabre: il fut béni par Mahomet lui-même à la glorieuse journée de *Caaba*. Je te le donne.

DARAN.

Mille graces, Seigneur!.. (*Il prend le Cimeterre.*) Ceci vous marquera encor mieux ma reconnoissance.

CALED.

Je conduirai moi-même les troupes de la baniere noire. Que l'attaque com-

mence par la porte d'Orient. Marchons.... Qu'on appelle Abudah ?..

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. ABUDAH.

CALED.

TOn devoir te demande. Qu'as-tu fait de notre priſonnier ?

ABUDAH.

Son courage m'étonne ! Je l'ai laiſſé dans la tente voiſine : à peine eſt-il revenu à lui.

CALED.

Qu'importe : eſt-il à nous ?

ABUDAH.

La menace ne peut rien ſur cet homme. Ton dernier meſſage l'a beaucoup ébranlé ; mais ſemblable à un Pin agité par les vents, en pliant ſous l'effort de l'orage, il tient encore à ſa racine. En me relâchant un peu de tes premieres demandes, je ſuis cependant parvenu, ſinon à le gagner totale-

ment, du moins à l'amener à peu près à notre but.

CALED.

Comment cela ?

ABUDAH.

Je l'ai vu deux fois prêt à se rendre ; l'instant après il m'échappoit en frémissant. Il alloit enfin consentir à tout, lorsque fixant tout à coup les yeux en terre, & les relevant vers le Ciel (il sembloit en cet instant avoir acquis de nouvelles forces !) *moi*, dit-il, *trahir ma foi ! moi renoncer à ma Religion ! jamais....* Non, dis-je, on ne l'exige plus....

CALED.

Qu'osois-tu dire ?

ABUDAH.

Ecoute. Il étoit alors trop animé pour être pressé davantage. Je me suis borné à lui representer le péril évident où son entêtement l'alloit plonger : Tout ce qu'il a de plus cher dans une Ville dévouée au fer & à la flamme ! j'ai surtout insisté sur le sort affreux dont son Eudoxe est menacée, s'il refuse de joindre ses armes aux nôtres,

& s'il ne jure de nous être fidèle. C'est ce que je viens enfin d'obtenir.

CALED.

Rien que cela ? Il est donc encor Chrétien ?

ABUDAH.

Il s'agit d'abord qu'il nous aide à surprendre la ville.

CALED.

Le fera-t-il ?

ABUDAH.

Ecoute ce qu'il consent de faire ; *sous condition expresse que tout ce qui ne sera pas armé, ou mettra bas les armes, sera épargné.* Tu me donneras quelques Troupes d'Elite ; Phocias nous guidera vers la Porte par laquelle il s'est échappé ; & nous comptons être aisément introduits dans la Ville.

CALED.

C'est quelque chose que ceci.... Je n'aime pourtant pas un homme demi-Chrétien, & demi-Musulman... N'importe. Je ne laisserai pas d'attaquer la Porte d'Orient : les premiers entrés dans la Place en ouvriront les portes aux autres... Soldats, écoutez-moi !

préparezvous à ſignaler votre valeur ; ſongez que le Prophéte a les yeux ſur vous, & que la récompenſe vous attend. Songez ſurtout, que la victoire eſt aſſurée, & que les victimes du combat ſont attendues dans les Cieux. C'eſt là qu'un printems éternel, une ſymphonie céleſte, des fleuves de vins délicieux, & des beautés toujours nouvelles ſeront le prix de vos exploits. Hâtez-vous, heureux Diſciples du Pere des Croyans, hâtez-vous de vaincre & d'étendre la loi du Prophéte ! Des Palmes immortelles, des deſirs vifs & toujours renaiſſans ſeront votre partage ; & vos ſens ſatisfaits ne ſeront pas moins prompts à renouveller vos plaiſirs.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre represente une grand-Place vis-à-vis le Palais du Gouverneur de Damas.

ABUDAH paroît accompagné de plusieurs Officiers Sarrasins. EUMENES, HERBIS, & plusieurs autres Chrétiens arrivent désarmés.

EUMENES.

Il faut se soumettre à son sort. . . . Adieu, murs sacrés, adieu! .... quelle surprise étrange! Puissances infernales, voici l'instant de votre triomphe.

HERBIS.

C'est la joie, c'est la débauche qui

nous a trahis. Maudits ſoient à jamais nos Gardes infidèles !

ABUDAH.

Chrétiens, ceſſez vos plaintes : on vous tiendra ce qu'on vous a promis. Songéz que vous n'êtes que des hommes ; gardez vous d'interroger, encor moins d'accuſer la Juſtice éternelle. Apprenez que la foudre peut tomber ſur vos Tours, ainſi que ſur les Cédres qui couronnent le ſommet de vos montagnes, ſans que le Ciel vous doive tenir compte de leur ruine. Humiliez-vous, courbez vos têtes ſous la main qui vous frappe, & ſçachez ſupporter un malheur encor plus grand. Tout eût péri ſi vous euſſiez oſé nous réſiſter : nous pardonnons à tous, nous vous rendons à tous & la vie & la liberté. Tant de générosité de notre part vous ſurprend ſans doute : mais quel ſera votre étonnement, en apprenant à qui vous la devez !

SCENE II.

Les mêmes Acteurs. ARTAMON arrive précipitament.

ARTAMON, *à Eumenes.*

SEigneur, tout eſt perdu !... Mais, quels ſont ces Guerriers ?

EUMENES.

Hélas, tout eſt perdu ſans doute ; nous ne le ſçavons que trop !.. Mais ſi tu veux qu'on nous épargne, rends au plutôt ton épée : tes nouvelles arrivent trop tard.

ARTAMON.

Caled a forcé la Porte d'Orient ; tout fuit devant lui : je venois vous l'apprendre, dans l'eſpoir... Mais le voici lui-même !

(*On entend les cris du Peuple derriere le Théâtre.*)

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. CALED, le sabre à la main; plusieurs Citoyens fuyant devant lui, & demandant quartier.

CALED.

POint de quartier! Frappez soldats; Ne sont-ils pas Chrétiens? Versez leur sang, le Prophete l'ordonne:... Que vois-je? Abudah! Je t'en félicite. Mais d'où naissent ces regards pacifiques? Pourquoi ton cimeterre est-il oisif?

ABUDAH.

Nous n'avons plus d'Ennemis. Vois tous leurs chefs désarmés: ils nous remettent la Place.

CALED.

Et jurent-ils d'embrasser notre loi?

ABUDAH.

Non.

CALED.

Qu'ils périssent.

ABUDAH.

Arrête, écoute-moi. Le Ciel, en secondant mes vœux, m'a fait entrer dans cette Ville sans le secours de l'épée. Tenons notre promesse, n'ensanglantons pas nos lauriers.

CALED.

Je n'ai rien promis : la Ville est à moi par le seul droit de la Victoire. frappez Soldats; frappez, dis-je.

ABUDAH.

Et moi je le défens... Je l'ai juré, je tiendrai ma parole.

CALED.

Ah !.. qui suis-je donc ici ?

ABUDAH.

Le Général; je sçais même tout ce je te dois.... (*appercevant que Caled fait signe à ses Soldats de frapper.*) Arrêtez Barbares, ou commencez par moi. C'est mon honneur que je défends ici : qui de vous osera l'attaquer ? (*Les Soldats s'arrêtent.*) Caled c'est toi qui nous commande ; je connois ta bravoure, ta sagesse & ta probité. Mais souviens-toi que je suis Musulman, ancien Compagnon du Pro-

phéte, & que mes ſermens ſont ſacrés.

CALED.

Non, tu n'es qu'un Chrétien; tu as trahi ta foi. Puiſſe-tu bien-tôt périr avec tes nouveaux Alliés!

ABUDAH.

Terminons ce différend ſcandaleux, & ſi peu ſéant aux Serviteurs du Calife.... Chrétiens, retirez-vous pour un inſtant: ma vie vous répond de votre ſureté.

SCENE IV.

CALED. ABUDAH. *Suite écartée.*

ABUDAH.

POurquoi, Caled, nous expoſer ainſi au mépris des Nations? Quelle idée prétens-tu qu'on ait de notre loi? Tu m'appelles Chrétien!..... Eſt-ce parceque je veux obſerver ma promeſſe que je ſuis Chrétien à tes yeux? Tu as tort, Caled; & ſi.....

CALED.

Quelles ſont tes promeſſes?

ABUDAH.

De laiſſer les Citoyens en pleine liberté de reſter dans Damas, ou de quitter ces murs, après un ſerment de ne jamais combattre contre nous. J'ai promis de ne point troubler leur retraite. Je permets à chaque habitant d'emporter de tous ſes biens, la charge d'une mule; celle de ſix à chaque Chef, & de dix au Gouverneur. Je leur accorde, de plus, quelques armes légeres pour les défendre contre les Brigands des montagnes.

CALED.

Par Mahomet! c'eſt une armée entiere que ton imprudence prétend équiper.

ABUDAH.

Peux-tu douter que le plus grand nombre de ces malheureux, pour reſter dans leur Patrie, ne ſe ſoumette à notre loi, & ne s'aſſujettiſſe au tribut accoutumé? En ce cas, qu'aurons-nous à craindre de quelques miſérables fugitifs?... tu ſçais, d'ailleurs, qu il nous reſte encor plus d'une fortereſſe

à ſubjuguer. Montrons-nous une fois vainqueurs généreux ; nos conquêtes futures en ſeront la récompenſe, & nous verrons bientôt des Provinces entieres accourir volontairement ſous le joug.

CALED.

Eh bien, prens-en le riſque ſur ta tête : je te céde pour cette fois..... Mais, hâte-toi de faire au plutôt publier dans la Ville, que ceux qui prétendent en ſortir, partent dès cet inſtant. Marche.

SCENE V.

Le Théâtre repreſente l'extérieur d'un Monaſtére.

EUDOXE, *ſeule.*

OU fuir ? Où me cacher ?... Nuit terrible & ſanglante,
Ta noirceur ſe diſſipe, & ma terreur augmente !...
Phocias ſurvit-il à ce malheur nouveau ?
Que ne ſuis-je avec lui dans le même tombeau !

Le feu, le ſang, l'horreur où Damas eſt livrée
Reſpecte encor du moins cette enceinte ſacrée,
Azile du repos, cache mon triſte ſort ;
Puiſſai-je dans tes murs trouver bientôt la mort !

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

PHOCIAS, *ſeul.*

N'Entends-je pas des cris ?.. Dieu, quelle voix plaintive
Frape, & fixe en ces lieux mon oreille attentive ?
Brûlant de la revoir, de ſon ſort incertain,
Mon cœur cherchoit Eudoxe, & l'appelloit en vain.
Du Palais de ſon pere en vain l'eſpace immenſe
Laſſoit, & ranimoit ma tendre impatience :
Tandis que tout trompoit & mon cœur & mes yeux,
Un invincible attrait me guidoit vers ces lieux.

C'eſt ici que déja cette Amante fidelle,
Qu'Eudoxe....

SCENE VII.

PHOCIAS, *allant pour ſortir, raméne Eudoxe.*

EUDOXE.

AH, cher amant!... Eſt-ce toi?

PHOCIAS.

Ciel, c'eſt elle!...
Eſt-ce toi que j'embraſſe? Eſt-ce toi que j'entens? ....

EUDOXE.

Quel Dieu t'a délivré des fers de nos Tyrans?
Je revois Phocias! ... quelle main ſecourable
Te dérobe aux fureurs d'un Vainqueur implacable?

PHOCIAS.

J'ai ſouffert mille maux depuis que mes malheurs
M'ont ſéparé de toi.... Mais laiſſons ces horreurs:

Le péril eſt paſſé ; mon bonheur nous raſſemble :
Nous vivrons déſormais, ou nous mourrons enſemble !

EUDOXE.

Eh, quels ſont les garants de nos deſtins futurs,
Phocias ? l'Ennemi n'eſt-il pas dans ces murs ? . . . .
Caled régne en ces lieux, cependant tu le braves !
Crois-tu l'en chaſſer ?

PHOCIAS.

Non.

EUDOXE.

Nous ſommes donc Eſclaves ?

PHOCIAS, *à part.*

Que lui dirai-je ? .. (*haut*) Non, tu ne l'es pas. . . .

EUDOXE.

O Ciel !
Parle, épargne à mon cœur un doute trop cruel ;
Explique-toi.

PHOCIAS.

Partons.

EUDOXE.

EUDOXE.

Quoi ! crains-tu de m'instruire ?
Parle.

PHOCIAS.

Le tems est cher !...

EUDOXE.

Où vas-tu me conduire ?
En quels lieux reculés faut-il suivre tes pas ?
Prononce, je te suis....

PHOCIAS.

Nous restons à Damas.

EUDOXE.

Nous restons à Damas ! Quel est donc ce mystere ?
Nous Chrétiens ! .... Phocias, qu'est devenu mon pere ?

PHOCIAS.

Il est en sureté. Mais vois comme en ce jour
Le sort nous favorise, & seconde l'amour :
Tu sçais, que sur l'avis d'une nouvelle armée
Prête à vanger les maux de Damas opprimée,
Ton pere, & ses flateurs, par cet espoir séduits,
Dédaignérent le bras qui les avoit servis.
Le pere d'Eutichès, déja plein de sa gloire,
Te donnoit à son fils pour prix de sa victoire ;

Ce fier rival eſt mort; ſes guerriers révoltés
Ont tiré de ſon ſein leur dards enſanglantés,
Par un ſoldat ſurpris, moins heureux que fidelle,
Caled en cet inſtant en apprend la nouvelle.

EUDOXE.

Que m'importe, Eutichès! dans ces triſtes inſtans,
Mon cœur eſt occupé de ſoins plus importans.
Si le tien voit mon trouble, & ma douleur amére,
Répons-moi, Phocias: qu'eſt devenu mon pere?
Dis-moi quel eſt ſon ſort?

PHOCIAS.

Il peut le rendre heureux....
Tout m'annonce pourtant qu'il va quitter ces lieux.

EUDOXE.

Quel trouble tu répands dans mon ame interdite!...
Quoi! Ce n'eſt donc plus nous, c'eſt lui qui prend la fuite?
O fortune!...

PHOCIAS.

Entens-moi.... Pour raſſurer ton cœur,
Apprens que ton amant, au comble du malheur,

Non content de ſauver ſon ingrate Patrie,
Sauve encor le cruel à qui tu dois la vie.
Apprens, que par mes ſoins cent mille infortunés,
Par la flamme & le fer à périr condamnés,
Peuvent encore ici gouter un ſort tranquile,
Ou vers d'autres climats ſe choiſir un azile.

EUDOXE.

Qu'entens-je !... Ah, cher amant, pourquoi me cachois-tu
Ce que doit ta Patrie à ta rare vertu ?
Quoi; nous ſerions heureux !... Hélas, par quels Miracles
Ton amour a-t-il pu ſurmonter tant d'obſtacles ?
Acheve de m'inſtruire, acheve d'éclairer
Un cœur plein d'un bonheur qu'il noſoit eſpérer.

PHOCIAS.

Ah, jouis-en plutôt ! & pour jamais, ignore
Les horreurs d'une nuit dont je frémis encore
Détourne tes regards du Tableau douloureux
Des maux que j'ai ſouferts pour nous ſauver tous deux :
Mais que dis-je, tous deux ? Dans ce péril extrême,

J'eusse péri cent fois pour sauver ce que j'aime ;
Pour t'arracher au sort qui menaçoit Damas!..
Je goute ce bonheur, ne l'empoisonne pas.

EUDOXE.

Si tu dois à l'amour cette grande victoire,
Quelle amante eut plus droit d'en partager la gloire ?
Pourquoi donc affecter un silence cruel,
Qui me peint Phocias ingrat, ou criminel ?
Si tu connois mon cœur, il ne peut que te plaindre ;
Si je connois le tien, Ciel ! qu'as-tu donc à craindre ?
Pourquoi de tes succès n'oser m'entretenir ?
En me les confiant, crains-tu de les ternir ?

PHOCIAS.

Je crains bien plus encor ; je crains de te déplaire !...
Parle : de mes succès quel seroit le salaire,
Si j'allois t'avouer, que pour les obtenir....
J'ai pû, de mes devoirs, perdre le souvenir ? ...
Que peu ferme en ma loi... pour préserver ta tête,
J'ai risqué de trahir....

EUDOXE.

Ah malheureux, arrête !

Si tu ne veux ma mort, garde-toi d'achever ! ...
Toi rébelle à ta loi ? ... Non, tu veux m'éprouver ! ...
Non, tu n'as point trahi. ...

PHOCIAS.

Garde-toi de le croire !
Ce forfait odieux n'a point souillé ma gloire ;
De mille morts plûtôt j'eusse affronté l'horreur.

EUDOXE.

Pardonne, cher Amant, pardonne à mon erreur !
Je te crois innocent, dès que tu prétens l'être.
Dans ces lieux cependant Caled commande en maître :
Ses Soldats, par ton bras repoussés, ou détruits,
Aujourd'hui dans ces murs sont pourtant introduits.
D'où leur vient ce bonheur ? d'où leur vient ce courage ?
D'où naît ce changement ? ... Tu changes de visage !

Je lis dans tes regards la douleur, & l'effroi!
Nous aurois-tu livrés ? Ciel !...

PHOCIAS.

Ecoute, & plains-moi.
Je n'avois plus d'eſpoir, & mon ame abbatuë
N'invoquoit que la mort, après t'avoir perduë :
L'impitoyable Arabe, aidé de ſes ſoldats,
Vers le camp ennemi précipite mes pas ;
Tout y veilloit encor : mais l'affreuſe vangeance
Couvroit ſes noirs complots des voiles du ſilence.
Elle inſpiroit Caled ! par ſon ordre appellés
Je trouve cent guerriers ſous ſa tente aſſemblés ;
Et ce monſtre nourri par la rage & le crime,
Fait paſſer dans leurs cœurs le poiſon qui l'anime.
De Damas à mes yeux on prononce l'arrêt :
Pour un nouvel aſſaut le camp eſt déja prêt ;
Et tandis qu'aux plaiſirs nos peuples s'abandonnent,
Les piéges de la mort déja les environnent ;
Tout doit périr enfin dans cette horrible nuit.
Peins-toi l'état affreux où je me vois réduit!

Eh quoi, tout doit périr ? & mon Eudoxe même !....

Peins-toi mon déſeſpoir, ſi tu crois que je t'aime.

Eudoxe, ſous le fer d'un cruel aſſaſſin,

Prête à perdre le jour, & m'invoquant en vain !

Eudoxe ſans ſecours, dans l'horreur du carnage,

Riſquant peut-être encor un plus ſanglant outrage !....

Cette effrayante image accable mes eſprits :

Il faut ſauver Eudoxe, il n'importe à quel prix ;

Mon front de l'Univers portât-il la Couronne,

Epargnez cet objet, Barbares ! je la donne.

EUDOXE.

Ainſi donc, c'eſt par toi que nous ſommes perdus ?

Ainſi donc, c'eſt pour moi que ces murs ſont vendus ?

Aveugle Phocias ! O ma triſte Patrie !

O crime !.... & c'eſt pour moi que vous êtes trahie !....

Ah, malheureux !....

PHOCIAS.

Qu'entens-je ? Hélas, oubliez-vous
Qu'il falloit de Caled appaiser le courroux ?
Que tout alloit périr. Qu'en ce péril extrême
J'eusse trahi l'amour en périssant moi-même ?
Et qu'en flattant l'orgueil d'un vainqueur irrité,
J'ai d'un peuple proscrit sauvé la liberté ?
Que je suis votre amant ? . . .

EUDOXE.

Et c'est ce qui m'accable !
Après ce que j'entens, en es-tu moins coupable ?
Esclave de l'amour, déserteur de ta loi,
En es-tu, pour jamais, moins indigne de moi ?
Ton cœur, ton foible cœur fût-il exempt de crime,
Qui pourra te laver d'un soupçon légitime ?
Chrétien, couvert de gloire, & né pour tout oser,
Aux yeux de l'Univers qui pourra t'excuser ? . .
As-tu pu te souiller d'une tache si noire ?
Tu te dis mon amant, & j'en faisois ma gloire ;

Je n'avois qu'à me taire, & t'entendre louer!
Mais après ton forfait, puis je encor t'avouer?
A ton nom, désormais, s'il faut que je rougisse,
Puis-je t'aimer encor sans être ta complice;
Sans m'avilir moi-même, & trahir avec toi
Mon Pere, ma Patrie, & le Ciel, & ma Loi?
Perds cet indigne espoir où ton ame s'égare;
Plus puissant que la Mort, ton forfait nous sépare;
La mort dans le tombeau nous eût rejoints un jour:
Le crime rompt les nœuds qu'avoit formés l'amour.

PHOCIAS.

Cruelle! à me haïr si tu peux te résoudre,
Si tel est mon salaire, ô Ciel lance la foudre!
Ecrase un malheureux sous sa chaine opprimé,
Qui seroit innocent, s'il avoit moins aimé!...
Eudoxe! A cet accueil aurois-je dû m'attendre?

EUDOXE.

Phocias vertueux méritoit un cœur tendre;
Sa mort, de mes sermens n'auroit pû m'affranchir:
Phocias criminel ne sçauroit me fléchir....

Quels plaiſirs, quels tranſports ta vuë ineſpérée
N'eût-elle pas fait naître en mon ame enyvrée,
Si digne de mes vœux en cet heureux moment,
J'euſſe pû ſans remords embraſſer mon amant!

PHOCIAS.

Barbare ! Se peut-il qu'un inſtant de foibleſſe
Me perde, & pour jamais m'arrache ta tendreſſe ?
En peux-tu méconnoître & la cauſe, & l'objet ?

EUDOXE.

Quand la cauſe eſt frivole, elle ajoute au forfait.
Il en eſt, je le ſçais, que l'honneur juſtifie ;
Mais en fut-il jamais pour trahir ſa Patrie ?
Quelle cauſe pourroit balancer dans un cœur
La perte de la gloire, ainſi que du bonheur ?
Si l'on n'eſt point heureux, dès qu'on ſe croit coupable,
Quel eſt le ſort d'un cœur qui ſe ſent mépriſable !

PHOCIAS.

Il eſt affreux ſans doute, & ſur-tout pour le mien !...
Quoi, ma vive douleur n'attendrit pas le tien !

EUDOXE.

Rappelle cette nuit, pour ton malheur paſſée ;
Rapelle tes vertus, & ta gloire éclipſée ;
Rapelle ces dangers, où je t'ai vu ſi grand ;
Sois tout ce que tu fus, redeviens innocent ;
Soutiens, ranime encor ta Patrie expirante ;
Sois Phocias enfin : tu revois ton Amante.

PHOCIAS.

Arrête ! Epargne-moi de ſi cruels mépris ;
Crois que ce que je fus, m'apprend ce que je ſuis.....
J'ai pu riſquer pour toi ce comble d'infamie,
Cruelle, & je n'ai pu voir menacer ta vie !...

EUDOXE.

Malheureux !.. Je te plains !.. Hélas, eſt-ce bien toi ?
Ce Phocias, jadis ſi digne de ma foi ?
C'eſt pour nous ſéparer que le ſort nous raſſemble !
Avant ta chute, hélas, nous ſerions morts enſemble ;

J'aurois ſuivi tes pas dans la nuit du Tombeau :
Mourant pour mon pays, mon ſort m'eût paru beau.
Mais aujourd'hui !.. Non, non, ſi je t'aimois encore,
Ce ſeroit partager un forfait que j'abhorre :
Tu jouirois du prix que tu crûs obtenir ;
Et ce ſeroit forcer le Ciel à t'en punir.
Si la voix des remords paſſe juſqu'en ton ame,
Oublie, éteint plutôt une funeſte flame,
Poiſon de ton bonheur, écueil de ta vertu :
Ranime s'il ſe peut ton courage abbatu ;
Et ſans offrir au ſort une lâche victime,
Apprens à ſupporter la peine de ton crime.

PHOCIAS.

Tu veux donc me quitter ?....

EUDOXE.

Je le veux, je le dois :
Implacable vertu, je ſouſcris à tes lois !..
Adieu : ta vuë encore a pour moi trop de charmes !...

PHOCIAS.

Tu ne me hais donc pas ?..

EUDOXE.

Juges-en par mes larmes !

PHOCIAS.

Hélas, ta douleur même augmente mon tourment!...

EUDOXE.

Adieu trop malheureux, & trop fidèle amant!

SCENE VIII.

PHocias déplore ſon malheur. Il ne doute pas qu'Eudoxe ne ſoit allé ſe joindre à Eumenès & aux autres fugitifs prêts à quitter Damas. Ce tendre amant eſpere encore de toucher le cœur d'Eudoxe. Il implore la clémence & le ſecours du Ciel; & paroît déterminé à réparer ſa faute par quelque action éclatante.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Place publique.

CALED & DARAN, arrivant de différens côtés.

CALED.

QU'as-tu, ſoldat ? tu parois en colere.

DARAN.

Puiſque tu veux le ſçavoir, je te l'avoue. Si cette franchiſe déplaît à mon Général, voilà ma tête : qu'il en diſpoſe.

CALED.

Non, parle-moi plutôt ſans détours.

Je crois déja préssentir la cause de ton chagrin.

DARAN.

Crois-tu avoir conquis Damas ?

CALED.

Sans doute.

DARAN.

Eh bien, jette les yeux sur cette vallée de palmiers ; regarde le triomphe de ces Chrétiens que tu crois avoir vaincus : contemple leurs richesses, la stérilité de ta victoire, & le mépris qu'ils font de toi.

CALED.

Où est donc cette vallée de Palmiers ?

DARAN.

Ici près, derriere ces murs : c'est-là qu'est le rendez-vous général de ceux qui se disposent à quitter Damas ; c'est-là qu'ils rassemblent toutes leurs forces, & que je viens d'observer leurs démarches à la faveur de ce déguisement.... ah quelle vision ! Je maudirois volontiers mes yeux.

CALED.

Qu'ont-ils donc vû de si terrible ?

DARAN.

Tout Damas, toute ſon ame, toute ſa vie, tout ſon ſang le plus pur, tous ſes tréſors enfin. Quelle argenterie immenſe! Quelles piles de vaſes précieux enrichis de diamans & de perles! Quel brillant amas de meubles, de tapiſſeries, d'étoffes tiſſuës d'or! La terre en eſt couverte; Le ſoleil ſemble avoir trouvé des rivaux!

CALED.

Qu'entens-je!

DARAN.

La vérité. Tes vils Chrétiens, ainſi qu'un eſſain d'abeilles, s'empreſſent d'emporter leur miel loin de ces lieux: les *ruches* que tu trouveras bientôt vuides, ſeront l'unique fruit de ta conquête.

CALED.

Quoi donc, ils ſont déja prêts à partir?... Quelle imprudente capitulation!

DARAN.

Ils ſont ſi bien prêts à partir, qu'ils ſemblent s'y être diſpoſés par avance. Par Mahomet! on cherche en vain dans ce pays l'image de la guerre; tout

y annonce plutôt une *foire* paiſible, ou le départ d'une caravane nombreuſe pour les Provinces voiſines.

CALED, *à part.*

Ah ! Cette comparaiſon me frappe : elle me rappelle le premier exploit du Prophéte, lorſqu'il pourſuivit la Caravane de *Corash*, & qu'il dépouilla plus de mille Infidèles pour enrichir ſes premiers Diſciples.... (*haut.*) Eſt-il vrai que l'Empereur eut ici un garde-meuble d'étoffes de ſoye * les plus précieuſes.

DARAN.

Tout cela eſt auſſi diſparu.

CALED.

Les traîtres ! Cela n'étoit pas compris dans le traité.

DARAN.

Et tu veux laiſſer partir en paix ces brigands ? Tu veux que de braves ſoldats ſoient ainſi privés de leur ſalaire ?

CALED, *à part.*

Lâche Abudah ! Le Calife ſera in-

---

* Les étoffes de ſoye étoient encore très-rares, & par conſéquent d'un grand prix ſous le régne d'Héraclius.

formé de ce traité honteux ..... Je ne le tiendrai pas. (*haut.*) Daran, il faut les arrêter.

DARAN.

Les dépouiller.

CALED.

Les tuer tous.

DARAN.

Soit .... je crains pourtant ce Chrétien, cet ami d'Abudah.

CALED.

Il faut leur cacher ce projet. Je ſoupçonne Abudah d'avoir l'ame Chrétienne. Tel eſt ſans doute le motif ſecret d'une clémence qui nous deshonore.

DARAN.

Je préſumois bien que notre Général ne ſupporteroit point patiemment une ſemblable trahiſon : auſſi avois-je diſpoſé d'avance une Troupe de cavalerie qui n'attend que tes ordres pour la pourſuite des fuyards ..... Je crains pourtant, & je te le répete, que ce redoutable Phocias ne pénétre, & ne croiſe nos deſſeins. Je viens de le rencontrer aux portes de la Ville ; & je ne ſçais quel trouble involontaire

s'eſt répandu dans mon ame, & m'a fait frémir à ſon aſpect.

CALED.

Cache-moi ces indignes terreurs; Marchons ſur l'heure à l'Ennemi, & rendons notre conquête fructueuſe.

SCENE II.

Le fond du Théâtre s'ouvre, & repreſente une Vallée remplie de Tentes, d'Equipages, & de balots. On voit, dans l'éloignement, des Palmiers, & de hautes Montagnes.

EUMENES paroît avec pluſieurs Officiers, & une Troupe d'Habitans de Damas.

EUMENES, *ſortant de ſa tente.*

DOrs, chere & malheureuſe fille: puiſſe le Ciel veiller à ta conſervation!.... un léger ſommeil ſuſpend pour un inſtant ſes mortelles dou-

leurs. Empêchez, mes amis, qu'on approche de cette tente....; nos gardes sont-elles bien placées au bas de ces montagnes?

UN OFFICIER.

Oui, Seigneur.

EUMENES, *se frappant la poitrine.*

O Damas!.. Je te vois donc encore?... Souffrez mes amis, que je vous recommande une discipline exacte.... Je n'ai plus droit de commander ici: c'est un conseil que je vous donne.

UN CITOYEN.

Vous êtes toujours notre Chef, & notre guide.

UN AUTRE CITOYEN.

Nous vous obéirons toujours.

UN AUTRE.

Nous vous suivrons partout.

EUMENES.

Je vous en rends grace. Les ombres de la nuit couvriront bientôt notre misere; jusqu'à l'Aurore, voilà votre demeure. Que chacun de vous se rende, s'il se peut, moins amer le souvenir de ses pertes, & apprenne de bon-

ne heure à ſupporter le poids de l'infortune.

UN OFFICIER.

Seigneur, par l'inſpection que j'ai priſe de l'étenduë de notre camp, je préſume que plus de la moitié de nos Citoyens eſt ici.

EUMENES.

C'eſt dumoins une conſolation pour moi. Mes yeux parcourent avec plaiſir le grand nombre de mes compatriotes, mais ils n'en ſont pas moins baignés de larmes!... Ce puiſſant Roi de Perſe, ce ſuperbe *Xercès* pleura, dit-on, à la vuë de ſon armée innombrable, en ſongeant qu'elle étoit compoſée de mortels: il s'applaudiſſoit cependant de ſa proſpérité. Hélas! Qu'appellons-nous proſpérité? Une Courtiſane perfide, qui ne ſourit que pour nous trahir. O toi, brillant Boſphore! Aliment éternel des paſſions, poiſon de la vertu, monſtre deſtructeur de ton Etre, phantôme aveugle qui faſcines les yeux de la raiſon même qui devroit te guider, ſerons-nous toujours tes victimes!.... Cieux bienfaiſants, écoutez-moi! Permettez qu'une

obſcure tranquilité couvre le reſte de ma vie ! ou s'il faut que je ſois malheureux, faites du moins que vos châtimens ne ſervent qu'à épurer ma vertu ! J'apprendrai à me connoître : c'eſt plus pour moi que le gain d'un empire. Ecartez de moi les faveurs de la fortune : ce ſont elles qui m'ont perdu..... ne vois-je point Herbis ? O mon ami, qu'es tu donc devenu depuis le tems que j'aſpire après toi ?

SCENE III.

EUMENES. HERBIS.

HERBIS.

J'Etois ſur le haut de ces montagnes : Damas y recevoit mes derniers adieux !

EUMENES.

Cette Ville infortunée eſt-elle encore digne de tes regards ?

HERBIS.

Non, je veux l'oublier pour jamais,

Toutes nos richesses, toutes nos possessions peuvent être comparées à une poignée d'air : tant que nous serrons fortement la main, nos cœurs sont flatés d'en jouir ; si nous l'ouvrons, ce n'est plus rien. Mais une blessure bien plus profonde encore excite mes gémissemens.

EUMENES.

Ah, je t'entends : c'est ton fils que tu pleures.... Je conçois toute ton infortune, & je la partage.

SCENE IV.

EUMENES. HERBIS. ARTAMON.

EUMENES.

Que vois-je ? Artamon !... je te croyois resté dans Damas.

ARTAMON.

Je ne fis jamais grand étalage de Religion : j'ai pourtant de l'honneur, & l'orgueil d'un soldat. Ces nouveaux Maîtres me déplaisent.

EUMENES.

Ne déſeſpérons de rien, cher Artamon : il viendra peut-être un tems où nous pourrons triompher à notre tour des Barbares qui nous oppriment, & recouvrer le beau pays qu'ils nous enlèvent... Hélas, que la flateuſe eſpérance eſt promte à nous ſéduire ! Que ſes accens enchanteurs ont de pouvoir ſur le cœur des foibles Mortels !... Ne les écoutons plus : remettons tout aux volontés du Ciel. Regarde, Herbis. N'avons-nous pas ici de quoi fonder une ville puiſſante ? N'eſt-ce pas ainſi que vivoient nos premiers peres, dans des tems plus heureux ? N'eſt-ce pas ainſi, qu'au milieu de leurs fertiles champs, & couchés ſous la toile avec leurs troupeaux nombreux, ils jouiſſoient en paix de leurs richeſſes *ambulantes ?* Vois notre clair & poiſſonneux *Pharphar* *, qui ſemble vouloir nous ſuivre en précipitant ſes ondes le long de cette vallée délicieuſe. Ne diroit-

* Fleuve de la Syrie qui a ſa ſource dans le Mont Liban, à ſept lieues de Damas.

on

on pas qu'il redouble la fraîcheur de l'air & de ses eaux pour favoriser notre marche pénible!... Amis, sommes-nous donc si malheureux?

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. EUDOXE.

EUMENES.

O Ma fille!... pourquoi sors-tu de ta tente? Qui peut sitôt avoir troublé ton repos.

EUDOXE.

Je le cherchois envain: Il n'en est point ici. Hélas, nous sommes fugitifs, c'est notre sort; il n'est plus de sommeil pour nous!

EUMENES.

Tu souffres, chere Eudoxe.

EUDOXE.

Je voudrois, s'il étoit possible, pouvoir me fixer moi-même: je me sens pourtant plus tranquile auprès de vous.

EUMENES.

Auprès de moi ! Hélas, c'eſt ainſi que le tendre arbriſſeau cherche à s'étayer d'un mur, ſouvent prêt à s'écrouler. Je penſe, en gémiſſant, que tu ne me ſuis que pour être témoin de ma chûte, & pour partager mes malheurs. J'ai tout perdu, ma chere Eudoxe : je vois en toi le ſeul bien qui me reſte.

EUDOXE.

Ah, gardez-vous de penſer ainſi ! Non, Seigneur, non, vous n'avez rien perdu : vous avez ſauvé du naufrage un tréſor de richeſſes immortelles, une foi pure, une fidélité inviolable au Ciel, & à votre pays. N'avez-vous pas généreuſement refuſé une vaine grandeur qu'il falloit partager avec d'heureux criminels ? Non, Seigneur, vous n'avez rien perdu : Damas ſeule eſt à plaindre ; l'erreur & l'infidélité régnent maintenant dans ſes murs : en la quittant, c'eſt la mort même que nous fuyons.

EUMENES.

Trop généreuſe fille ! Ce que j'entends me rend la vie. O Eudoxe, tes ſubli-

mes vertus m'étoient inconnuës: je ne connoissois pas toutes mes injustices; pourras-tu me les pardonner?

EUDOXE.

Ah, Seigneur! Témoignez-vous, en me parlant ainsi, que vous me pardonnez vous-même?

EUMENES.

Moi! Eh c'est par toi-seule que j'espere encore, c'est en ta faveur seule que le Ciel peut encore jetter sur nous un regard favorable. C'est maintenant, ou jamais, que tout ressentiment doit être éteint parmi nous. Pardonne aussi au malheureux Herbis: nous fûmes tous les deux bien injustes. O Phocias!... Mais le passé est irrévocable. Cependant, s'il étoit ici, je le prierois aussi d'oublier.... Ah, ma fille! Mon intention n'est pas d'irriter tes douleurs. Hélas, je fais couler tes larmes!...

EUDOXE, *à part.*

Dieu, pourquoi n'est-il point ici? Pourquoi mille infortunés que j'apperçois ont-ils conservé leur innocence, tandis que mon amant est criminel?

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

OU eſt Eumenes ?

EUMENES.

Quel ſujet important te fait ainſi précipiter tes pas ?

L'OFFICIER.

Je crains Seigneur, je crains quelque ſurpriſe. Un corps de Cavalerie Arabe paroît vouloir s'approcher de ces lieux : je les ai vu roder au bas de la montagne où vous avez placé ma Garde.

HERBIS.

J'ai vu la même choſe : mais je les ai pris pour des Chrétiens Arabes traverſant le pays.... Paroiſſoient-ils venir de ce côté ?

L'OFFICIER.

En toute diligence.

EUMENES.

Si ces Arabes ſont Chrétiens, nous n'en devons rien craindre ; ſi c'en ſont d'autres, le traité me raſſure. Voyons pourtant de quoi il s'agit. Rentre, ma chere Eudoxe ; je te rejoins bientôt. Soldat, ſois mon guide.

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs. UN AUTRE OFFICIER.

II. OFFICIER.

AUx armes, aux armes ! L'Ennemi eſt dans le camp, nous ſommes perdus.

EUMENES.

Quoi, déja ?...

II. OFFICIER.

Après avoir mis pied à terre, ils ont forcé la Garde l'épée à la main. Ils viennent, diſent-ils, pour piller les tréſors que nous emportons.

EUMENES.

Infâmes !.... Caled n'eſt ſurement pas inſtruit de cette perfidie. Marchons amis, il faut combattre. Montrons à ces Barbares combien il eſt dangereux d'inſulter à un ennemi qui n'a plus d'eſpoir.

(Ils ſortent tous. On entend de tems à autre le bruit des armes, & les cris des Combattans.)

SCENE VIII.

DARAN, *avec un Parti de Soldats Sarraſins.*

DARAN.

LAiſſons battre les fols ; ne ſongeons qu'à notre récolte..... c'eſt ici, mes amis, c'eſt ici qu'il faut moiſſonner... Commençons par vuider les tentes les plus écartées....

Les ſoldats emportent le bagage. DARAN regarde dans une tente, & dit :

Que vois-je ici ? Une femme ! Elle eſt belle, & richement vêtuë... commençons par par la dépouiller,... *Il entre dans la tente.*

SCENE IX.

DARAN. EUDOXE. *Soldats.*

EUDOXE, *ſe débattant.*

O Ciel, daigne m'entendre ! Ciel, viens me ſecourir !... Eh quoi, tout m'abandonne, tout eſt ſourd à mes cris ? Ah, barbare, arrête ! mes vœux vont être exaucés.

DARAN.

Tu t'en flattes envain : le ſecours que tu implores eſt encore éloigné.

SCENE X.

DARAN. EUDOXE. PHOCIAS.

PHOCIAS.

LAche, tu as menti !... (*Il le repousse avec sa lance.*)

DARAN.

Ah, c'est toi ! C'est mon mauvais génie ... Tu viens donc encore traverser mes desseins ? Tiens, voilà ton salaire....

(*Il lui porte un coup de cimeterre.*)

Quoi, je t'attaque envain ?... Ciel desséche le bras qui sert si mal ma vangeance !...

(*Phocias le blesse.*)

O vil Chrétien ! Tu m'as frappé .... Je succombe !... Je meurs ....

(*Daran tombe, & expire en maudissant Phocias.*)

PHOCIAS.

Meurs malheureux ; & puissent tes malédictions retomber sur toi-même !

SCENE XI.

PHOCIAS. EUDOXE.

PHOCIAS.

QUe vois-je ? C'est Eudoxe.

EUDOXE.

Phocias .... O surprise ! C'est donc ainsi que le Ciel exauce enfin mes vœux ? Je tremble cependant .... A peine ai-je la force de te demander par quel bonheur tu te rencontres ici ? Par quelle raison l'Ennemi vient ainsi troubler notre retraite ?

PHOCIAS, *à part.*

Mon sang échauffé par la colere, se glace encore à son aspect ! son dernier adieu jette autant de terreur dans mon ame que si le sort avoit prononcé cet Arrêt. Quels reproches n'est-elle pas maintenant en droit de me faire ?....

Voilà tes amis aveugle Phocias ! Voilà ces fideles Arabes qui t'avoient parus si digne de ta confiance ! Ah comment soutenir ces trop justes reproches ?

EUDOXE.

Tu viens de m'arracher des mains féroces d'un infame ravisseur, & ton ame paroît accablée par de nouvelles peines... Parle, qu'avons-nous à craindre encore ?

PHOCIAS.

Le Ciel, chere Eudoxe, veille à ta sûreté ! Tu vois que la mort punit l'audace de quiconque ose t'approcher pour te nuire : les Barbares mêmes sont faits pour te respecter. Ne crains rien de leurs mains profanes.

EUDOXE.

Tu ne me répons point. Parle ; d'où naît ce bruit affreux ? D'où viennent ces allarmes qui se répandent dans le camp ?

PHOCIAS.

Quelques richesses, non comprises dans le Traité, occasionnent une recherche de la part des Sarrasins. Ce différend de peu d'importance est

peut-être déja terminé..... Mais hélas ! je suis un malheureux Banni ; c'est même un crime pour Phocias d'oser encor paroître devant toi. Si j'avois droit de te parler, je te conseillerois de quitter au plûtôt ces lieux.

EUDOXE.

Qu'entens-je ! N'ai-je point un Pere ? voudrois-tu que je le quittasse dans l'état déplorable où notre amour l'a réduit ! & pourquoi ? pour une nuit que nous avons à passer dans cette vallée ?.... Non, Phocias l'exigeroit en vain. Dieu ! quelle reconnoissance, quels tendres transports ce dernier bienfait que je reçois de toi n'eût-il pas fait naître dans mon ame, si.... Mais je n'ai plus maintenant à t'offrir que des vœux, & des larmes : froids & stériles remercîmens pour un cœur tel que le tien !... Je bénis pourtant le Ciel de m'avoir procuré l'occasion de te revoir sans crime ; de pouvoir encore gémir un instant avec toi du sort affreux qui nous poursuit ; & de te dire encore en nous séparant pour jamais.....

PHOCIAS.

Pour jamais ! . . . Eh bien, c'en eſt donc fait : ton Arrêt eſt irrévocable ; il faut l'exécuter. C'eſt ce qui m'amenoit ici.

EUDOXE.

Ciel, quel eſt ton deſſein ?

PHOCIAS.

C'eſt ainſi qu'à tes pieds.....

EUDOXE.

Que vois-je ! Ah léve-toi.

PHOCIAS.

Jamais.... Non, c'eſt ici que je dépoſe le fardeau funeſte dont tu m'as accablé : j'ai tenté de le porter, il excéde mes forces. Jette un dernier regard ſur ta victime, ſi tant eſt qu'elle en ſoit encor digne... Attens, chere Eudoxe ! ... encor un inſtant : mon ſacrifice eſt bientôt accompli..... Je ceſſe d'être.....

EUDOXE.

Arrête cruel ! Tu déchires mon cœur !... N'as-tu pas vû l'horreur de mes regrets ? Ai-je pû te cacher, en te diſant adieu, l'état horrible de mon ame ? N'as-tu pas vû que la main du

Ciel seul pouvoit briser les nœuds qui m'attachoient à toi ?....

PHOCIAS, *se relevant.*

Prens garde ! Tu ne me tromperas plus par ta fausse pitié : elle coute trop à mon cœur ; je t'en dispense désormais..... voilà mon seul espoir.

(Il tire un poignard.)

Ta cruauté est maintenant un bienfait pour moi...... adieu, la mort va terminer mes peines.

EUDOXE.

O Ciel, arrête !... Le désespoir t'aveugle donc ainsi ? Tu veux mourir ! Pense du moins avant que de te précipiter dans ce gouffre ténébreux, pense du moins que le retour n'en est point ouvert au repentir... Hélas, si ton état n'en devenoit que plus horrible encore ! Ah, daigne réfléchir...

PHOCIAS.

Réfléchir ? Non ; la réfléxion est maintenant ma plus mortelle ennemie : c'est une torture languissante, un feu qui consume trop lentement. C'est pour m'en affranchir que je cours au tombeau.

EUDOXE.

O fatale erreur! Es-tu bien sûr de ton azile? Ah, qui t'a dit que ton repos n'y sera point troublé? Va, la mort n'est qu'un nom trompeur, dont les Mortels sont abusés : tu la cherches envain, nul d'entr'eux ne la rencontra jamais. Tu fuis la vie, pour retrouver peut-être sous une forme plus terrible encore tout ce que tu crois éviter... Et quel sera ton désespoir de ne pouvoir alors changer ton nouvel être!

PHOCIAS.

Eh bien, je te rends graces : mon malheur est à présent complet! Tu avois déja tout obtenu de moi : cet espoir cher à mon cœur est le seul bien que je m'étois réservé... tiens, prens-le aussi... (*Il jette le poignard.*) dis-moi, maintenant, Eudoxe : privé de toute ombre d'espoir, privé du seul aliment de ma vie. (Cependant condamné à vivre!) que suis-je maintenant? Que prétens-tu que je devienne?

EUDOXE, *se retourne en pleurant.*

Ah, Dieu!...

PHOCIAS.

Tu pleures!... peux-tu verser des

larmes, & ne point pardonner? Parle, avant que le désespoir s'empare de nouveau d'un cœur qui ne vit que pour t'aimer, hâte-toi de me dire si tu n'apperçois dans tout l'avenir aucune espece de consolation pour moi? Si tu n'entrevois pas la moindre lueur qui puisse me conduire à travers cet obscur labyrinthe? Si guidé par mon seul désespoir, je dois pour jamais errer dans les ténébres?

Ils se regardent, & restent quelque instant dans le silence.

Tu te tais?... Parle, dévoile mon sort, qui semble encore en suspens dans ce moment terrible! Ah, parle... tous mes sens, toutes les facultés de mon ame sont attentives à ce que tu vas prononcer. Mon cœur cesse de palpiter, le cours de mon sang est interrompu, je respire à peine; & si je vis encore, ce n'est que pour t'entendre.

EUDOXE.

Si tu pouvois... Mais seroit-il possible?... Je tremble.... Je frémis.... Ah, Phocias, ne me fais point parler!

PHOCIAS.

Eh bien, entends-moi donc; entends

mes derniers, & mes uniques vœux....
Ils ne blesseront point le Ciel. Partout où tu porteras tes pas, consens seulement que je te suive, permets que je te voye, consens que je t'entende: sois désormais le génie bienfaisant qui éclairera mes démarches, qui dirigera tous mes pas, jusqu'à ce que mes larmes & mes longs travaux ayent expié mon crime. Alors peut-être, alors ma chere Eudoxe, ton amant te paroîtra moins indigne de ta pitié, tu le croiras peut-être assez puni, tu le croiras du moins encore plus malheureux qu'il ne fut coupable; & ton cœur attendri.... Ciel, tu détournes les yeux! tu ne le penses pas.

EUDOXE.

Ah, ne m'en dis pas plus!.. Tes accens douloureux ébranlent & séduisent mon ame; & si.... (*On entend les cris des habitans de Damas massacrés dans le camp.*) Quels sont ces cris funestes? L'étendart de la mort est-il encor deployé dans ces lieux?.. Le bruit redouble... Cours, vole, Phocias, préviens, arrête les nouvelles fureurs d'un ennemi perfide. Voici

l'inſtant de me prouver la ſincérité de ton repentir; ſauve nos Citoyens, ſauve nos amis, ſauve ſurtout mon pere: l'eſpoir de m'attendrir ne t'eſt plus interdit... Je n'oſe reſter plus longtems dans ces lieux... Je fuis, adieu.... Ciel, daigne être mon guide!

SCENE XII.

PHOCIAS. *CALED paroît dans le fond du Théâtre.*

CALED, *à part.*

O Mort! achéve ton ouvrage.... (*Il regarde ſes mains ſanglantes.*) Cette couleur me plaît. C'eſt ainſi que l'ardent Chaſſeur, avant que de quitter ſes bois, trempe ſes mains dans le ſang du Cerf expirant pour mieux célébrer ſa victoire, & ſa joye... (*haut.*) Eſt-ce toi Phocias? Qu'es-tu maintenant? Dois-je auſſi te regarder comme notre ennemi? Si tu ne l'es pas, montre-moi la tente d'Eumenes.

PHOCIAS.

Arrête.... garde-toi de passer plus loin.

CALED.

Et c'est toi qui prétend m'en empêcher?

PHOCIAS.

Oui, si tu aimes la vie, crains de faire un pas de plus.

CALED.

Vois-tu qui tu menaces? Me reconnois-tu bien?

PHOCIAS.

Si je te reconnois! Puis-je méconnoître un monstre destructeur?... Pourquoi le sang inonde-t-il ces lieux? N'avois-tu point promis.....

CALED.

Insolent! J'apprens enfin à te connoître aussi: aussi parjure à tes premiers qu'à tes derniers sermens, il te sied bien de me rappeller mes promesses. Fuis, infâme.

PHOCIAS.

Tu as raison... je mérite ce titre; grave-le dans mon cœur. Infâme!... Oui, c'est toi qui m'as rendu tel; & tu m'invites à t'en demander raison.

Rends-moi, Barbare, rends-moi mon premier être, l'estime de mon pays, mes amis, mon honneur, tout enfin ce que tu m'as ravi... Tu ne le peux, exécrable ravisseur ! Tu me dois du moins ma vangeance, ou la mort. La derniere hélas ne m'est que trop dûë, puisque je t'ai vendu mon ame. Ah, puisse-tu, ainsi que ton Prophéte, en être à jamais détesté.

CALED.

O Mahomet ! entens-tu ces blasphémes ?... Scélérat, ces mots te couteront la vie ! Va te repaître des fruits amers de l'arbre de *Zacon*, détestable pâture des esprits infernaux....

(*Il attaque Phocias, qui se défend, & le tuë.*)

PHOCIAS.

Vas-y d'abord toi-même.

CALED.

Traître ! Tu m'as percé le cœur.... O Prophéte imposteur ! Sont-ce là tes promesses ?....

(*Il expire.*)

SCENE XIII.

Plusieurs Troupes de Chrétiens & de Sarrasins traversent le Théâtre en combattant. Les premiers sont défaits. EUMENES *les rallie enfin, & tient ferme.* ABUDAH *paroît, suivi de quelques Guerriers Arabes.*

ABUDAH.

CEssez, cessez, dis-je ? & que l'épée sanglante rentre dans le foureau.

EUMENES.

Abudah, sont-ce là vos sermens ?

ABUDAH.

Non ; & je conviens de la justice de tes plaintes... (*il jette les yeux sur le corps de Caled.* O Musulmans ! regardez votre Général.

EUMENES.

Que vois-je ? C'est Caled !

ABUDAH.

Il ne respire plus... C'est ainsi que le Ciel nous punit, par sa mort, d'avoir

violé notre foi. Adieu, grand, mais cruel Guerrier !

EUMENES.

La soif qu'il avoit du sang humain s'éteint dans son sang même.

ABUDAH.

Emportez son corps à Damas ; couvrez-le d'un manteau.... puissions-nous ainsi cacher ses fautes !... serviteurs du Prophéte, écoutez-moi maintenant. Vous avez à pleurer une perte plus importante encore : votre Seigneur & le mien, *Abubecre* n'est plus ; ce grand Calife a quitté cette vie pour en trouver une meilleure ! Vous n'êtes pourtant point sans Maître, *Omar* vient de lui succéder. Reconnoissez son sceau respectable que je reçois dans le moment. Il me charge du Commandement général de ses fideles Musulmans dans toute la Syrie : telle est sa volonté suprême. Hélas ! Ne semble-t-il pas avoir prévu l'événement funeste que nous pleurons tous aujourd'hui ? Obéissez donc, soldats du Prophéte, & reconnoissez en moi votre Chef. Quant à vous, ô malheureux Chrétiens ! Sçachez, qu'à la premiere

nouvelle d'un attentat dont je rougis, j'ai volé pour le prévenir, ou pour vous défendre. Reprenez tous vos biens, ne craignez rien à l'avenir pour votre sureté, la mort sera le prix de quiconque osera troubler votre retraite.... Qu'exigez-vous de plus? Parlez, je vous l'accorde.

EUMENES.

Toujours juste, toujours brave! tes vertus illustreroient une foi plus pure. Tu connois la pitié, tu connois la clémence, tu es trop au-dessus de ta Secte! Pardonne, respectable Abudah: ta probité te rendoit digne d'être Chrétien.

ABUDAH, *à part.*

Eternelle Puissance! c'est toi qui fis mon cœur; ses mouvemens les plus secrets te sont connus: ou fais-moi connoître la vérité, ou pardonne-moi mon erreur!..... Maintenant, Eumenes, séparons-nous en paix: Tu vois en moi ton ami, autant que je puis l'être.

(*Ils sortent tous par différens côtés.*)

SCENE XIV.

EUDOXE. ARTAMON.

EUDOXE.

HElas, mon Pere eſt-il ſauvé?

ARTAMON.

Le Ciel le ſçait. Il étoit prêt à combattre, lorſqu'incertain de l'événement il m'a ordonné de vous avertir du danger, & d'accompagner votre fuite.

EUDOXE.

Ma fuite! Eh de quel côté porterois-je mes pas?... Non; ſi mon Pere eſt mort....

ARTAMON.

Eſperons mieux, Madame; le tumulte ceſſe: l'Ennemi peut-être eſt repouſſé... Ce Guerrier pourra mieux nous inſtruire.

SCENE XV.

EUDOXE. ARTAMON. *L'Officier.*

ARTAMON.

SOldat, tes yeux annoncent la victoire : Que dit ta langue ?

L'OFFICIER.

L'Ennemi s'eſt retiré ; Abudah n'a fait que paroître pour nous ſauver ; le traité eſt renouvellé ; Caled eſt mort.

EUDOXE.

Et mon Pere ? . . . .

L'OFFICIER.

C'eſt par ſon ordre que je vous cherche, pour vous apprendre tout ceci. J'ai encor d'autres nouvelles à vous dire . . . . Mais . . . .

ARTAMON.

Mauvaiſes, ſans doute ; ce ſoudain embaras l'annonce. N'importe, achéve : les biens mêlés de maux ſont le partage des Mortels.

L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Eumenes pleure un ami malheureux, Herbis est tué. Ce pere déplorable, accablé de la mort de son fils, s'est jetté dans le plus épais des bataillons ennemis, où il a trouvé le sort qu'il cherchoit sans-doute. Mais Eumenes paroît lui-même....

ARTAMON.

Il paroît soutenir quelqu'ami mourant.... Hélas! c'est....

(Eudoxe, Artamon, & l'Officier, reculent au fond du Théâtre.

SCENE XVI.

Eumenes conduit, & soutient Phocias percé d'une flêche.

EUMENES.

O Blessure fatale! que ne l'ai-je reçue moi-même! ta générosité me pénétre, & me confond. Quoi, tu peux oublier mon injustice; Tu me pardonnes! & tes derniers embrassemens sont pour moi!

PHOCIAS.

Je n'ai plus qu'un inſtant à vivre ; il faut le ménager.... Achéve, cher Eumenes.... Achéve de me conduire.... Hélas, où eſt-elle ?

(*Eudoxe & Artamon s'approchent.*)

EUMENES.

Approche, Eudoxe !... Vois le déplorable objet de nos pleurs !

EUDOXE.

Phocias bleſſé ! Phocias expirant !.. Ah, quelle main barbare ?...

PHOCIAS.

Dis plûtôt bienfaiſante .... Séche tes larmes, Eudoxe. Ce n'eſt point la douleur qui fait couler les miennes... Et je bénis mon ſort.

EUDOXE.

O Ciel, eſt-il poſſible ?

PHOCIAS.

Mes deſtins ſont remplis.... le Ciel vientd'exaucer mes vœux ; il a permis que je devinſſe encor utile à ma patrie, ainſi qu'à mes amis : Caled, Daran, & tous ceux qui nous avoient trompés ſont tombés ſous mes coups : nous n'avons plus d'ennemis ; & j'avois arrêté leur fureur meurtriére

avant qu'Abudah que j'avois averti de leur dessein accourût à votre secours. Ce trait lancé au hazard, termine ma carriére; mon rolle est achevé.... C'est ainsi que le Ciel toujours juste, & me punit, & me fait grace. Je l'espére du moins! O mes amis ne plaignez point mon sort.

EUDOXE.

Infortuné Phocias!.. Hélas, que te dirai-je?

PHOCIAS.

Dis que tu me pardonnes.... O mon Eudoxe, ce n'est plus par les yeux de la passion que ton amant te regarde: mon ame, presqu'insensible pour tout objet terrestre, ne t'en trouve que plus brillante & plus pure.... Tandis que.... Je succombe... Et la douleur que je ressens....

EUDOXE.

Ciel secourable, jette les yeux sur lui! daigne le secourir!

EUMENES.

Il n'est peut-être point trop tard; laisse-toi porter dans ma tente: ta blessure peut n'être point mortelle.

PHOCIAS.

On m'en flateroit en vain : l'Empire du monde ne me feroit point renoncer à une mort si précieuse. Hélas, je ne retiens encor mon ame pendant quelques instants que pour vous supplier d'être témoins de mes remords & d'en instruire l'univers. Le moment où ce dard sera arraché de ma blessure sera celui de mon trépas.

EUDOXE.

Ah, garde-toi d'y toucher ! mille sentimens aussi tendres que douloureux s'élévent à la fois dans mon ame ; & l'agitent au point de ne pouvoir rien exprimer !... Je connoissois à peine le malheur.... Mais ce moment affreux...

PHOCIAS.

Arrête ?.. Tu me fais regretter la vie ! mais tandis que je respire encore, daignez m'apprendre, mes amis, de quel côté vous dirigez v os pas ?.. C'est ma derniére inquiétude.

EUMENES.

Si le Ciel exauce mes vœux, Constantinople sera ma derniére retraite. C'est là que j'espére passer le peu de

jours que mes malheurs me laiſſent.

EUDOXE.

Et c'eſt là que je vais me conſacrer au Ciel. O Phocias, ne crains point de rivaux ; toi ſeul aura poſſédé le cœur d'Eudoxe. Mon Pere même conſent à mon deſſein. Ma vie, ainſi qu'un flambeau peu durable, va deſormais ſe conſommer aux pieds des Autels, juſqu'au moment où le Ciel (qui ſans doute t'a déja pardonné !) réuniſſe deux ames que rien à l'avenir ne pourra ſéparer.

PHOCIAS, *arrachant le dard de ſa playe.*

Je meurs content... Je ne regrettois que toi ſeule.... L'Univers eſt maintenant à mes yeux.... Rien.

EUMENES.

Hélas, il tombe ! Artamon, ſoutiens-le : vois comme ſon ſang coule !.. les ombres de la mort couvrent ſes yeux .... mais que vois-je ? O ma fille ! Vas-tu périr auſſi ?... Aidez-la, ſecourez-la, chers amis, portez-la dans ma tente.

On emporte Eudoxe.

SCENE DERNIERE.

EUMENES. ARTAMON. *Suite.*

ARTAMON, *à part.*

MEs yeux, ne retenez point vos larmes ! Elles honorent l'humanité.

EUMENES.

O Phocias ! O Phocias !... Il ne m'entend plus ; il eſt inſenſible à mes cris ! Jeune & trop malheureux Guerrier je ne t'en pleurerai pas moins : C'eſt un fils que je crois perdre en toi ! c'eſt un ami dont je n'étois pas digne !.... Mais à quoi te ſervent mes larmes ?

Quand on a dû prévoir ſes funeſtes effets,
Notre injuſtice envain excite nos regrets !

FIN.

BUSIRIS,

ROI D'EGYPTE,

TRAGEDIE

DE

M. YOUNG.

O triſte planè acerbumque funus ! O morte ipsâ mortis tempus indignior ! Jam deſtinata erat egregio juveni, jam electus nuptiarum dies ; quod gaudium, quo mærore mutatum eſt ?

Plin. Epiſt.

PERSONNAGES.

BUSIRIS, Roi d'Egypte.
MYRON, Fils du Roi.
NICANOR, Pere de Mandane.
AULETES, Courtisan.

MEMNON, RAMESES, SYPHOCES, PHE'RON,	Conjurés.

MYRIS, Reine d'Egypte.
MANDANE.

La Scene est à Memphis dans l'ancienne Egypte.

Représenté sur le Théâtre de Drury-lane, *en* 1719.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repreſente un Temple de Memphis.

PHERON, SYPHOCES.

SYPHOCES.

SI l'antique ſplendeur d'un pays, la beauté de ſes édifices, & les faits immortels dont il fut le théâtre, ont droit d'élever l'ame & d'annoblir les idées, j'ai ſans doute loué trop foiblement notre Egypte. Reine des Nations, gloire de tous les tems, Mere des Sciences,

berceau des Dieux ; mon imagination s'étend en vain pour concevoir & peindre dignement à quel degré les armes & les Arts ont porté sa vaste puissance.

PHERON.

Trop heureuse Contrée ! si le redoutable Monarque qui la tient sous sa loi, si le superbe Busiris dont le nom seul fait trembler l'Univers, n'eût avili toutes les merveilles qu'elle renferme, par son orgueil & par sa cruauté.

SYPHOCES.

L'orgueil est en effet la source de tous ses crimes & il en fait toute sa gloire ? Que dis-je ? il en est tellement enyvré, qu'à ses yeux Jupiter lui-même paroît à peine son égal. N'avons-nous pas vû ce vain Mortel traîné par des Rois attachés à son Char ? N'avons-nous pas vû ces infortunés Souverains cachant leur Majesté dans la poussiére, supporter avec indignation cet Esclavage humiliant, tandis que le Vainqueur ornant son Diadême des plus précieuses dépouilles de leur Empire sembloit braver les Dieux par

le faſte éclatant de ſon triomphe ?

PHERON.

Sa cruauté n'eſt pas moins extrême que ſon orgueil. Toujours Barbare, même en invoquant les Dieux, ſa piété ne ſe ſignala jamais que par l'effuſion du ſang humain.

(*On entend les acclamations du Peuple.*)

SYPHOCES.

Ce million de voix réunies nous annonce l'arrivée du Tyran. Voici l'heure où, deſcendant du haut du Temple, il vient de jetter un œil de complaiſance ſur ces énormes monumens qui cachant leur ſommet dans les nuës, doivent apprendre à la poſtérité la plus reculée ce que peut & l'audace & l'induſtrie humaine.

PHERON.

Le Soleil a déja vingt fois ramené le printems depuis que nos peuples, & les Nations raſſemblées gémiſſent ſous le poids de ces immenſes travaux.

SYPHOCES.

Le Roi paroît...., Si tu ne veux te proſterner, fuis.

SCENE II.

BUSIRIS *paroît, environné d'une foule de Courtisans.*

BUSIRIS.

CEtte Cité puissante, par son antiquité presque rivale du soleil, cette opulente & fameuse Memphis ne découvre maintenant du plus haut de ses tours que des objets où le luxe & les Arts enfans de l'abondance ont épuisé tout ce que l'imagination peut inventer de plus enchanteur pour les yeux. Là des vallées fertiles, dont l'œil surpris veut en vain parcourir l'étendüe; ici des vaisseaux innombrables; plus loin mille Cités enorgueillies de leur puissance; & qui ne semblent subsister que pour commander au monde. Trésors des Nations, richesses de l'Univers, c'est ici votre centre! Heureuse Egypte; ce monument seul manquoit à ta gloire. Cette naissante Pyramide, dont

l'épaiſſeur ſe perd pourtant déja dans les airs, tandis que la vaſte étendue de ſon ombre raccourcit les objets qu'elle couvre proportionnément à ce que les Rois de la terre ſont au-deſſous de ton Monarque : cette merveille, dis-je, cet hardi chef-d'œuvre de l'humanité étoit ſeul digne d'éterniſer le ſouvenir de ta grandeur.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. AULETES.

AULETES, *ſe proſternant.*

QUe le plus grand des hommes, que Buſiris vive à jamais !

BUSIRIS.

Leve-toi. Que veux-tu ?

AULETES.

Divers Ambaſſadeurs ſont arrivés des plus lointains climats : en t'apportant les hommages de leurs Souverains, ils viennent admirer les merveilles de ton régne. Chacun d'eux

eſt chargé des dons les plus précieux que la nature accorde à ſa contrée : l'or, & les perles ſont leurs moindres préſents. L'Arabe vient mettre à tes pieds ſes parfums les plus rares ; l'Ethiopien t'offre mille courſiers auſſi vîtes que le vent ; des chameaux, des éléphants ſuccombant ſous le faix des riches dépouilles de leurs maîtres, ſont les tributs que les autres Royaumes offrent au redoutable Buſiris.

BUSIRIS.

Et le Perſan, qu'apporte-t-il ?

AULETES.

Il ſe proſterne devant ton Thrône ; & la magnificence de ſes préſents ne peut être égalée.

BUSIRIS.

J'ai pénétré ſes deſſeins ; c'eſt un eſpion jaloux de ma grandeur, & non pas un ami : il ne me verra point. Fais voir l'Egypte à ſon Ambaſſadeur ; qu'il contemple dans Memphis le prodigieux concours des Nations, qui ſemblables aux flots de la mer, ſe répandent ſans obſtacle dans nos Places publiques ; montre-lui ces vaſtes portes d'airain, à travers chacune

desquelles le premier signal de mes trompettes fait sortir en un instant un million d'hommes ; fais-lui parcourir nos remparts formidables ; qu'il tremble à l'aspect de ces murs, où le bruit éclatant de tant de chars marchant de front, imite celui du tonnerre. Fais-lui surtout remarquer que le Roi des Fleuves, le Fils aîné de l'Ocean, le Nil enfin fertilise à mon gré les champs de mon Empire ; & qu'indépendant du caprice des saisons, je tiens seul en mes mains, & la disette & l'abondance.... qu'il voye enfin toute ma gloire. Ensuite, présente-lui cet arc. Lorsqu'un de ses sujets pourra, ainsi que moi, le tendre sans effort, dis-lui que j'invite son maître à porter la guerre en ces lieux. Jusques-là, qu'il rende grace au Ciel d'avoir dirigé ailleurs le cours de mes conquêtes. Voilà pour le Persan... j'entendrai les autres Ambassadeurs.

SCENE IV.

MANDANE entourée de Prêtres, & de ses femmes, est vuë dans le lointain, offrant un sacrifice aux Dieux de l'Egypte.

On chante une hymne à ISIS, après quoi les Prêtres sortent, & MANDANE accompagnée de ses femmes, s'approche sur le devant du Théâtre.

MANDANE.

J'Ai rempli mes devoirs envers les Dieux ; mon ame cependant n'en est pas moins agitée. Les images terribles qui l'épouvantent, le glaive menaçant toujours prêt à me percer le cœur, n'en est pas moins sans cesse présent à mes regards ! Ce n'est pourtant que l'effet d'un songe : devroit-il si long-tems m'occuper ? mes filles, laissez-moi ... Suprême arbitre des humains, daigne m'entendre ! Daigne inspirer

un cœur que ſon innocence invite à t'implorer ! Heureux, ou malheureux, mon ſort dépend de cet inſtant terrible. Epaiſſis les ombres de ces demeures funébres, cache à tous les yeux mon amant ; & fais qu'il puiſſe déplorer en paix ſes malheurs.

SCENE V.

L'intérieur du Théâtre s'ouvre. On voit MEMNON *couché ſur le tombeau de ſon pere.*

MANDANE, *continuë.*

QUel ſpectacle fut jamais plus déplorable ! Cher Amant, ſi les morts ont ſeuls droit d'occuper un cœur où je croyois régner, la vie n'a donc plus de charmes pour toi ? Ou ſi je te ſuis chere encore, qu'ais-je donc fait pour te rendre ingrat à l'amour ; pour te voir préferer à ma tendreſſe l'azile de la mort, & du déſeſpoir ?

MEMNON.

Pourquoi le feu charmant de tes regards vient-il éclairer des lieux dont la ſombre horreur convient ſi fort à l'état affreux de mon ame ? Songes-tu que l'éclat de tes charmes diſſipe les ténébres qui flattent & nouriſſent ma douleur ? Retire-toi, chere Mandane : mon cœur voudroit ne vivre que pour toi, mais la nature reclame cet inſtant : ce n'eſt point à l'amour à le partager.

MANDANE.

Quentens-je !.. M'eſtimerois-tu aſſez peu pour me croire incapable de partager tes douleurs ? Vis-tu jamais mes yeux ſereins quand les tiens ont verſé des larmes ?

MEMNON.

O ma chére Mandane !

MANDANE.

Pourquoi ſembles-tu me fuir ? Pourquoi détournes-tu les yeux ? Mandane eſt-elle coupable ? Memnon eſt-il ingrat ? Hélas, en quel état te vois-je ! Ton cœur, gros de ſoupirs, me cache la moitié de ta peine ; tes larmes coulent malgrè toi.... Quel nou-

veau, quel puiſſant motif te les fait donc répandre ?

MEMNON.

Ah, ne cherches point à augmenter ma douleur; je la croirois criminelle, ſi tu la partageois ! Je veux pourtant te la cacher en vain. O mon Pére ! Ce nom du moins m'excuſe : que ne doit-on pas à ce titre ſacré !

MANDANE.

Donne paſſage à tes ſanglots : Ce n'eſt qu'en m'ouvrant ton cœur que tu peux le ſoulager; les maux que tu me caches n'ont déja que trop longtemps empoiſonné les plus doux inſtans de ma vie. Hélas combien de fois ne t'ai-je pas demandé vainement le triſte detail de tes infortunes ? Cruel ! eſt-ce par un coup d'œil irrité que tu prétends encore me répondre ?

MEMNON.

O Mandane ! Si mes malheurs n'envelopoient que moi; ſi mon intérêt ſeul exigeoit mon ſilence, pourrois-je l'obſerver ? Pourrois-je réſiſter aux tendres inquiétudes de l'amour effrayé ? Mais il s'agit d'un crime à vanger; il s'agit d'un crime émané du

Thrône : crains, ma chere Mandane ; crains d'approfondir ce ſécret fatal !.. En révélant ces ſécrettes horreurs, je tremble que je ne réveille un feu depuis longtems couvert, & dont la moindre étincelle peut embraſer ces lieux !.. Mais, tu le veux ; je te connois : c'eſt trop longtems me défier d'un autre moi-même. Il faut te ſatisfaire.

Cette Myris, cette femme ambitieuſe qui régne ici maintenant, étoit ſœur d'Artaxès notre dernier Roi ; & Buſiris, qui occupe aujourd'hui le trône, en étoit le plus prochain héritier. Pour t'épargner les circonſtances du plus noir des forfaits, apprens ſeulement que la coupable Myris, enyvrée du deſir de régner avec notre Tyran, porta ſur ſon frere une main criminelle, & que tous deux jouiſſent en paix du prix de leur crime.

MANDANE.

Ah, que m'apprens-tu !

MEMNON.

Les amis d'Artaxès, tout ce que l'Egypte avoit de vertueux & d'illuſtre, fut enveloppé dans cette horri-

ble proſcription : des flots de ſang inonderent ces lieux ; la crainte que le ſang de nos Rois ne trouvât des vangeurs, rendit nos Tyrans implacables : tout ce que le fer ne put atteindre, fut à jamais banni de cet Empire. Mon pere même .... hélas, pardonne-moi ! Le ſouvenir du tien, doit te faire excuſer mes larmes ... Le Tyran, raſſuré ſans doute par ma jeuneſſe, me fit élever avec un de ſes fils (que le Ciel n'a pas laiſſé vivre.) Il eſpera toujours, par ſes careſſes & par ſes bontés feintes, effacer par dégrés dans mon eſprit la noirceur de ſon crime : mais l'impuiſſance de la ſatisfaire a pu ſeule me faire ſuſpendre ma vangeance, & déguiſer à ſes yeux les juſtes fureurs dont mon cœur eſt rempli.

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. PHERON *paroît dans l'éloignement, & lés observe.*

PHERON, *à part.*

SEuls dans ces lieux retirés ! Leurs yeux marquent leur tendre intelligence. Ecoutons : sçachons le sort de mon rival.

MEMNON.

Toi seule belle Mandane, Toi seule rétablis quelquefois la paix dans mon cœur... Toi seule pourois me rendre moins malheureux !

MANDANE

Moi, Seigneur ! & par quel moyen ?

MEMNON.

Peux-tu le demander ? N'est-ce pas insulter à ma peine ?

MANDANE.

Ah, Memnon !..... Que ne puis-je parler !

MEMNON.

Parle.

MANDANE.

Je le voudrois; je ne le puis.... Tu n'es déja que trop à plaindre. Laisse-moi fuir....

MEMNON, *l'arrêtant.*

Tu me perces le cœur!

MANDANE.

Tu le veux. Laisse-moi donc respirer; laisse-moi donc reprendre assez de forces pour t'apprendre de nouveaux malheurs.... Tu sçais que Phéron m'aime, & que chaque jour ajoute aux persécutions que son odieuse flamme lui suggére... (*Phéron donne des marques de la plus grande agitation.*) Un autre Amant plus dangereux, plus redoutable encore, trouble depuis longtems mon repos! L'impétueux Myron, ce jeune & voluptueux Prince m'a cruë digne de sa tendresse. Il avoit osé m'en entretenir longtems même avant que son pere eût livré le *Méde* à son glaive destructeur; & depuis quelques nuits son image terrible ne m'offre plus que des songes affreux!... Il revient, dit-on, aujour-

d'hui : la Cour s'apprête à célébrer ſon triomphe ; & je ne ſçais quel préſſentiment m'annonce que nous avons tout à craindre de lui.

MEMNON.

Eh bien, mettons le ſort même dans l'impoſſibilité de nous déſunir.... Tu ne rougis pas d'être mon amante : oſe dès cette nuit devenir mon épouſe.... (*Il l'embraſſe.*)

PHERON, *à part.*

Que le Ciel les puniſſe tous deux ! Quoi, j'aurai ſoupiré ſi longtems pour la voir paſſer dans les bras d'un rival ! .... Ce ſupplice eſt au-deſſus de ma vertu ; n'écoutons que le déſeſpoir. S'il me rend coupable, celui qui l'a fait naître eſt lui ſeul criminel. Les Enfers même ne peuvent me préparer de tourmens plus rigoureux.

SCENE VII.

MEMNON. MANDANE.

MEMNON.

Je tremble en t'embraſſant, & mon cœur agité ſemble douter encor de ſon bonheur. Il eſt trop grand pour moi : Il ſurcharge mon ame au point de ne pouvoir te l'exprimer !

MANDANE.

Cher Amant ! . . . . . Mais pourquoi certaine horreur ſecrette vient-elle tout-à-coup obſcurcir le charmant eſpoir qui me luit... Memnon, tu ſçais que je dépens d'un pere, & d'un pere que j'aime autant qu'il le mérite. Il faut le conſulter. Si je croyois altérer ſon bonheur, je chercherois en vain le mien dans les bras de l'amour même.

MEMNON.

Ta félicité ſeule peut me rendre heureux.

MANDANE.

Hélas, ce même jour est celui qui me donna la naissance... Oserois-je t'avouer ma foiblesse? Il ne fut jamais indifférent pour ton amante: quelque grand événement favorable ou sinistre pour moi l'a toujours signalé!

MEMNON.

Ecarte ces présages : ils offensent trop l'amour. Imite-moi, chere Mandane ; je pense que le Ciel en te donnant à moi me rend tout ce que sa rigueur m'avoit ôté : ma gloire, ma liberté, mon pere, je retrouve tout en toi. Eh, si les Dieux ne m'avoient réservé Mandane, m'auroient-ils jusqu'à ce jour rendu si malheureux? Se seroient-ils crus justes à mon égard?... Dès que la nuit régnera dans ces lieux un Ministre sacré unira pour jamais nos destins, & remplira ma plus chere espérance. Jusques-là, cherche à dissiper tes douleurs parmi les jeux & les plaisirs dont cette cour abonde. Je gémis d'être forcé de te quitter : mais des devoirs importants m'appellent, & l'amour même me presse d'être attentif à leur voix... Si je m'arrache de

ces lieux, c'eſt pour me rendre encore plus digne de te poſſéder.

MANDANE.

J'entens quelqu'un... Ce ſont tes amis ſans-doute : je te laiſſe avec eux.

SCENE VIII.

MEMNON, *ſeul.*

GEnéreuſe Mandane ! Mon ame ſuit tes pas.... Mais d'autres paſſions viennent à leur tour s'emparer de mon cœur. Les ſoupçons inquiets, la douleur, la vangeance ſe réüniſſent de nouveau pour déchirer le ſein de leur victime. Amour ! tu n'as fait que ſuſpendre mes maux.

SCENE IX.

MEMNON. SYPHOCES.

SYPHOCES.

EST-ce toi, brave Memnon ?

MEMNON.

Viens, mon cher Syphocès. Je vois ton ame dans tes yeux : tu m'apportes un cœur plus ſenſible aux malheurs d'autrui qu'aux tiens mêmes. C'eſt le plus ſublime caractére de la vertu.

SYPHOCES.

Il en eſt un ſecond, que je ne lui crois guères inférieur ; c'eſt de défendre, c'eſt de vanger les opprimés, ou de périr.

MEMNON.

Je t'approuve. Oui, périſſons plutôt ; augmentons plutôt le nombre de ces premiers Héros, que la crainte de la mort ne retint jamais ; toujours prêts, pour le bonheur public, à plonger leur glaive dans le ſein des Tyrans. O mes amis ! combien de tems l'Egypte

gémira-t-elle encor dans ſes chaînes ? Juſques à quand ſes fils tomberont-ils en foule ſous le fer d'un barbare ennemi ? Fleau plus redoutable que tous ceux dont la colere céleſte punit quelquefois les mortels, nous voyons en Buſiris ſeul le deſtructeur d'un peuple dont il devroit être le pere.

SYPHOCES.

De quels carnages mes yeux n'ont-ils pas été témoins ! combien de fois, lorſque les débauches de la nuit avoient irrité la rage de ce Monſtre, n'avons-nous pas vû ſon réveil enſanglanté par le trépas de mille innocentes victimes ? Tout tomboit alors indifféremment ſous ſes coups ; nul état n'étoit reſpecté : l'Eſclave même, accablé ſous ſa chaîne, trouvoit un boureau dans ſon Roi !..... Mais quel nouvel eſpoir te luit ? Pourquoi nous appelles-tu dans ce Temple ?

MEMNON.

Ce fut à pareil jour, ô brave *Syphocès*, que mon Pere fut immolé ! Ce fut à pareil jour que ce Héros reſpectable, dont le ſang avoit coulé cent fois pour la Patrie, fut maſſa-

cré dans ſon propre Palais, & tomba ſous des mains infâmes. C'eſt le retour de ce jour exécrable, qui en irritant mes douleurs, ranime les tranſports de ma vangeance, & m'en fait précipiter l'inſtant. Où ſont tous nos amis?

SYPHOCES.

Ils vont paroître. Rameſès eſt agité des mêmes tranſports. La nuit derniére, tandis que le ſommeil s'étoit appeſanti ſur mes ſens déja accablés par la douleur, cet infortuné, ainſi qu'une ombre plaintive & menaçante, eſt entré chez moi... Ses lugubres ſanglots frapent mon ame; je me réveille en frémiſſant... Hélas, c'étoit ſon frere! c'étoit le ſouvenir douloureux du trépas de ce Héros qui troubloit, & briſoit le cœur du généreux Ramesès. *Tu m'as promis*, dit-il, *de me vanger? Si tu veux que je vive, hâte l'effet de ta promeſſe.*

MEMNON.

Je connois ſa haine pour Buſiris, & pour ſon fils. Ceci va l'augmenter encore. (*Il montre une Lettre.*) Rameſès croyoit n'avoir à vanger que ſon

frere : il va découvrir de nouvelles horreurs.

SYPHOCES.

Memnon, que me dis-tu ?

MEMNON.

Cet événement me rappelle le coupable amour que la Reine a conçû pour toi, ses offres brillantes, & l'indignation avec laquelle tu les as rejettées.

SYPHOCES.

Fatal amour ! Tes jalouses fureurs ont préparé le poison qui m'a privé de ma chere Apamie ! Cruelle & détestable Myris ! as-tu pû te flatter de lui succéder dans mon cœur ? ... Juste vangeance ! je ne respire que par toi.

MEMNON.

Croirois-tu que le Tyran même, que ce vautour qui semble ne vivre que du sang de ses sujets, malgré le poids de l'âge est aussi sensible à l'amour ?

SYPHOCES.

Qu'entens-je !

MEMNON.

Il brûle pour Amelie, pour l'épouse de Ramesès. ... Mais on vient ? ....

C'eſt Ramesès lui-même, ſuivi de nos compagnons d'infortune.

SCENE X.

MEMNON, SYPHOCÈS, RAMESES, PHERON, & *autres Conjurés.*

MEMNON.

QUel accueil, amis, attendez-vous de moi dans des lieux conſacrés à la mort? parmi les tombeaux de nos Peres? Moins opulent, que le Prince Myron, je n'ai point à vous offrir de ces banquets ſomptueux, mais toujours terminés par le maſſacre de vos freres. Je ne t'offrirai point, mon cher Syphocès, des appartemens auſſi ſuperbes que ceux dont la paſſion de Myris compte te faire un léger ſacrifice : ce lugubre ſéjour, ces lieux habités par les mânes des Héros que nous pleurons tous, ſont maintenant mon ſeul azile. Mais Buſiris reſpire, Bu-

ſiris régne & jouit de l'impunité de ſes forfaits : Il eſt bon que ces retraites funébres rappellent à nos cœurs le ſort qui nous menace. Le glaive eſt toujours ſuſpendu ſur nos têtes ; & l'impitoyable Myris croiroit perdre un jour de ſa vie, s'il n'étoit marqué par le ſang.

RAMESES.

Et nous avons porté ce joug affreux pendant vingt ans entiers ! Nous avons ſenti nos maux, nous nous en ſommes plaints, & nous n'en ſommes pas vangés ! Amis nous n'avons point de bras ; ou ſi nous en avons, ils n'ont ſervi qu'à reſſerrer nos chaînes. Otez-les-nous, grands Dieux, ſi nos ames ne peuvent nous en inſpirer un plus digne uſage !

MEMNON.

Le ſouvenir humiliant de tes malheurs paſſés aigrit, & fait éclater ton courage ?.. Tiens, connois tes malheurs préſens. (*Il lui donne la lettre.*)

RAMESES, *liſant.*

O Ciel !...

SYPHOCES.

Quel combat de paſſions réunies

ſe peint tout-à-coup dans ſes yeux !

RAMESES.

Quoi, le ſeul plaiſir de ma vie, celle dont les chaſtes ardeurs me donnent des gages ſi précieux d'une tendreſſe mutuelle qui m'eſt plus chére que mon être même ! Quoi, mon épouſe me ſeroit enlevée ! On l'arracheroit de mes bras ! Et je le ſouffrirois !... Les combats où j'ai ſervi le Tyran ont épuiſé ce que j'avois de ſang impur dans mes veines : un reſte de ſang généreux y coule encore. Si tu veux réuſſir, Monſtre ! il faudra le répandre.

PHERON.

Plus nous différerons, plus le Tyran ſe rendra criminel.

RAMESES.

Embraſſe-moi, Phéron : j'aime à voir que ton ame rougiſſe de nos délais honteux. Périſſe cent fois le cœur puſillanime, qui m'avoueroit encore pour ſon ami, ſi, après ce que je viens d'entendre, je balançois d'affronter la vangeance ou la mort !

MEMNON.

Cette nuit, cette nuit même ter-

minera nos maux, ou notre vie. Le Perſan, depuis longtems auſſi outragé que nous, ſeconde notre entrepriſe. Tout eſt prêt, mes amis! Vos cœurs, & vos bras le ſont-ils?

RAMESES.

Le mien n'aſpire qu'après l'inſtant d'arracher le Tyran du Thrône, & de l'immoler ſur ce tombeau.

MEMNON.

Digne reſſentiment! jettez les yeux, amis, ſur les objets qui nous environnent: tout ce que la nature a de redoutable & de grand ſemble réuni dans ce Temple! Ici, voilà vos Dieux; ici les cendres de vos peres, de ces fameux défenſeurs de cette liberté dont l'audace des Rois nous a ravi juſqu'à l'ombre. Quelle ame oſeroit ſe démentir à l'aſpect de pareils témoins! Les Autels mépriſés frémiſſent; la terre tremble, les tombeaux s'ouvrent, un murmure confus des Mânes indignés ſemble nous exciter à la vangeance! . . . Allons, braves amis, entourons la tombe de mon pere; que ſon ombre ſacrée ſoit le témoin de nos ſermens.

RAMESES.

Pourquoi la ſienne ſeule ? O vous, Ombres illuſtres ! vous qui chaque nuit entourez la couche du Tyran pour accabler ſon ame ! Par les fers des opprimés, par les ſanglots des veuves, par les larmes des orphelins, par les terreurs des vierges, par le ſang des Héros, par les Dieux blaſphémés, par l'eſclavage des hommes libres, venez, je vous invoque toutes !

MEMNON.

Entens-nous, puiſſant *Jupiter !* Daigne exaucer nos vœux, tandis que nos mains jointes autour de ce ſaint monument dévouent nos cœurs à la vangeance !

TOUS ENSEMBLE.

Nous jurons tous ! ...

MEMNON.

Le ſort du Tyran, & de ſes flateurs eſt rempli. Ces ſuperbes Palais ſeront demain réduits en cendre.

PHERON, *à part.*

Mon ennemi ne peut maintenant m'échaper ; & je ſçais comment punir l'orgueilleuſe Mandane.... Un parjure

n'eſt point un crime quand il ſert à la fois la vangeance, & l'amour.

MEMNON.

O, mes amis, * notre ſort ne peut être que beau. Nous vangeons la Patrie ; ou nous périſſons pour elle !

---

* J'abrége ce dernier couplet qui n'eſt guères qu'une répétition de ce qui a déja été dit par Memnon dans le cours de la Scène.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre represente le Palais de BUSIRIS. *On voit un Thrône superbe dans l'enfoncement, & une foule de Courtisans attendant l'arrivée du Roi.*

SYPHOCES & RAMESES sont censés observer de loin ce qui se passe.

RAMESES.

QUi donc attire ici ce concours tumultueux de Courtisans avides de nouveautés? Quelle est la cause de ces acclamations réiterées qui frappent & choquent mon oreille?

SYPHOCES.

L'arrivée de ton pere, & du Prince

Myron, fait renaître la joye dans le cœur de tous nos Citoyens.

RAMESES.

Mon Pere a long-tems ſervi l'injuſte Buſiris avec un zéle digne d'une meilleure cauſe. Le caſque qui couvre ſes cheveux blancs étonne encore les Ennemis de l'Egypte ; & le ſon des trompettes ſemble rajeunir ce vieux guerrier, dont plus de ſoixante ans de travaux n'ont pû rallentir le courage.

SYPHOCES.

Regarde : C'eſt par ici qu'ils vont paſſer, pour être préſentés au Roi.

(*Miron & Nicanor traverſent le Théatre, avec une ſuite nombreuſe.*)

RAMESES, *montrant Myron.*

Quel dommage qu'un Prince ſi perdu dans le crime n'offre aux yeux que les graces d'un Héros, & rende preſque le vice aimable !

SYPHOCES.

Pardonne, Rameſès : je ſuis ſon ennemi, mais je dois être juſte. Il eſt généreux, bienfaiſant, affable, brave : mais ſes paſſions n'ont point de bornes ; quand il s'y laiſſe emporter, un vaiſſeau battu par la tempête eſt

moins agité que ne l'eſt alors ſa raiſon: Quoique renommé dans la guerre, & plus avide encore d'accroître l'éclat de ſon nom, la fougue des plaiſirs eut toujours droit d'enyvrer ſon ame, & d'étouffer en lui toute apparence de remords.

RAMESES.

Le Tyran vient... avec quel faſte & quel orgueil apprêté ne va-t'il pas recevoir ſon fils! avec quelle enflure de mots ne va-t'il pas exagerer une conquête au fond peu importante, & couvrir la médiocrité de ſes idées du maſque d'une fauſſe grandeur!

SCENE II.

Le ROI *arrive d'un côté, ſuivi d'une foule de Courtiſans, & monte ſur ſon Thrône;* MYRON *&* NICANOR *ſuivis par des Guerriers, arrivent de l'autre.*

BURISIS.

VIens, mon fils, viens ſeul Mor-

tel digne de partager ma gloire ; ton pere a du plaiſir à te revoir. Tes exploits ont étendu nos frontieres : d'autres montagnes s'élévent, d'autres fleuves coulent, d'autres étoiles brillent dans l'étendue de mon Empire. Le Soleil lui-même ne le parcourt pas d'un coup-d'œil, il voyage pour le connoître, tandis que mes ſujets partageant les deux hémiſphéres, ſont preſque inconnus les uns aux autres, & rendent pourtant hommage au même Souverain.

MYRON, *montrant Nicanor.*

Voilà, Seigneur, voilà celui ſur qui doit tomber votre reconnoiſſance. C'eſt à ce bras, dont tant de victoires n'ont fait qu'augmenter la vigueur, que vous devez & vos conquêtes & ma vie. Lorſque mon courſier, percé d'un javelot, m'avoit emporté dans le plus épais des bataillons Ennemis ; lorſque la pointe de mille dards étoit dirigée contre moi, c'eſt Nicanor dont le courage vainqueur de tout obſtacle eſt venu m'arracher à un trépas que je croyois inévitable.

BUSIRIS.

Brave, & reſpectable Général, reçois mes remercimens. Inacceſſible à la corruption des tems, ton cœur me fut toujours fidéle. Plût au Ciel que ton fils !...

NICANOR.

Epargnez-moi, Seigneur, n'en parlons pas..... il n'eſt plus mon fils : c'étoit pour me punir que le Ciel me l'avoit donné. Ah ! de grace, Seigneur, daignez ne pas nous confondre ! ſon crime dégraderoit trop mes ſervices.

BUSIRIS.

Ne crains pas, cher Nicanor, que le Ciel ait mis vainement le ſceptre dans ma main : mes ſujets ſeront ſoumis, ou ſentiront tout le poids de ma Puiſſance. Eh, quel autre les rend heureux, quel autre fait leur gloire, quel autre les défend contre leurs ennemis ? L'air même qu'ils reſpirent n'eſt-il pas un de mes bienfaits ? Eſt-ce trop exiger d'eux, que d'en être reconnoiſſans ? Leur malheur, leur mort même ne me couteroit qu'un regard... mais il ſera toujours favorable pour toi : un Miniſtre fidéle eſt le plus pré-

cieux ornement de ma Couronne ; sa probité ajoute encore à ma gloire.

NICANOR.

Daignez donc, Seigneur, m'accorder une derniere grace, & je mourrai content..... je n'ai plus qu'une fille ; après la perte de son frere, c'est le seul enfant qui me reste. Depuis que le sort m'a ravi sa mere, Mandane me tient lieu de tout : seule consolation de ma vieillesse, c'est par elle, c'est pour elle que je respire encore ! si les bontés de mon Roi peuvent descendre jusques-là ; s'il daigne la mettre à l'abri de sa protection redoutable : tout ce qu'un Monarque peut me donner, je croirai l'avoir obtenu. Ordonnez après de mon sort ; le peu de sang qui me reste brûle de couler pour mon Roi.

BUSIRIS.

Nicanor, ta fille est maintenant la mienne.

MYRON.

Ah, Seigneur, qu'il est beau d'exercer sa puissance, quand on peut signaler à la fois le Monarque & l'ami !... (*à Nicanor.*) N'est-ce pas toi, magnanime guerrier, à qui je dois le bon-

heur d'être encore ? Et tu pourrois me croire ingrat ! (*à part.*) Accablante pensée !.... (*haut.*) Non, le cœur d'un ingrat peut avoir commis tous les crimes ensemble !

NICANOR.

Quelle joye pour ma fille !... ma bouche n'ose exprimer ma reconnoissance.... souffrez que je tombe à vos pieds.

BUSIRIS.

Séche tes pleurs, & suis-moi. Ta fille est auprès de la Reine, & n'aspire sans doute qu'après l'instant de te revoir : va l'embrasser ; & viens me rejoindre au Conseil.... le bruit d'une conjuration est venu jusqu'à moi. Mais ces vils esclaves conspirent envain contre leur Monarque : Busiris ne peut trembler, il est toujours lui-même. La foudre est dans mes mains : toujours maître de la lancer, j'écraserai les traîtres. Semblable à la Mort, je régnerai plutôt seul dans un pays désert. avant que de céder, on verra les tombeaux de mes ennemis servir de dégrés à mon Trône.

SCENE III.

MYRON, & AULETES qui se parloient en particulier, s'approchent sur le devant du Théâtre.

MYRON.

SEs charmes ont toujours été présens à mes yeux ; son image a toujours rempli mes idées. Le croirois-tu, cher Auletès ? Au milieu des combats, parmi le sang & la flâme, Mandane occupoit mon ame toute entiere, & mettoit ma gloire en danger !... Souvent mon bras levé sur un redoutable ennemi, restoit un instant suspendu, & m'exposoit moi-même au trépas dont je le menaçois !... Ah, pourquoi sa naissance n'est-elle pas égale à la mienne ? Pourquoi ne puis-je, sans rougir, unir mon sort au sien ?

AULETES.

Seigneur, elle paroît.

MYRON.

Ses graces, ſa modeſtie, ont ſubjugué mon orgueil. L'air de dignité répandu ſur ſes moindres démarches inſpire le reſpect en excitant les plus tendres deſirs !....

SCENE IV.

MANDANE. MYRON. AULETES.

MANDANE.

PArdon, Seigneur! Je croyois voir ici mon pere.

MYRON, *l'arrêtant.*

Ah, ne me fuyez pas! J'ai beaucoup à vous dire, Madame; & beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer: oui, j'en atteſte les Dieux! ... (*à part.*) La reſpiration me manque, je tremble, je me meurs... (*haut.*) Pardonnez-moi cette tendre violence... (*il lui prend la main.*) Que ne puis-je expirer en baiſant cette main adora-

ble, plutôt que de vous voir toujours insulter à ma peine!

MANDANE.

Seigneur, je ne suis pas complice du crime de mes yeux.

MYRON.

Vous n'en êtes point complice! ... Ah, leur langage est trop cruel pour moi; & c'est le cœur qui l'inspire. Voyez le trouble & l'agitation du mien, belle Mandane; & jugez vous-même de l'excès de ma passion. Est-il un Art pour contrefaire les sentimens intérieurs? Pour enflamer le sang à l'aspect de l'objet à qui l'on adresse ses vœux? Pour peindre aux yeux des mouvemens que l'ame ne sent pas? Ah, Madame, cessez de méconnoître des transports que vous seule êtes capable d'inspirer; cessez d'être insensible à la voix de l'amour même.

MANDANE.

Seigneur, celle du devoir m'appelle auprès d'un pere digne de toute ma tendresse.

MYRON.

Accordez-moi du moins quelques instants: je meurs, si vous ne m'écou-

tez !... Se peut-il que votre haine pour moi ſoit accruë autant que vos charmes ?.... Quel eſt donc mon rival ? Quel eſt donc le mortel aſſez heureux pour avoir touché ce cœur que je voudrois rendre ſenſible au prix de tout mon ſang ? Il en eſt un, il en eſt un ſans doute : je ne le vois que trop aux froids & dédaigneux regards que vous laiſſez tomber ſur moi... (*à part.*) Ciel, au moment que ce ſoupçon me frappe, il ſemble qu'un ſerpent ſoit entré dans mon cœur !... (*haut.*) Eſt-il poſſible, belle Mandane, que depuis mon abſence, le ſouvenir du malheureux Prince qui vous adore n'ait jamais un inſtant occupé votre penſée ?

MANDANE.

Seigneur, vous étiez avec mon pere : vos ſuccès ont fait l'objet de tous mes vœux. Souffrez que j'aille lui marquer toute la joye que ſon retour vient de répandre dans mon cœur.

MYRON.

Non, demeurez ingrate !... Je ne diſpute rien à votre pere : mais, quelle que ſoit ſa tendreſſe pour vous, ne la comparez jamais à la mienne. Je vois

la

la ſource de vos mépris : les premiers tranſports de ma tendreſſe, ces deſirs impétueux d'un jeune Prince auſſi imprudent que téméraire, ont aigri contre moi votre ame ? j'y vois encore les traces trop profondes d'un reſſentiment que mon repentir & mes larmes ſinceres auroient dû dès longtems avoir effacées. Vous pouvez me pardonner, Madame : Je ne me le pardonnerai jamais ! Si Mandane ne vivoit pas, ce fer l'auroit déja vangée. Ah, ſi vous daignez oublier mon crime, ce n'eſt plus ſeulement un amant que vous verrez à vos genoux, c'eſt un malheureux égaré dans les ſentiers de la baſſeſſe que vous aurez remis dans les voyes de l'honneur, & qui joindra la plus vive reconnoiſſance au tendre amour dont il brûle pour vous. C'eſt à vos bontés que je devrai tout mon bonheur ; c'eſt à votre vertu que je devrai toute la mienne.

MANDANE.

Seigneur, je ne dois, ni ne puis vous entendre.

MYRON.

N'augmentez point mon ſupplice !

Ecoutez-moi, vous le devez..... je dois la vie à la valeur de votre pere; sans lui, je périssois dans la derniere bataille: puis-je être assez reconnoissant de ce bienfait! belle Mandane, soyez Princesse... Vous détournez les yeux! ah, gardez-vous de regarder cette offre comme un de ces transports subits que le feu de l'amour fait éclater, & que la réflexion a souvent droit d'éteindre: c'est ici le fruit de toutes celles que j'ai faites depuis que la guerre m'a séparé de vous. Le sommeil n'a jamais fermé ma paupiere sans me voir affermi dans ce projet, dont le succès peut seul me rendre le repos que j'ai perdu. Oui, belle Mandane, je vous épouse après y avoir long-tems réfléchi, & j'en fais toute ma gloire.

MANDANE, *à part.*

O Dieux!... je frémis à l'aspect de ce nouvel orage... quelle en sera l'issue!...

MYRON.

Que vois-je! méprisez-vous aussi ma main?...

MANDANE.

Seigneur, je ne me sens point assez

de fermeté pour accepter un rang trop au dessus de mes idées..... daignez abandonner à lui-même un cœur si peu digne de votre tendresse.

MYRON.

Quoi, j'aurai vaincu mon caractére, oublié ma naissance, étouffé les reproches de ma gloire; je me serai aveuglé, avili, dégradé moi-même au point de vous offrir un rang où les vœux les plus indiscrets de vos pareilles n'eussent jamais osé prétendre; & pourquoi? Pour me voir méprisé, confondu par une ingrate; pour en être accablé par le refus le plus humiliant!.. Tremble, cruelle. Ce triomphe manquoit sans doute à ton orgueil; tu brûles d'en faire valoir le sacrifice au méprisable objet de ta tendresse? mais tu me connoîtras bientôt.

MANDANE, *tombant à ses pieds.*

Ah, Seigneur, daignez m'entendre sans colere!... & puisse ma confiance dans un Prince généreux ne pas hâter le coup de ma ruine!...

MYRON.

Arrête, malheureuse!.... vas-tu m'arracher tout espoir?.... Serois-tu mariée?...

MANDANE.

Hélas ! . . .

MYRON.

Mon cœur l'avoit prévu... O Dieux ! injuſtes Dieux ! . . .

(*Il tombe évanoui.*)

AULETES.

Hâtez-vous, retirez-vous, Madame.

Mandane ſort.

SCENE V.

MYRON. AULETES.

MYRON.

JE vis encore ! . . . mon œil ſupporte à peine la lumiere . . . . où eſt Mandane ? Mais pourquoi la demandais-je : elle ne peut plus être à moi ! elle ne peut plus être l'objet de mon amour... elle ſera celui de ma vangeance. Que je la hais ! Parle, Auletes ; qu'a-t'elle fait ? qu'a-t'elle dit ? L'orgueilleuſe a ſans doute inſulté à ma peine ? Ma foi-

bleſſe ajoutoit peut-être encore à ſon mépris ? Ah, ſi je le croyois !... Parle, cher ami : ſe peut-il qu'elle ait vû mon état, ſans y paroître ſenſible ; ſans que le moindre ſoupir ait témoigné ſa douleur ? Ah, malgré ſa tendreſſe pour mon odieux rival, j'étois du moins digne de ſa pitié.

AULETES.

Je l'ai vû ſoupirer ; j'ai vû couler ſes larmes : je l'ai priée de s'écarter.

MYRON.

Je ne ſçaurois m'en plaindre. Hélas, j'aurois pourtant voulu la voir toujours ! Tu dis l'avoir vû ſoupirer ; tu dis avoir vû couler ſes larmes : ces larmes ſont du moins à moi. C'eſt pourtant un rival qui va les recueillir ; c'eſt un rival qui va les regarder comme un nouveau gage de la tendreſſe qu'on a pour lui ! ainſi mon malheur va ſervir d'accroiſſement à ſa félicité ? Traître tu périras .... j'envierois ton bonheur au Ciel même.

AULETES.

Seigneur, calmez ce dangereux tranſport !

MYRON.

La perfide eſt peut-être déja dans ſes bras : l'inſolent inſulte à mon malheur en jouiſſant des charmes que j'adore, tandis que l'ingrate me laiſſe dans les bras de la mort. Et j'oſois me flatter, pendant mon abſence, de l'avoir attendrie ! mon cœur enyvré des images ſéduiſantes qu'un eſpoir imposteur faiſoit naître, étoit aſſez crédule pour aſpirer après l'inſtant qui devoit réaliſer mes plaiſirs ! .. horrible changement ! tu vois quel eſt mon ſort ? c'eſt un Eſclave qu'on me préfére ... viens, il faut qu'il périſſe ... mais, pourra-t-elle jamais aimer l'aſſaſſin de ſon Amant ?... Non, ce ſeroit ajouter encore à ſa haine pour moi ... l'accompliſſement de mes déſirs fut toujours leur tombeau : ne nous préparons pas des remords que l'indifférence dont on vient de me convaincre ne rend que trop certains. Je ne ſuis point aimé ; je me vangerois vainement ; cela doit me ſuffire. Cours Aulètes, vas dire à la cruelle ...

AULETES.

Quoi, Seigneur ?

MYRON.

Non, défends lui ....

AULETES.

Parlez.

MYRON.

Je ne le puis... mon cœur troublé ne diſtingue plus ce qu'il craint d'avec ce qu'il deſire.

AULETES.

Seigneur, la Reine approche ; cachez-lui votre déſeſpoir.

(*Miron ſort.*)

AULETES.

Quelle fureur anime Myris ? Elle s'avançe à pas précipités, la pâleur couvre ſon viſage, & ſes yeux ſemblent lancer la foudre... lorſque de pareils tranſports l'agitent, heureux qui n'eſt point l'objet de ſa haine !

SCENE VI.

LA REINE. AULETES.

LA REINE.

AUletès, où eſt le Roi ?

AULETES.

Madame, il eſt encore au Conſeil.

LA REINE.

Dis-lui que je l'attends.

SCENE VII.

LA REINE, *ſeule.*

AMe auſſi lâche qu'ingrate ! peux-tu oublier à qui tu dois ta Couronne ? Imprudent Buſiris, oſe-tu provoquer la vangeance d'une Reine dont la main fume encore du ſang de ſon frere ?...

SCENE VIII.

Le Roi arrive avec PHERON. *La Reine rêve dans le fond du Théâtre.*

BUSIRIS.

DÉteſtable conſpiration !

PHERON.

Cette nuit même étoit deſtinée pour ce forfait ſanglant.

BUSIRIS.

Les infâmes ſe ſont trompés. S'ils déſiroient ma mort, ce n'étoit pas de leur épée que leurs vœux devoient l'attendre : les Dieux ſont trop jaloux de la gloire de l'Egypte, pour ſouffrir que ſon Roi tombe ſous le fer de ſes Eſclaves. Vole, Phéron ; qu'ils ſoient plongés dans mes cachots les plus obſcurs : bannis de l'univers, & cependant vivans encore, qu'ils gémiſſent dans l'horreur des ténébres & du déſeſpoir. Qu'une double chaîne

entoure & accable la perfide Memnon, en attendant le supplice affreux que ma justice lui prépare. Tu viens d'acquérir un Roi pour ami ; je dis plus, tu viens de plaire à Busiris..... va, rends grace à ta fortune.

SCENE IX.

BUSIRIS. LA REINE.

LA REINE.

Seigneur, d'où naît ce trouble & ce sombre courroux ?

BUSIRIS.

Madame, l'Etat seul peut m'arracher à vous....

Je lui dois tous mes soins.

LA REINE.

Dussai-je vous déplaire,

Quand Myris veut parler, l'Univers doit se taire.

Je viens vous demander une grace.

BUSIRIS.

Ordonnez ;

Tout ordre m'est sacré, dès que vous le donnez.

LA REINE.

Signez donc celui-ci.

BUSIRIS, *après avoir lû.*

Quelle aveugle furie !...
Qu'osez-vous demander ?... La tête d'Amelie !

LA REINE.

Tu trembles ? Ta pâleur, ton trouble, ton effroi,
Ne m'offrent qu'un perfide où je cherchois un Roi !
Qu'un époux dont l'amour me trahit & me brave !
Va lâche, va tomber aux pieds de mon Esclave ;
Vante-lui sa Victoire : objet de mon mépris,
Va lui porter un cœur indigne de Myris.
Souviens-toi cependant, quelque ardeur qui t'anime,
Que ce coupable cœur fut le prix de mon crime ;
Et que malgré le rang où tu te vois monté,
Pour le céder ainsi, je l'ai trop acheté.

BUSIRIS.

Je sens ce que je dois aux bontés de ma Reine,

Et ce ſentiment ſeul me fait craindre ſa haine.
Croyez-moi cependant ; pour punir un ingrat,
Epargnez-vous, Madame, un inutile éclat ;
Puiſque vos yeux jaloux ont percé ce miſtére,
Plaignez, mais reſpectez une erreur qui m'eſt chere.

LA REINE.

Quoi, traître, quand mon cœur cherche encor à douter,
Ton audace à mes yeux ne craint pas d'éclater !
Ouvrage de mes mains, dès que Buſiris régne,
Au lieu de m'appaiſer, il veut que je le craigne !
Nourri dans la pouſſiere, aux travaux deſtiné,
Ne ſe ſouvient-il plus de quel ſang il eſt né ?
As-tu donc oublié quelle main protectrice
Du ſort en ta faveur corrigea le caprice,
Quand le plus tendre amour m'aveuglant ſur mon choix,
Mit Buſiris Eſclave au thrône de ſes Rois ?

Que dis-je, au Thrône ? Non c'étoit peu pour
ma flame :
Seul objet de mes vœux, ſeul maître de mon
ame,
Des hommes & des Dieux affrontant le courroux
Myris n'a point rougi de te voir ſon Epoux.
Et tu m'oſes braver !...

BUSIRIS.

Vous n'avez pû le croire,
Ce ſoupçon de tous deux offenſe trop la gloire,
Madame : ces grands noms de Monarque &
d'Epoux,
Que je crois mériter, & que je tiens de vous,
N'offrant rien à mes yeux dont mon ame rougiſſe,
Ne me rappellent rien dont je ne m'applaudiſſe.
Senſible à vos bienfaits, muet à vos mépris,
Je vois ce que j'étois, comme ce que je
ſuis ;
Et ſi moins de fierté me le faiſoit connoître,
Mon cœur bien mieux encor s'en ſouviendroit
peut-être ;

Mais votre volonté fut toujours votre loi.
N'importe, quel que ſoit Buſiris, il eſt Roi,
Le Ciel ſeul eſt ſon Juge ; & Myris elle-
même
Doit ſentir tout le poids de ce titre ſuprême.

MYRIS.

Veillai-je ! Eſt-ce bien toi dont l'œil auda-
cieux
Porte ſur ton Epouſe un regard dédaigneux ?
Forcé de m'avouer tes feux illégitimes,
D'où te vient cet orgueil ? Seroit-ce de tes
crimes ?
Lorſque tu dois rougir, & peut-être trem-
bler,
Eſt-ce en me menaçant que tu crois m'ébran-
ler ?
Si tu connois mon cœur, crois-moi, pré-
viens ſa haine :
Hâte-toi de briſer une honteuſe chaîne.
Si tu peux balancer entre une Eſclave &
moi,
Myris ne connoit plus ni d'Epoux, ni de
Roi.

BUSIRIS.

Une Eſclave !.. Amelie ?... Eh, qu'étois-je
moi-même,
Madame, quand Myris, avec le Diadême,
Vint m'offrir ?...

MYRIS.

Juſte Ciel ! Quoi ta rage en ce jour
Oſe me reprocher juſques à mon amour ?
Connu dans l'Univers par ma ſeule foibleſſe,
Il te manquoit encor de montrer ta baſſeſſe !
Pour aigrir les remords que m'inſpire mon choix,
Il ne te manquoit plus que d'y joindre ta voix.
De ton crime & du mien connois la différence ;
J'ai tout fait pour ſervir ma gloire, & ma vangeance,
Rien pour l'amour : ton bras fut un vil inſtrument
Que je crus néceſſaire à mon reſſentiment.
Quand ce bras à mon frere arracha la Couronne,
Tu crus que je t'aimois ; je n'aimois que le Thrône :
Je crus en me vengeant me rapprocher des Dieux.
Mon crime quel qu'il ſoit eſt du moins glorieux :
Le tien eſt d'un Eſclave ; & l'aveu de ta flame

Achéve, en m'outrageant, de me peindre ton ame....

Fuis, Busiris, un lâche est indigne de moi.

BUSIRIS.

Je ne dis plus qu'un mot..... (*ironiquement*.) Syphocès est donc Roi,

Madame ?

MYRIS, *à part.*

Ciel !...

BUSIRIS.

Peut être Amelie est fidelle...;

Dites-lui * que son Roi va se rendre près d'elle.

* Aux Gardes.

SCENE X.

MYRIS, *seule.*

VA Tyran, va Myris sçaura te prévenir;

Tu m'es trop odieux pour ne pas t'en punir :

Ton cœur, qu'un fol amour, qu'un vain orgueil dévore,

Connoîtra mieux le mien, si je puis vivre encore.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre represente l'appartement du Général.

BUSIRIS, *seul.*

C'Eſt ici qu'habite la fiere beauté que j'aime. N'épargnons rien pour flatter ſon orgueil : montrons-lui, s'il le faut, un puiſſant Monarque à ſes pieds. Qu'elle ſçache pourtant, ſi ſon cœur eſt encore inſenſible à la gloire, que le reſſentiment d'un Roi eſt toujours proportionné à la honte de s'être vainement humilié.

SCENE II.

LE ROI. *La Reine voilée.*

BUSIRIS.

SEchez vos pleurs, belle Amélie, & levez ce voile importun qui cache tous les charmes que j'adore....

MYRIS, *se dévoilant.*

Que vois-je? C'est Myris!

MYRIS.

Oui, c'est Myris; & le seul son de ce nom prononcé dans ce lieu coupable devroit être plus effrayant pour toi, que le bruit du tonnerre. Ne crois pas cependant que l'espoir de toucher un ingrat par mes reproches, ou par mes larmes, ait pû me séduire au point de me conduire jusqu'ici. Je n'y viens que pour te confondre, que pour faire éclater mon injure, que pour justifier ma vangeance si tu oses persister dans ton crime. Songe bien, Busiris, que ce desir est le seul qui me reste; que

tu ne dois plus voir en moi, ni ton épouſe, ni ta Reine, mais une femme outragée dont tous les vœux ne vont déſormais tendre qu'à ta ruine.

SCENE III.

LE ROI. LA REINE. AULETES.

AULETES.

PUiſſent les Dieux, en veillant ſur vos jours & ſur votre Empire, rendre vains les préſages affreux qui nous menacent! La tempête qui gronde dans les airs devient ſi terrible, que l'antique Memphis en paroît ébranlée juſques dans ſes fondemens; les prodiges inouis raſſemblés ſur nos têtes font frémir les plus intrépides; & la Lune, privée de ſa lumiere, pâle & ſans forme, ſemble un ſigne ſanglant ſuſpendu entre le Ciel & la terre, pour annoncer aux hommes que Jupiter rompt la paix avec eux. Le Nil effrayé ren-

verſe les puiſſantes barrieres qui le reſſerrent dans ſon lit, & ſemble remonter vers ſa ſource; un feu céleſte enveloppe le Temple de la redoutable *Iſis*, & vient de conſumer l'autel de la Déeſſe !

BUSIRIS.

Puiſſante *Iſis* ! pourquoi tout ce renverſement dans la nature pour m'annoncer que je ſuis criminel ? Si c'eſt mon ſceptre que le ſort redemande, je ſuis prêt à l'abandonner. Que ne puis-je auſſi facilement rendre la vie aux victimes que ma funeſte ambition précipita dans le tombeau ! C'eſt de là que leurs ombres vangereſſes troublent le repos de mes nuits; ce ſont leurs cris ſans doute qui renverſent l'ordre de l'Univers pour épouvanter mon ame criminelle.... O Myris, rends-moi ma premiere innocence !

MYRIS.

Elle me coûte une Couronne.

BUSIRIS.

Et ce n'eſt pas l'avoir payée !.. Barbare, pourquoi me forças-tu de lever une main parricide ſur le meilleur de

tous les Rois ? Pourquoi triomphas-tu de l'horreur que m'inſpiroit un pareil forfait ?

MYRIS.

Pourquoi fus-tu plus foible qu'une femme ? Hommes injuſtes, hommes trop vains des prérogatives de votre prétendue raiſon ! vous profitez ſouvent de nos conſeils : enyvrés du ſuccès, vous nous en enviez la gloire, vous en déſavouez, vous en méconnoiſſez la ſource : mais au moindre revers funeſte, c'eſt toujours nous qui ſommes les auteurs de vos chûtes, c'eſt toujours nous qui vous avons ſéduits. Vos louanges perfides nous accordent alors toute la raiſon ſuffiſante pour être condamnées.

BUSIRIS, *à part.*

N'achevons pas d'irriter ſa fureur ; attendons une occaſion plus favorable pour mon amour.... (*haut à Auletès.*) Ordonnez au Grand-Prêtre d'*Iſis* de tout préparer pour le plus pompeux ſacrifice : je veux calmer la colere des Dieux. Que tous mes cachots ſoient ouverts, que dix mille captifs ſoient immolés ſur nos autels, juſqu'à ce que

le Nil ne porte plus à l'Océan que des flots enſanglantés.

SCENE IV.

LA REINE. AULETES.

MYRIS.

MEpriſable artifice ! Je vois quel ſang ta rage veut répandre .... mais tu te trompes : le Sacrificateur, & ſa Déeſſe, ſentiront bientôt la peſanteur de mes coups.

AULETES.

Madame, j'apperçois le Prince, il va paroître.

MYRIS.

Eſt-il toujours en proye à ſes ennuis?

AULETES.

Je gémis d'être obligé de vous l'avouer. Il combat cependant ſa paſſion avec force, mais toujours vainement. Le ſecours des plaiſirs, l'image de la guerre même qui de tous tems eut droit d'occuper & d'en-

flâmer ſon ame, ne le fixe plus qu'un inſtant : il retombe auſſi-tôt dans ſa langueur ; & je vois tout tout à craindre pour ſa vie.

MYRIS.

Pourquoi vient-il encore chercher içi la cauſe de ſes maux ?

AULETES.

Ce n'eſt pas Mandane qu'il cherche maintenant, c'eſt ſon Pere. Vous ſçavez combien Myron l'aime : il croit ſoulager ſa douleur, en l'épanchant dans le ſein de ſon ami.

On entend une Muſique guerriere.

SCENE V.

LA REINE. AULETES.

MYRON, dans l'éloignement.

MYRIS.

Ciel, quels rayons de gloire ſemblent ſortir de ſes yeux enflamés ! quelle force, quelle majeſté accompagne ſes moindres mouvemens ! il

ſemble à chaque pas fouler aux pieds un Ennemi vaincu.

MYRON, *dans l'éloignement.*

Ah, puiſſe cette ardeur ſecourable occuper à jamais mon ame ! je le veux, je m'en flatte : je ceſſerai de déteſter mon Etre. L'Univers m'offre encore des Rois à vaincre, des Empires à ſubjuguer. Les montagnes, les fleuves, les torrens, les dangers les plus affreux n'ont rien qui m'épouvante : plus les obſtacles ſeront grands, plus ils irriteront mon courage, & moins l'amour trouvera place dans mon cœur. Ce cœur même ſera déſormais à mes yeux l'ennemi le plus redoutable ; je veux le vaincre, ou périr en le combattant.

SCENE VI.

LA REINE. AULETES.

MYRIS.

LEs idées de la Guerre chaſſeront bientôt l'amour de ſa mémoire ..... mais

mais ceci m'a fait perdre de vûe pour un instant des interêts plus chers encore... Mes ordres seront-ils exécutés, comme tu l'as promis ?

AULETES.

Madame, comptez sur la fidélité comme sur le zéle de votre Esclave. Vos prisonniers seront affranchis cette nuit.

MYRIS.

Tiens ta parole.... la vangeance que je médite sera terrible.... elle est digne de moi. Quel plaisir de laver mon injure dans le sang d'un ingrat ! quelle félicité pour moi, si la moindre étincelle de reconnoissance pouvoit toucher l'ame de Syphocès ! les peines du Tyran font maintenant toute ma joye. Dieux ! faites-moi périr, ou souffrez que je me vange : permettez s'il le faut l'un & l'autre. Eh, qu'est-ce que la vie, quand la vertu nous est totalement étrangere ; quand le crime même n'a plus d'attraits pour nos cœurs ? L'abondance & la gloire flattoient jadis le mien : je les appelle envain ; rien ne peut calmer mes remords. Mes plaisirs même me rap-

pellent mon crime ; & l'accompliſſement de mes moindres deſirs me reproche ſans ceſſe que le ſang le plus ſacré fut répandu par mes mains !

SCENE VII.

MYRON. AULETES.

MYRON.

LEs brillantes images de la guerre ſont évanouies, la trompette ne porte plus à mon oreille que des ſons mornes & languiſſans; tout ce fracas enfin, tout ce chimérique & pompeux appareil d'où mon ame tiroit une grandeur empruntée n'étoit qu'un ſonge dont le réveil me fait encore mieux ſentir ma foibleſſe. Mon cœur ſoupire encore ; & ſes tranſports guerriers, ſemblables à des flots impétueux, vont ſe briſer aux pieds de Mandane !... je viens de l'entretenir, & c'en eſt trop pour moi : ſon image charmante s'eſt de nouveau gravée dans mon ſein ; rien ne pourra jamais l'en effacer.

AULETES.

Ah, Prince ! vous chériſſez trop votre erreur. Songez que Mandane n'eſt plus à vous.

MYRON.

Garde-toi de me le redire ! dis-moi plûtôt qu'elle n'eſt plus : ſes charmes même me ſeroient en horreur ! ſçavoir ce que l'on aime ſenſible aux vœux d'un autre Amant, eſt un ſupplice horrible pour un cœur auſſi tendre que le mien. Quel trait perce & conſume mon ame ! ... tentons encore de l'arracher ... je ſuis perdu, ſi je reſte en ces lieux.

SCENE VIII.

MYRON. AULETES. NICANOR.

NICANOR.

Mon Prince, (je dirai même mon ami, puiſque vous me permettez de vous donner ce titre) j'oſe aujour-

d'hui compter ſur vos bontés. Nous allons célébrer la naiſſance de ma fille; nous conſacrons cette nuit à la joye, qui ſera pourtant languiſſante ſi vous refuſez de l'honorer de votre préſence.

MYRON, *d'un air diſtrait.*

J'étois occupé de toute autre penſée...

NICANOR.

Qu'entens-je!... Compagnon aſſidu de vos travaux, toujours à vos côtés, toujours chéri de vous tant que la guerre m'a permis de partager votre gloire, en eſt-il de moi comme de votre caſque? La paix me rend-t'elle un inſtrument inutile à mon Prince?

MYRON.

Je reſterai, puiſque vous le voulez... (*à part.*) Je veux ſortir envain, quelque pouvoir ſecret m'arrête ici. Que dois-je en augurer? N'importe: le vin & la diſſipation diſtrairont mon ame, & la rendront peut-être à elle-même.

(*Ils ſortent tous.*)

SCENE IX.

L'intérieur du Théâtre s'ouvre, & laisse voir un banquet superbe. MANDANE *paroît richement habillée.*

MANDANE.

C'Est ce jour même qui me donna la vie ; j'en attendois bien plus encore, il devoit me donner Memnon : mais il est dans les fers ; & ce malheur, tout affreux qu'il est, n'est pas encore celui dont je gémis, & que je crains le plus !... malheureuse Mandane ! tandis que ton Amant, tandis que ce Héros si cher à ton cœur souffre toutes les horreurs d'une prison cruelle, faut-il que tu sois forcée de cacher ta douleur ? Faut-il, en dévorant tes larmes, te voir encore contrainte d'étaler aux yeux toute la pompe d'un ajustement si peu fait pour un cœur déchiré par la crainte & par le

déſeſpoir ? O, Memnon ! mes yeux du moins te ſeront fidéles : ils ſont, ainſi que mon cœur, incapables de ſe déguiſer.

(Elle ſort.)

SCENE X.

MYRON. NICANOR. AULETES, *& autres Courtiſans. Ils prennent place à table.*

NICANOR.

QUe la ſymphonie ſe faſſe entendre, & porte ma joye juſqu'aux Cieux. Ecoutez, Dieux puiſſans, & daignez exaucer ma priere ! c'eſt pour ma fille que je vous invoque ; défendez-la, protégez-la, rendez ſes jours heureux! diſpoſez s'il le faut de ma vie, ſon bonheur ſera encore le mien !...

La coupe paſſe de main en main, au bruit d'un concert d'inſtrumens.

Qu'on appelle ma fille. Seul objet

de la fête, sa présence seule peut rendre nos plaisirs complets.

Un domestique apporte une lettre que Nicanor lit.

Les ordres du Roi, en quelque-tems qu'ils viennent, nous doivent toujours trouver prêts à obéir.

MYRON.

Quoi, Seigneur, allez-vous nous quitter ?

NICANOR, *lisant.*

Ciel, que vois-je ! Le Roi me mande que le peuple est révolté contre lui ; que malgré la tempête dont cette nuit est agitée, les mécontens se rendent en foule dans la vallée Occidentale, & n'attendent que le retour de l'aurore pour l'attaquer dans son Palais. Le même Esprit, (dit-il) s'est aussi emparé des troupes, & le soldat mutin s'unit au citoyen séditieux.... d'où naît ce changement subit ?

MYRON.

L'événement est important.

SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. MANDANE paroît. MYRON se léve en désordre, & fixe les yeux sur elle.

MANDANE, *à part.*

O Memnon ! Comment pourrai-je ici me contrefaire ? Sort cruel ! Les pleurs mêmes me sont interdits.

NICANOR.

Ma fille, cache-moi ta douleur, je te rejoindrai bientôt ... je sens aussi couler mes larmes. Ah, ne fais point rougir ton pere !

MYRON, *à part à Auletès.*

Sortons d'ici : son sourire étoit redoutable, ses larmes sont mortelles pour mon cœur .... Je me contrains en vain, l'éclat de ses charmes détruit toutes mes résolutions : tu me verrois tomber à ses pieds.

NICANOR.

Prince, vous pâliſſez !... Vôtre état m'inquiéte : vous ne ſortirez point.

MYRON.

L'indiſpoſition eſt légére, & ne ſçauroit durer.... Adieu, noble général ; puiſſent de nouveaux ſuccès ajouter à l'éclat de vôtre gloire.

NICANOR.

Vous reſterez dans mon palais, l'air de la nuit peut vous être nuiſible : occupez mon appartement.

MYRON.

Vous le voulez, cher Nicanor .... il faut y conſentir. Si je le puis, je vous attendrai cependant : peut-être même pourrai-je vous rejoindre, & concourir à votre gloire en combattant ſous vous.

NICANOR.

En attendant, je vous laiſſe ma fille ; ſoyez ſon protecteur, ſoyez ſon pere en mon abſence : j'abandonne à vos ſoins ce que mon cœur a de plus précieux.

ENSEMBLE, *en s'embraſſant.*

Adieu, Seigneur, adieu.

Nicanor conduit Myron, & revient ſur le Théâtre.

SCENE XII.

NICANOR. MANDANE.

NICANOR.

O Ma fille! Mon cœur se sent atteint d'un mouvement qu'il ne sentit jamais. Approche-toi, chere Mandane, je veux te voir encore: je suis pere, cette foiblesse est pardonnable.... Ta mere en expirant me pressa la main, en fixant ainsi les yeux sur toi! . . . Non, je ne puis t'aimer assez, tes charmes sont les siens, je la vois revivre en toi, ce sont ses yeux qui me regardent.... je vous embrasse toutes deux! Dieux, si tu m'allois perdre!... Cette crainte me tue .... souviens-toi de ta mere . . . mais c'en est trop, je t'afflige toi-même: N'en parlons plus. Séche tes pleurs, le Ciel nous rejoindra sans doute; il permettra que je jouisse encore de tes tendres embrassemens.

MANDANE.

Si le Ciel exauce mes vœux les plus ardens, j'ose encore espérer ce bonheur.

NICANOR.

Adieu, ma fille, je te laisse mon ame : jette les yeux sur toi-même, & n'oublie jamais ton pere.

(*Ils sortent.*)

SCENE XIII.

MYRON. AULETES.

MYRON.

JE cherche en vain le repos : il n'en est plus pour moi... Qui suis je ? Où suis-je ici ? ... Où suis-je ? Ciel, je ne le sens que trop ! ..... Transports impétueux ! vous entraînez, vous enyvrez mon cœur. O mon ame, à quel délicieux espoir oses-tu te livrer ! ....

AULETES.

Seigneur, votre corps tremble, le feu de vos yeux m'éblouit !.. Quels

mouvemens étrangers vous agitent?

MYRON.

Quelle heure eſt-il?

AULETES.

Seigneur; la nuit eſt avancée.

MYRON.

Les Portes du Palais ſont barrées?
Le ſommeil ferme ici tous les yeux?

AULETES.

Oui, Seigneur, & l'appartement du grand Nicanor eſt préparé pour vous.

MYRON.

Ah, malheureux! pourquoi prononces-tu ce nom? Nicanor! Plus de ſommeil pour moi. Nom terrible, viens me défendre!.... Exécrables penſées, vous aſſiégez, vous offuſquez, vous étouffez ma raiſon! Quoi, mon cœur même devient auſſi votre victime?... O Cieux, écraſez-moi, tonnez, prévenez mon forfait!... Mon cœur invoque les Dieux; & ce même cœur voudroit qu'ils fuſſent ſourds. Je déſire & je me repens; je me repens, & je déſire encore: chaque inſtant me voit former des vœux contraires!... Ne les écoutons plus, ou ma perte eſt aſſurée. Saiſis-moi, cher Auletès; entraîne-moi,

enchaîne-moi dans l'appartement qui m'eſt deſtiné: garde moi de moi-même, Tous les Enfers ſont dans mon cœur; arrache-moi d'ici, fuyons.

SCENE XIV.

MANDANE. RAMESES.

RAMESES.

RAſſurez-vous ma ſœur; ſans-doute vos frayeurs ſont vaines, & l'allarme que vous nous avez donnée eſt ſans fondement.

MANDANE.

Vous n'ignorez pas les fréquentes viſions nocturnes dont je ſuis tourmentée, l'abſence de mon pere, ni l'amour extrême dont le Prince brule pour moi. Je viens de le rencontrer cet amant redoutable; je l'ai vu treſſaillir à mon aſpect. Mais quels regards ne m'a-t-il point lancés! L'amour, le déſeſpoir, & la malignité éclatoient à la fois dans ſes yeux. J'ai pris la fuite, & j'en frémis encore!

RAMESES.

Ne craignez rien. Tous nos amis, dont la Reine a fait rompre les fers, tous ces Heros qu'elle destine à punir le Tyran, sont rassemblés dans ce Palais: au moindre de vos cris, au premier mouvement du signal dont nous venons de convenir, vous nous verrez voler à votre secours.

MANDANE.

Où sont-ils cachés maintenant?

RAMESES.

Dans la salle, sous votre appartement même. Memnon est le seul qui nous manque: il dispose tout pour votre fuite avant l'aurore; les autres arrivés ici par différens chemins, & masqués, ont bien voulu tout hazarder pour vous défendre, & favoriser votre retraite.

MANDANE.

Heureux évenement! je commence à me croire moins malheureuse.

RAMESES.

L'évenement est d'autant plus heureux, que le perfide qui nous avoit trahi vient de tomber sous mes coups...

Mais il est tard; le repos vous est nécessaire : allez, ma sœur, encor un coup ne craignez rien.

SCENE XV.

RAMESES, *seul.*

AUdacieux Myron, ton sort est décidé : ton crime, si tu oses le tenter, justifiera le nôtre; ton sang vangera celui de mon frere.... Il porte ici ses pas : je le hais trop pour le regarder. Sa mort seule peut me le rendre moins odieux.

(*Il sort.*)

SCENE XVI.

MYRON. AULETES.

MYRON.

QUel tourbillon m'enveloppe, & m'entraîne malgré moi!... Quoi toute ma résistance est vaine?... Je réfléchis

pourtant, & la raiſon me parle encore. Mais ſi près de Mandane, que peut-elle ſur moi ? Toute raiſon expire devant elle. La nuit eſt auſſi noire que ſi jamais étoile n'eût brillé dans les Cieux ; les éclairs qui ſillonnent les ténébres ſemblent en augmenter l'épaiſſe obſcurité ; & les éclats redoublés du tonnerre ébranlent l'Univers juſques dans ſes fondemens. Les animaux les plus féroces n'oſeroient maintenant quitter leurs taniéres ; leurs hurlemens ſeuls font retentir les forêts! Quel monſtre ſuis-je donc?.. en fut-il jamais de plus ſauvage, en fut-il jamais de plus cruel que moi?... Je me ſens pourtant menacé d'être plus déteſtable encore! mon ame devient plus noire que cette affreuſe nuit ; & la tempête qui gronde dans les airs égale à peine celle que renferme mon ſein.... Ç'en eſt fait, il le faut.... je le veux.... Ceci conduit à ſon appartement. (*Il s'arrête en frémiſſant.*) N'entends-tu pas des cris funébres ? *

---

* L'Auteur dit, *N'entends-tu pas croaſſer le*

AULETES.

Seigneur, je n'entens rien.

MYRON.

Ciel ! La terre tremble ſous moi.... Accourez, exécrables Furies, emparez-vous d'un cœur qui vous implore, chaſſez-en l'ombre même des remords ; qu'il ſoit tout-à-fait criminel. Ou plûtôt, Dieux puiſſants, changez, purifiez ce même cœur ; que déſormais d'accord avec la raiſon & vos loix, je trouve le repos dont ſon indocilité ne me permet pas de jouir !... Son Pere, en me quittant, ne l'a-t'il pas confiée à mes ſoins ; ne m'a-t-il pas prié de la défendre ? Ne dois-je point la vie à ce reſpectable vieillard ?... Malheureux ! & je balance encore ! C'eſt avoir déja commis le crime. Expirons plutôt ici ; (*Il ſe jette à terre.*) Gémiſſons plutôt pour jamais dans la pouſſiere, baignons plutôt ce marbre de mes pleurs, que de me relever coupable.

Corbeau ? J'ai crû devoir ici ménager la délicateſſe Françoiſe, en changeant cette expreſſion, qui nous paroîtroit ridicule, quoiqu'elle ne le ſoit pas dans la Langue Angloiſe.

SCENE XVII.

Les mêmes Acteurs. MANDANE en traverſant le fond du Théâtre, parle à un Domeſtique.

MANDANE.

Songez à bien exécuter mes ordres. Il arrivera ici avant le lever du Soleil avec le Pontife ſacré qui doit pour jamais nous unir. Ayez ſoin de les introduire par la porte occidentale, & de les faire paſſer ſecrettement chez moi. (*Elle ſort.*)

SCENE XVIII.

MYRON. AULETES.

MYRON, *ſe relevant.*

Dieux que viens-je d'entendre ?... Infame raviſſeur ! Déteſtable ſcélérat !

C'eſt donc toi que la cruelle attend pour te prodiguer tous ſes charmes ? Et c'eſt moi qu'on mépriſe, c'eſt moi qu'elle déteſte, c'eſt moi qu'elle condamne pour jamais au plus terrible deſeſpoir ! Perfide, je ſerai vangé... Saiſiſſons ce moment, il ne peut être que propice. Cieux, Enfers, craintes, remords, cédez à cet eſpoir : Myron eſt né pour ſatisfaire ſes déſirs ; il rentre dans ſon caractére, vous ne pouvez plus rien ſur lui.... Mais quoi ! D'où vient que je friſſonne ? C'eſt de plaiſir ſans-doute. Elle eſt faite pour juſtifier les plus grands crimes.

AULETES.

Quoi, Seigneur, oſeriez-vous employer juſqu'à la violence ?

MYRON.

Qu'oſes-tu dire ? Cette idée ſeule te rend un monſtre à mes yeux !... Non, je vais faire parler l'amour, je vais faire parler la gloire, je vais faire briller à ſes yeux la couronne & les vaſtes Etats que je lui deſtine. Si je parviens à la fléchir, je crois déja mon ſort au-deſſus de celui d'un Mortel. Si rien

ne peut l'abatre, je termine ma peine en perçant mon cœur à ſes pieds.

SCENE XIX.

MANDANE traverſe le Théâtre pour rentrer dans ſon appartement. MYRON va à ſa rencontre.

MANDANE, *effrayée.*

SEigneur, oubliez-vous en quels lieux vous êtes ?

MYRON.

Ne me condamnez point, Madame : hélas, daignez plutôt m'entendre! Cette poſture humiliante doit vous prouver que je ſuis bien moins criminel que vos terreurs ne vous le perſuadent. (*Il ſe jette à ſes pieds.*) Je veux vous attendrir, belle Mandane, & non pas vous contraindre... Ne fuyez pas un malheureux, ne l'abandonnez pas à l'horreur de ſon déſeſpoir : revenez, ou le meilleur des Peres, le reſpectable Ni-

canor pourra vous accuser du meurtre de son meilleur ami.

MANDANE.

Osez-vous prononcer ce nom sacré, & persister dans des projets que j'ai trop lieu de craindre ? Fussiez-vous son plus cruel ennemi, que feriez-vous de plus ?

MYRON.

Adorable Mandane ! Je connois ma faute, je connois aussi toute votre vertu. Mais tel est le désordre de mon ame, que ses desirs osent s'étendre jusqu'à vous : Tel est l'excès de ma passion, que mon crime même me paroit aimable, parcequ'il ne peut qu'illustrer le pouvoir de vos charmes.. Abandonnez seulement cette main à mes tendres transports, & je meurs de plaisir... Que vois-je ? vous pleurez ! Périsse la nature entiere, S'il faut que je coûte une larme à Mandane... (*Il se releve.*) Je sens jusqu'où va mon délire, mais c'est l'amour qui le fait naître : vous ne pouvez me condamner plus que je ne me condamne moi-même : je suis d'accord avec vous sur ce point. Condamnez-moi, mais plaignez-moi ;

déplorez mon égarement, mais ſoyez-y ſenſible .... je gémis, je brule, j'expire d'amour à vos pieds !

MANDANE.

Ah, Seigneur ! ...

MYRON.

Retenez ces précieuſes larmes ; vous me percez le cœur. Dans ce moment même, dans cet inſtant où ce cœur vous implore, un voile épais ſemble s'étendre ſur mes yeux, je ne vois plus ce que j'aime ; mes genoux tremblants refuſent de me ſoutenir, je ne vis plus que par mon amour. Hélas, ſi cet amour dépendoit de nous ; je ſerois ſeul coupable : il eſt l'ouvrage de vos yeux, ceſſez de lui oppoſer un front ſevere. Egalez-vous aux Dieux, en faiſant la félicité d'un Mortel qui vous adore.

MANDANE.

Pouvez-vous abuſer de votre raiſon, de ce don ſacré des Cieux, de cette émanation de la Divinité même, au point de vouloir colorer un forfait auſſi noir ? ... Ah, Prince ! ...

MYRON.

Que veut dire Mandane ?

MANDANE.

Regardez-moi, Seigneur.... mes ſanglots & mes larmes paroiſſent vous toucher, votre cœur généreux ſe ſent ému par la pitié ? Mais de ſi nobles ſentimens n'agiroient-ils pas encore plus puiſſamment ſur votre ame, ſi vous étiez bien convaincu que les pleurs que je répands ne coulent que pour vous ? Oui, c'eſt pour vous, Seigneur, c'eſt pour vous ſeul que ma douleur éclate, je n'ai rien à craindre pour moi... ce diſcours vous ſurprend : il n'en eſt pourtant pas moins vrai ; c'eſt pour Myron que je gémis, c'eſt pour l'ami de mon Pere, c'eſt pour un Prince né pour être vertueux, ſi l'amour n'eût jamais ſubjugué ſa raiſon : faut-il d'autres motifs pour juſtifier mes larmes ? Eſt-il dans la nature rien de plus intéreſſant, rien de plus capable d'exciter nos regrets, que de voir un cœur généreux entraîné dans le crime par le torrent d'un goût paſſager, ou d'un attachement aveugle ?... Vos projets ſont indignes de vous, vous ne pouvez me démen-

tir : ils ſont impraticables, il faut y renoncer. Que la néceſſité vous détermine ; & qu'il ne ſoit pas dit, qu'un inſtant de foibleſſe ait flétri pour jamais la gloire que les exploits de Myron lui ont acquiſe au prix de ſes travaux & de ſon ſang.

SCENE XX.

MYRON, MANDANE, AULETES arrivent précipitamment avec pluſieurs domeſtiques.

AULETES.

SEigneur, ſauvez vos jours : l'appartement inférieur eſt rempli d'aſſaſſins, qui n'attendent qu'un ſignal de Mandane pour vous plonger leurs poignards dans le cœur.

MYRON.

Quoi ? l'on me trahit ici ! cruelle, c'étoit donc un complot concerté pour m'arracher la vie ? C'étoit Mandane qui

qui ſe prêtoit à cette infâme lâcheté !... tu périras perfide.

AULETES.

Non, Seigneur, commencez par vous en vanger. Confiez votre vie à mes ſoins; j'en répons. Tous les conjurés ſont maſqués : je m'étois auſſi précautionné d'un maſque en vous ſuivant ici. Mais le tems preſſe : encore un coup, comptez ſur mon zéle. Commencez, Seigneur, par vous mettre en ſureté dans votre appartement; je me charge du reſte. (*Aux domeſtiques.*) Vous, portez Mandane dans le ſien... courez vous autres à la porte occidentale; hâtez-vous de l'ouvrir.

Au moment que les domeſtiques ſe ſaiſiſſent de Mandane, elle donne le ſignal convenu avec les conjurés. On l'emporte.

SCENE XXI.

RAMESES paroît, avec les Conjurés masqués.

RAMESES.

LEs traîtres ont pris la fuite ? Que le Ciel les confonde ! dispersez-vous, amis ; suivez leurs pas par différens chemins, n'épargnez point le ravisseur.. s'il nous échappe maintenant, il pourra se louer de la fortune.

Les Conjurés passent confusément sur le Théatre. Auletès masqué se mêle parmi eux, comme s'il étoit de leur parti.

AULETES, *aux Conjurés.*

Pourquoi vous arrêter ici ? Je viens dans ce moment de voir l'infâme Myron traverser la porte Occidentale, en enlevant sa proye. C'est-là, c'est de ce côté qu'il faut le chercher.

LES CONJURE'S.

Nous y courons tous.

Au moment qu'ils sont sortis du Pa-

lais, Auletès en fait refermer & barricader la porte. On l'entend ensuite dire aux domestiques.

Tout est maintenant en sureté. Ne bougez point d'ici; dussiez-vous y périr, il faut défendre ce passage.

SCENE XXII.

MYRON, *seul.*

CE Prince est persuadé que cette conjuration étoit préméditée contre lui, & que la haine de Mandane en vouloit à sa vie. Il ne respire que la vangeance & le crime.

SCENE XXIII.

MYRON. *AULETES, ramenant par force MANDANE qui fuyoit.*

MANDANE.

AH, ne m'imputez point une si noi-

re trahiſon ; je n'en ſuis point coupable, j'en atteſte le Ciel !

MYRON.

Par quel miracle tant de ſcélérats, armés & cachés dans ces lieux, étoient-ils donc prêts à exécuter vos ordres ? Barbare, eſt-ce une illuſion ?

MANDANE.

Seigneur, prenez ma vie : qu'elle ſuffiſe pour expier le crime que votre injuſtice m'impute !... Dieux, falloit-il que mes larmes engageaſſent mon pere à me confier à vos ſoins ! ſacrifiez votre victime, mais épargnez votre ami, ayez pitié d'un pere, qui ſera moins touché de mon malheur, que de l'horreur du forfait que votre ame médite !...

Myron ſe proméne d'un air diſtrait & furieux, ſans regarder Mandane.

MYRON.

Vils Eſclaves, vous êtes donc conjurés contre-moi ?... Auletès, arrête ſes cris : conduis-l'a dans mon appartement.

MANDANE.

O, Seigneur ! ô Myron ! regardez mes larmes... (*elle ſe jette ſur le plancher.*) C'eſt ici que je veux mourir...

je m'attache à vos pieds ; rien ne pourra m'en arracher..... immolez-moi, déchirez-moi, inventez pour me punir le supplice le plus horrible, mais épargnez ma vertu !...

Les domestiques emportent Mandane dans l'appartement de Myron.

MYRON.

Toutes les horreurs de l'Enfer sont maintenant dans mon cœur !..

MANDANE

O Memnon !.. ô malheureux Amant, où es-tu ?...

SCENE XXIV.

MYRON, *seul.*

Il paroît frappé d'un nouveau mouvement de surprise, & de fureur ; ses yeux sont fixés sur la terre : il se réveille enfin, & dit.

QUe d'accidens imprévus, que de circonstances concourent pour irriter mes passions au point de rendre ma

chûte inévitable ! ne diroit-on pas que les Dieux l'avoient préméditée ?... Eh bien, s'ils l'ont voulu, c'eſt leur ouvrage... Memnon ! déteſtable Memnon, c'eſt toi qu'elle invoquoit ! mon cœur commençoit à s'émouvoir ; j'allois peut-être céder à l'amertume de ſa douleur : ce nom odieux me rend toute ma rage... euſſais-je crû que mon malheur pût augmenter encore ! Voilà donc ce rival ſi tendrement aimé ! Le voilà donc enfin connu !.... Ingrate, & cruelle Mandane, je te rens grace : tu m'as guéri de mes remords.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MYRON paroît dans le plus grand désordre. Il est nuë tête, sans lumiére &c. Il se proméne quelques instans avant que de parler.

MYRON.

QUe l'homme désormais craigne de hazarder un pas dans les sentiers du crime : ce pas seul l'entraîne dans un précipice dont la pente escarpée interdit l'espoir du retour, & le plonge bientôt dans un abîme de malheurs. Que n'étois-je pas hier au soir ? que suis-je maintenant ? O différence affreuse!... l'exécrable forfait est con-

ſommé ! ô mon ame, crains de t'en repentir ! mes remords me rendroient encore plus criminel : j'inſulterois le Ciel, ſi je croyois qu'il pût me pardonner. Le ſupplice dû à mon crime ne peut ceſſer, que lorſque les Dieux n'auront plus le pouvoir de punir.... les rayons de l'aurore frappent déja mes yeux... Soleil, garde-toi de nous éclairer davantage ! puiſſe plûtôt une nuit éternelle, en cachant à l'Univers l'horreur de mon forfait, me dérober aux yeux de Nicanor, & aux miens mêmes !

SCENE II.

MYRON. AULETES.

MYRON.

QUi eſt là ?

AULETES.

Seigneur....

MYRON.

Auletès ? .. Hélas, que me veux-tu ?

AULETES.

Seigneur, ſongez à vous : l'allarme eſt répanduë dans le Palais ; on ne voit que flambeaux & domeſtiques armés parcourant tous les appartements ; la terreur & la rage brillent dans tous les yeux. L'ennemi renforcé par de nouveaux ſecours vient de repouſſer votre garde, & lui interdit l'entrée de ces lieux. L'implacable Ramesès eſt à la tête des Conjurés, & ne reſpire que vangeance.

MYRON.

Eh bien, qu'ils viennent tous : livrons paſſage au torrent déchaîné contre moi ; que l'univers entier ſe joigne à mes ennemis : ma mort en ſera plus célébre.

(*Ils ſortent.*)

SCENE III.

Les portes du Palais ſont enfoncées ; les Domeſtiques traverſent tumultueuſement le Théâtre. RAMESES & les Conjurés pourſuivent la Garde de MYRON ; après quoi RAMESES & SYPHOCES ſe rencontrent ſeuls.

RAMESES. SYPHOCES.

RAMESES.

QU'eſt devenu le Prince ?

SYPHOCES.

Le Monſtre s'eſt enfermé, nous ne pouvons qu'empêcher ſa fuite, en attendant de nouvelles forces.

RAMESES.

O mon cher Syphocès !

SYPHOCES.

Ce malheur n'eſt pas exprimable. Mandane vit-elle encore ?

RAMESES.

Elle vit !,... mais hélas, que les

morts ſont heureux ! Je l'ai vue un inſtant de loin ; quel funeſte ſpectacle ! Etendue ſur la terre, couverte d'un habillement funébre, ſes longs cheveux épars laiſſent à peine entrevoir ſon viſage, qu'obſcurcit déja la pâleur de la mort. Trop accablée de ſon malheur pour l'exprimer par des regrets ou par des larmes, ſa reſpiration longtems retenue laiſſe ſeulement échapper de tems en tems des ſoupirs ſi douloureux, que tous les cœurs en ſont briſés !

SYPHOCES.

Déplorable événement !

RAMESES.

Arrête .... laiſſe pleurer les femmes de Mandane : n'avilis point notre vangeance. Hâte-toi de faire donner tes ordres : je vais tenter de lui donner quelque ombre de conſolation.

(Syphocès ſort.)

Un domeſtique parle bas à Rameſès.

RAMESES.

Elle a, dis-tu, défendu que perſonne l'approchât ? J'en ſuis fâché, mais je ne puis la condamner. Quand les maux ſont parvenus à un certain

période, les remedes même ſont un nouveau ſupplice.

SYPHOCES, *en rentrant.*

Ton pere eſt revenu. Cher Rameſès, quel coup affreux pour lui !

RAMESES.

Je le plains, ſon ſort me fait frémir... Je vois déja ſes cheveux blancs dans la pouſſiere .... Allons le recevoir.

SCENE IV.

MYRON, *ſeul.*

JE ſens des peines dont je ne ſuis pas digne. Un Monſtre tel que moi devroit-il ſentir des remords? Par quel prodige tiens-je encore à l'humanité? Pourquoi la reconnoiſſance & l'amitié ſubſiſtent-elles encore dans un cœur auſſi coupable que le mien? Malheureux Nicanor, ah que je ſouffre de tes maux! ... Je le vois ...... Juſte Ciel, que vais-je devenir?...

SCENE V.

MYRON. NICANOR.

NICANOR, *allant pour l'embrasser.*

AH, mon Prince! ...

MYRON.

Cher ami! ....

(Il se détourne en se cachant le visage.)

NICANOR.

Je viens peut-être vous interrompre.

MYRON, *se frappant la poitrine.*

Je vous avois ici .... avant votre arrivée, toutes mes pensées n'avoient d'autre objet que vous.

NICANOR.

Seigneur! Par où mériterai-je ....

MYRON, *à part.*

Quel horrible supplice!

NICANOR.

Ah, Seigneur, qu'avez-vous?

MYRON.

Une douleur ſoudaine, à laquelle je ſuis ſujet, m'a ſerré tout à coup le cœur .... Ce n'eſt rien, elle eſt diſſipée.

NICANOR.

Ciel, conſerve mon Prince!

MYRON.

Un pareil vœu peut-il être ſincere?

NICANOR.

Peut-il être ſuſpect? En vous ſauvant encore la vie aux dépens de la mienne, je croirois n'avoir rien fait pour vous.

MYRON.

Barbare Nicanor!

NICANOR.

Qu'ai-je donc fait, Seigneur? Par quel endroit vous aurois-je offenſé? Mon cœur, mes jours ne ſont-ils pas à vous?

MYRON.

O Ciel!.. O Dieux!...

NICANOR.

Quelque lâche impoſteur m'a noirci ſans-doute... (*Il prend la main du Prince.*) Parlez, Seigneur, me voilà prêt à me juſtifier.

MYRON.

Prens garde, Nicanor! Tu ne vois plus dans ton ami qu'un fleau déteſté que le Ciel & la Terre ne peuvent regarder qu'avec horreur .... Hâte-toi de me fuir : ta mort ſuivroit la connoiſſance de mon crime ....

(*Il s'arrache des bras de Nicanor.*)

NICANOR.

Parlez, Prince, je m'y dévouë. N'eſpérez pas de m'échaper ; je veux ſçavoir ce qui vous force à traiter ſi cruellement un pere. Ce nom m'eſt dû, & m'autoriſe à me faire juſtice : ceux à qui vous devez le jour ont à peine ſur votre cœur des droits plus ſacrés que les miens.

MYRON.

Ah, je ne les connois que trop ! .. Laiſſe-moi, dis-je ? ou ce poignard va t'y forcer.

NICANOR.

Ingrat ! qu'as-tu beſoin de ton poignard avec un ami tel que moi ?

MYRON.

O mon Pere ! mon cœur ſaigne en te regardant. (*Il l'embraſſe.*)

Myron va pour ſortir, Auletès arrive, & lui parle bas.

MYRON, *à part.*

Quoi, nul eſpoir ne me reſte ? Je ne puis ſortir de ce Palais ? Eh bien, périſſons par ſes mains : cette mort ne m'eſt que trop duë. Mais comment parvenir à l'irriter juſqu'à ce point ? Comment pourrai-je même m'y réſoudre ? Etrange extrêmité ! Cœur barbare, raſſemble toute ta férocité : puiſqu'il le faut, c'eſt toi ſeul que j'invoque !

NICANOR.

Chaque inſtant ajoute à ma ſurpriſe : j'oſe à peine en croire mes yeux. Si tout ce que je vois eſt réel, je dois pourtant penſer qu'un ſujet légitime irrite Myron contre moi.... Seigneur, c'eſt trop longtems me cacher mon crime : c'eſt être trop inhumain !... Daignez me dévoiler votre ame ; daignez me réveler ce qui a pu altérer l'amitié que vous m'aviez jurée, car je vous aime encore, & quelque injuſte que vous puiſſiez être, le moindre repentir me jette dans vos bras ! Cher Prince, parlez donc : apprenez-moi

quel accident funeste a pû m'arracher mon ami.

MYRON.

L'aspect d'un traître.

NICANOR.

Ici ! dans mon Palais ?

MYRON.

Sous ton casque même. Oui perfide, tu vois ton plus mortel ennemi... Songe à t'en défendre.

Il met l'épée à la main.

NICANOR.

Un traître ! moi ? ..... C'est donc pour avoir affermi le Thrône de ton pere ; pour avoir dissipé les orages qui l'auroient dès longtems renversé ; pour t'avoir enseigné le chemin de la gloire ; pour m'être cent fois sacrifié pour un ingrat ? ... Je n'ose me fier davantage à ma modération. Adieu.

SCENE VI.

MYRON. NICANOR. RAMESES.

RAMESES.

DEteſtable raviſſeur! je te rencontre donc enfin ?

Il attaque le Prince.

NICANOR.

Arrête, mon fils! reſpecte encor ſes jours.

RAMESES.

Que je reſpecte ſes jours ? . . . .

NICANOR.

Si je ne me crois pas offenſé, tu ne dois point l'être.

RAMESES.

Seigneur, ſi je ſuis votre fils, c'eſt mon injure que je vange.

NICANOR.

Oublies-tu qu'il eſt ton Prince ?

RAMESES.

Cet infâme!

NICANOR.

Qu'oſes-tu dire ?

RAMESES.

Cet exécrable ſcélérat !

NICANOR.

Ç'en eſt trop, dis-je.

RAMESES.

O mon Pere !....

NICANOR.

Que prétens-tu me dire ?

RAMESES.

Hélas, ma triſte ſœur....

NICANOR.

Tu as raiſon ; qu'on l'appelle, ſa préſence eſt ſeule capable d'adoucir l'amertume de ma douleur. Chere Mandane ! ſi je rendois les derniers ſoupirs, ta vue auroit encor pour moi des charmes.... pourquoi ne l'appelles-tu point ? Oſe-t-on me déſobéïr ?

RAMESES.

Ah, Seigneur !...

NICANOR.

Tes yeux s'élevent vers le Ciel ; tes ſanglots t'étouffent la voix ! ... Qu'as-tu donc à m'annoncer ?

RAMESES.

Quoiqu'aſſez malheureux pour avoir

injustement encouru votre disgrace ; vous me voyez frémir du coup que je vais vous porter !...

NICANOR.

Hélas, que vais-je donc apprendre ?... O mon cœur ! puissent tes pressentimens n'être point vérifiés.

Ramesès instruit son pere de la violence faite à Mandane par le Prince Myron. A peine a-t-il fini, que le fond du Théâtre s'ouvre. On voit une chambre obscure, Mandane couchée sur un lit, & des femmes en pleurs empressées à la secourir. Nicanor tombe dans les bras de Ramesès.

SCENE VII.

NICANOR. RAMESES. MANDANE, &c.

NICANOR.

O Ciel, est-il possible !... O Mandane ! O ma fille ! O le seul soutien de ma vie !... Vois la nature elle-même

unir ſes pleurs à tes gémiſſemens !

MANDANE, *ſans appercevoir ſon pere.*

Ne pleurez point, mes filles ; la part que nos amis paroiſſent prendre aux maux que nous croyons déſeſperés nous les rend encor plus ſenſibles.

NICANOR.

Soutiens-moi, cher Ramesès, conduis-moi juſqu'à elle.

MANDANE.

Eſt-ce mon pere que j'entens ?.... Quel nouveau ſurcroît de peines ! Dieux, affermiſſez ſon courage ! Je commence à regretter d'en avoir été tant aimée.

NICANOR.

Ce ſentiment généreux achéve de me percer l'ame. Chere Mandane, c'eſt moi que tu plains ! Dans l'état horrible où ton malheur te plonge, tu ſens encore la peine de ton pere ! Ciel, donne-moi la force de lui en marquer ma reconnoiſſance .... Puiſſai-je enſuite, en expirant dans ſes embraſſemens, oublier à la fois ſon malheur & l'ingratitude de Myron ! (*Il l'embraſſe.*)

MANDANE.

Sort cruel, je puis maintenant défier ton courroux.... j'ai fait gémir mon pere!

NICANOR.

Garde-toi de me donner ce nom, puisque je ne puis t'être d'aucun secours..... ce nom si cher aiguise encore le trait qui me déchire!... Epargne-moi, malheureuse Mandane; laisse-moi vivre encore, pour te vanger.

MANDANE.

Ah, Seigneur, il est des maux qu'on peut supporter, quoiqu'affreux; ils honorent même la vertu de celui qui sçait les souffrir.... Mais l'état où je suis ne connoit de vertus que dans le désespoir!

L'intérieur du Théâtre se ferme sur eux.

SCENE VIII.

Rameses. Syphoces entre.

RAMESES.

O Mon cher Syphocès !

SYPHOCES.

Que vois-je ? Tu pleures ! Hâte-toi donc, fuis loin d'ici avant que Memnon y paroiſſe. Il arrive plein d'eſpoir, d'amour, & d'impatience; il croit recevoir de ta main une épouſe chérie; il a tout diſpoſé pour l'enlévement entre nous concerté; ce malheureux enfin bénit ſon ſort : quel fatal changement !

SCENE IX.

RAMESES. SYPHOCES. MEMNON.

MEMNON.

CHers amis, pardonnez aux tranſ-

ports qu'un bonheur ſi longtems attendu a droit de m'inſpirer : ſi vous m'aimez, mon bonheur doit être le vôtre ! Où eſt Mandane ? où eſt mon adorable épouſe ? Le Miniſtre ſacré nous attend ; hâtez-vous de la faire paroître : les momens que je perds ſont autant de crimes dont je ſuis comptable envers l'amour.

RAMESES, *à Syphocès.*

Syphocès, parle-lui.... parle, je t'en conjure.

SYPHOCES.

Je ne le puis, le Ciel m'en eſt témoin !

MEMNON.

Que m'annonce ce ſombre ſilence?... Vous ſoupirez tous deux ; vous détournez les yeux ; vous me cachez vos larmes !... Au nom ſacré de l'amitié, parlez, je l'éxige.

Ils le regardent d'un air pénétré de douleur, & ſortent par différens côtés du Théâtre.

SCENE

SCENE X.

MEMNON, *seul.*

LAissa-t-on jamais avec autant d'inhumanité un tendre Amant en proye aux horreurs des plus noirs soupçons ! Quel est donc cet événement trop affreux pour m'être révélé ? .... O mon cœur, que me présages-tu ? Les jours de ce que j'aime sont menacés. La fortune s'arme de nouveau contre moi : la beauté, les vertus de Mandane ont bien droit de la rendre jalouse. Cruelle ! sans l'amour, je n'aurois jamais craint tes coups.

Un Domestique entre, & donne un billet à Memnon. Après l'avoir lû, il tombe dans les bras de Ramesès qui suivoit de loin le Domestique.

SCENE XI.

MEMNON. RAMESES.

RAMESES.

Il ſeroit trop heureux ſi cet inſtant mettoit fin à ſes maux .... Mais il revient à la vie. ... Ami, je plains ton ſort !

MEMNON.

Myron même ſeroit à plaindre, s'il ſentoit tout ce que je ſens !

SCENE XII.

MEMNON. RAMESES. SYPHOCES.

SYPHOCES.

Eloignez-vous, amis. L'infortunée Mandane, ſuccombant ſous le poids de

ſa douleur, porte ici ſes pas chancelans : notre vuë, & ſurtout la vôtre, ſeroit pour elle un ſupplice nouveau.

MEMNON.

Ah, je n'en ſuis que trop convaincu.... Un ſeul de ſes regards porteroit la mort dans mon cœur.

SCENE XIII.

MEmnon, prêt à ſortir, rencontre Mandane ; tous deux reculent & frémiſſent. Memnon revient à lui-même, il tombe aux pieds de ſa Maîtreſſe, & lui embraſſe les genoux. Elle s'en défend, & le reléve : il la prend dans ſes bras. Ils ſe regardent douloureuſement ; & cette Scene intéreſſante, quoique muette, eſt interrompuë par Ramesès.

RAMESES.

Fut-il jamais ſituation plus touchante ! leurs ſentimens ſont peints dans leurs regards. Tous deux ſaiſis, tous deux abſorbés dans l'excès de leur déſeſpoir : s'ils ne verſoient des larmes, on les croiroit inanimés !

MEMNON.

O ma chere Mandane ! ....

A peine a-t-il prononcé ce peu de mots, qu'elle s'arrache de ses bras, & se sauve de lui.

Daignez du moins m'accorder un instant !

Il la suit, & veut la retenir : Ramesès l'en empêche.

SCENE XIV.

MEMNON. RAMESES. SYPHOCES.

MEMNON.

PArdonnez-moi, mon frere. . . .

RAMESES.

Plaignez, mais respectez son état.

MEMNON.

Jettez ici les yeux : voilà mon excuse.... (*Il lui montre l'endroit par où Mandane est sortie.*) Je ne respire plus. . . .

RAMESES.

Que vangeance.

MEMNON.

Et qu'amour.

RAMESES.

Vangeance, dis-je, & plus d'amour. Notre eſpoir ſeul eſt maintenant dans nos poignards ; la Vangeance, & la Liberté ſont nos uniques Dieux. Ce moment terrible, cet inſtant fatal décide pour jamais de notre ſort. Le Génie effrayé de l'Egypte eſt attentif à nos moindres démarches : notre réſolution va régler la deſtinée de l'Univers. Amis, tirons le bien du ſein du mal même : ce déplorable événement fait revivre nos eſpérances les plus chéres ; il force le redoutable Nicanor de s'unir avec nous. Si nous oſons encor être hommes, le Tyran eſt perdu.

SCENE XV.

Les mêmes Acteurs. NICANOR.

NICANOR.

POurquoi les Dieux ont-ils attendu

ma vieillesse pour rassembler tant d'infortunes sur ma tête ? A peine ma jeunesse eût-elle pû les supporter. Aveugle & vain Mortel ! tu t'applaudissois d'avoir vêcu si longtems. Tes travaux étoient oubliés ; tu ne songeois guères que le plus heureux des hommes ne l'est qu'autant qu'il en connoit de moins heureux que lui. Que suis-je maintenant ? Asséïons-nous ici, songeons-y ; ou plutôt ne songeons qu'à mourir.... Approche, Ramesès ; tu as lieu d'accuser ton pere ; je reconnois mon injustice. Depuis quel tems ai-je endossé l'armure des guerriers ?

RAMESES.

Le Soleil a soixante fois ramené les saisons depuis que ce casque glorieux couvre la tête du respectable Nicanor.

NICANOR.

Par combien de victoires ai-je illustré le régne de Busiris ?

RAMESES.

Leur nombre égale celui de vos combats.

NICANOR.

J'ai fait la guerre, je l'avoue, avec quelque succès ; & je puis, sans rou-

gir, me rappeller tout le cours de ma vie. La peine fut toujours un plaiſir pour moi; & l'entrepriſe la plus pénible, l'objet de mon ambition. Je m'en ſouviens encore (& nos ennemis n'ont ſans doute pas oublié ce jour ſanglant) je me ſouviens, dis-je, lorſqu'il fallut m'arracher un dard *barbelé* de la cuiſſe, que je dédaignai de me plaindre, parce que je ſouffrois pour mon Roi.

RAMESES.

Seigneur, le Roi n'eſt point coupable.

NICANOR.

Myron n'eſt-il pas ſon fils?

RAMESES.

Je l'avoue, mais Buſiris....

NICANOR, *s'irritant.*

N'eſt pas moins criminel. N'as-tu pas déja conſpiré ſa perte? Ne m'as-tu pas révélé ſes projets criminels contre ton *Amélie*? O Memnon! Par quelle indigne race l'Egypte eſt-elle gouvernée! N'eſt-ce pas ſervir les Dieux, que de purger l'Etat des oppreſſeurs du Peuple?

RAMESES.

Celui qui ſoutient les Tyrans eſt encor plus coupable qu'eux.

NICANOR.

Quel eſt celui qui les ſoutient ? Quel eſt ce mépriſable Mortel ? Hâte-toi de me le nommer ; cette main, quoiqu'affoiblie par l'âge, va l'immoler dans les bras de Buſiris même.

RAMESES.

Seigneur, je crains....

NICANOR.

Non, parle. Quel eſt ce Protecteur des Tyrans ?

RAMESES.

Vous.

NICANOR.

Moi !

RAMESES.

Seigneur, tout eſt réparable. Vous pouvez diſpoſer de l'armée : j'en ai ſondé tous les Chefs, ils ſont à vous, & tous prêts à frapper. Un ſigne, un mot de Nicanor va livrer Buſiris & ſon fils à la vangeance qu'ils nous doivent.

NICANOR.

Ciel ! qu'oſes-tu me propoſer ?

RAMESES.

Ce que votre grand cœur ne ſçauroit rejetter ſans honte, s'il eſt ſenſible aux maux de ſa patrie. Ah, Seigneur, une ame eſt-elle généreuſe ſi les malheurs publics ne peuvent la toucher ? Hélas, qu'avons-nous vû depuis vingt ans, qu'un long ruiſſeau de ſang ſerpentant dans ce vaſte Empire ; que d'horribles cachots retentiſſant des plaintes de mille & mille malheureux ! Faut-il que la moitié du genre humain ſoit condamnée à déteſter ſans ceſſe l'inſtant qui lui donna la vie ? Faut-il que la tendreſſe des meres ne s'épuiſe qu'à exhorter d'infortunés enfans à gémir en ſecret ſous leurs chaînes ?

SYPHOCES, *à genoux.*

C'eſt à vous, brave Nicanor, que la jeuneſſe de l'Egypte redemande ſa liberté ! C'eſt ſous vous, c'eſt ſous un auſſi digne Chef qu'elle brule d'expoſer glorieuſement des jours que le Tyran termineroit ſans-doute par la main d'un boureau.

RAMESES, *à genoux.*

C'eſt vers vous que la triſte Amelie

léve ſes mains tremblantes, pour implorer votre ſecours contre le raviſſeur qui la menace!

MEMNON.

C'eſt à vous ..... (*Il fond en larmes.*)

NICANOR.

La douleur lui coupe la voix!... Mais je t'entens mon fils : léve-toi ; levez-vous tous. Les cruels périront, c'en eſt fait. Tu as vécu, tu as régné, barbare Buſiris! Mais j'étois ton ami. Tu t'es rendu indigne de ce titre, rentre dans le néant.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre represente un Champ de Bataille.

BUSIRIS. AULETES.

BUSIRIS.

LA voix de la guerre n'a rien qui m'épouvante ; son langage est celui de mon cœur. Dis-moi pourtant quels sont les motifs qui forcent les rebelles à chercher ainsi leur ruine ?

AULETES.

Ils en ont de plus d'une espece. Ils se plaignent, surtout, des travaux immenses ausquels vous occupez des mil-

lions d'hommes, qui n'ont d'autre nouriture que des herbes ſauvages, & d'autre boiſſon que les eaux fangeuſes du Nil.

BUSIRIS.

N'eſt-ce pas pour moi qu'ils bâtiſſent? Ne ſont-ils pas aſſez récompenſés?... Eh bien, ſi les lâches murmurent, c'eſt donc avec le ſang des plus coupables qu'il faut déſormais cimenter mes ouvrages. À qui ces ingrats doivent-ils l'ordre rectifié des ans, des ſaiſons, & des jours? Quel autre Monarque avant moi ſçut aſſujettir le ſoleil aux beſoins des mortels; fixa des routes limitées aux flots indomptables du Nil; fit reſpecter les loix de cet Empire depuis les ſources du Gange juſqu'aux climats à peine encor connus où le Danube ſe perd dans l'Ocean? Mais que peut la vertu ſur des cœurs nés pour l'eſclavage? Leurs yeux ſont faits pour en être bleſſés.... Marchons, courons aux armes! c'eſt en tonnant ſur eux qu'il faut étouffer leurs murmures.

SCENE II.

BUSIRIS. AULETES. MEMNON.

AULETES.

QUe vois-je ? Un des rebelles ose ici vous braver ?

BUSIRIS.

Arrête, épargne ses jours : voyons ce que peut sur lui la présence de son Roi. Téméraire Mortel, dont l'œil coupable ose s'élever jusqu'à son Souverain, qui es-tu ?

MEMNON.

Celui que le redoutable Busiris osa charger de fers, ainsi que ses autres sujets.

BUSIRIS.

C'est donc ainsi que tu parois sensible à ma clémence ?

MEMNON.

C'est donc ainsi que le brave Arta-

xès, & mon généreux pere, ont été les victimes de tes fureurs ?

BUSIRIS.

J'imaginois n'en devoir compte qu'aux Dieux ſeuls. Mais toi qui vis encore, toi que mon injuſtice même (ſi tant eſt qu'un Roi puiſſe en commettre) épargna juſqu'à ce jour, n'en es-tu pas plus ingrat envers moi ?

MEMNON.

Ce langage, nouveau pour un Tyran tel que toi, m'annonce les terreurs que ton orgueil veut encore me cacher.

BUSIRIS.

Tu te trompes. Pour achever de t'en convaincre, jette les yeux ſur ton armée. Vois ſi je puis la craindre.

MEMNON.

Je ſçais qu'elle n'eſt point nombreuſe : mais le moindre ſoldat raſſemblé ſous cet étendart que tu mépriſes, te redemande un pere, un frere, ou ſon ami. Moins coupable à leurs yeux, je te craindrois peut-être.

BUSIRIS, *frappant du pied.*

Ciel !

MEMNON.

Tu t'emportes envain....

BUSIRIS.

Oublies-tu, que je ſuis ton Roi ?

MEMNON.

Oublies-tu, que je porte une épée ?

BUSIRIS.

Malheureux ! ton courage me plaît. Tombé à mes pieds, ſi tu veux vivre encore.

MEMNON.

Songe à toi-même, Buſiris. Jette les yeux ſur le Soleil ; tu ne le verras plus.

BUSIRIS.

Nous tomberons donc enſemble.... Eſclave, tu veux mourir ? Je t'attens au combat.

MEMNON.

Tu m'y trouveras, Buſiris : tu m'y verras reconnoiſſant.

SCENE III.

On entend le bruit des Combattans.

MYRON & NICANOR se rencontrent.

NICANOR.

PEux tu m'envisager sans pâlir ? sans que le glaive te tombe des mains? Méprisable Myron ! L'excès de ton infamie ne m'offre point de termes pour te la reprocher.

MYRON.

Vieux & foible guerrier, si tu combattois pour toi-même, pour vanger l'injure que je t'ai faite, tes cheveux blancs & mes remords suffiroient pour me terrasser; le souvenir de tes vertus m'arracheroit des pleurs. Mais je te vois au nombre des rebelles; tu méconnois ton Roi, je ne te connois plus.

NICANOR.

Viens donc éprouver contre moi ce

bras que j'ai si longtems instruit à vaincre. Je reclame ces jours que je gémis d'avoir sauvés.

MYRON.

Ah ! Plût au Ciel que tu fusses plus jeune : j'aurois moins à rougir.... (*Il se prépare à le combattre, & s'arrêtè tout à coup.*) Non, je ne sçaurois t'attaquer ! Fuis, malheureux vieillard ; si tu cherches la mort, tu ne peux manquer de la trouver ici. Charge Rameses, charge Memnon de ta vangeance : qu'ils viennent, je les attens. Mais toi !... je t'ai trop offensé pour menacer encor tes jours.

NICANOR.

O vieillesse ennemie !... C'est donc au Ciel à me vanger.

(*Ils sortent.*)

SCENE IV.

Le bruit de guerre redouble. BUSIRIS & AULETES, l'épée à la main, pourſuivant des Fuyards.

BUSIRIS.

CEt horrible fracas flatte encore mon orgueil : il annonce du moins à l'Univers que Buſiris a pris les armes. J'ai pourtant à rougir de mes exploits : chaque Eſclave que j'immole trompe encor ma vangeance ; il ſurvit à ſa chûte en tombant ſous mes coups.

AULETES.

Seigneur, je me flattois, en ſuivant vos pas à travers le carnage, de pouvoir acquérir quelque gloire. Mais votre ardeur guerriere m'a bientôt laiſſé loin de vous.

BUSIRIS.

Garde-toi de penſer que Buſiris ne

doive sa renommée qu'à l'éclat de sa couronne : il la doit encore plus à son bras. Puissante Isis ! ne permettez jamais que le plus courageux de mes soldats rende son nom fameux, si ce n'est en imitant l'exemple de son maître .... mais tandis que je parle, les rebelles vivent encore. Achevons de les accabler.

(Ils sortent.)

SCENE V.

MYRON paroît sans Casque. MEMNON paroît un instant après.

MYRON, *à part.*

FOible, & rassasié de sang, l'aspect seul de Memnon pourroit ranimer mon courage. Ciel, avant que j'expire, daigne l'offrir à mes regards !

MEMNON, *à part.*

Je cherche en vain le Prince : j'avois suivi son casque au plus fort de

la mêlée ; je l'ai vû tout-à-coup disparoître. Que peut-il être devenu ?

MYRON.

Qu'entens-je ?... Qui es-tu ? (*d'un air dédaigneux.*) Memnon ?

MEMNON.

Non, Traître.... C'est Mandane.

MYRON.

Ah ! garde-toi de prononcer ce nom funeste : il excite trop mes remords.

MEMNON.

Mandane !

MYRON.

Eh bien, soit. La présence d'un rival si méprisable, & le souvenir de son attentat contre mes jours, adoucit l'amertume de mes regrets.

MEMNON.

Apprens, cruel, qu'elle étoit innocente du complot dont tu l'accuses ; & que le seul Ramesès en sçavoit tout le mystére.

MYRON.

En ce cas, mon malheur est complet !

MEMNON.

Moins encore que ton crime.

Après quelques injures de part & d'autre, ils se battent, & Memnon tuë Myron.

SCENE VI.

MEMNON. SYPHOCES.

SYphocès lui apprend que Mandane vient d'être enlevée par un parti des ennemis. Memnon vole à son secours.

SCENE VII.

A Peine est-il sorti, que Mandane arrive chargée de fers. Elle se jette aux pieds des soldats, & leur demande envain la mort.

SCENE VIII.

MEmnon revient. Il combat pour délivrer Mandane : mais il est bientôt accablé par le nombre. On le fait prisonnier, & il reste seul sur le Théâtre, avec une garde qu'on lui laisse.

SCENE IX.

RAmeſès vient mourir aux pieds de Memnon, qui lui apprend que Myron eſt tombé ſous ſes coups. Tendreſſes mutuelles de ces deux amis. Rameſès expire.

SCENE X.

MAndane, en traverſant le Théâtre avec ſes gardes, apperçoit Memnon. Elle ſe dit ſa ſœur, & obtient d'eux la permiſſion de lui parler un moment en particulier. Memnon a les bras & les yeux levés vers le Ciel.

SCENE XI.

MANDANE. MEMNON.

MANDANE, *s'approchant lentement.*

INfortuné Memnon! Pour qui fais-tu des
vœux?

MEMNON.

Pour toi!

MANDANE.

Chargé de fers, qu'eſpere-tu des Dieux ?

MEMNON.

Un terme à tes malheurs.

MANDANE.

Vois les tiens, vois mes chaînes ;
Sonde ton cœur : lui ſeul peut terminer nos peines.

MEMNON.

Mandane ! .'. Juſte Ciel, quoi peux-tu ſans gémir,
Hazarder un Conſeil dont tu me vois frémir ?
Méconnois-tu mon cœur, en cet inſtant funeſte ?

MANDANE.

Songe que cet inſtant eſt le ſeul qui nous reſte ;
Que la foudre ſur nous va bien-tôt éclater,
Si mon Amant balance, & n'oſe l'écarter.

MEMNON.

Fatale extrémité !

MANDANE.

Je n'en connois point d'autre.
Quel eſpoir peut flatter un ſort tel que le nôtre ?
Jette les yeux, Memnon, ſur l'affreux avenir

Qu'un moment de vertu t'invite à prévenir!

MEMNON.

Dois-je te l'avouer? L'oserai-je, Mandane?...

Ce cœur qui maintenant frémit, & te condamne,

Pénétré des horreurs de ton cruel destin,

Ce cœur avoit conçu ce barbare dessein!

MANDANE.

Il faut donc le remplir.... Ce silence, ces larmes,

En flattant mon amour augmentent mes allarmes:

Ma mort est nécessaire, & je l'attens de toi.

MEMNON.

Ta mort est nécessaire... Et tu l'attens de moi!

Je ne te voyois point, quand mon âme insensée...

J'en déteste à jamais la coupable pensée!

Périsse l'Univers, tombent sur nous les Cieux,

Si ma main doit répandre un sang si précieux!

MANDANE.

Epargne tes sermens, ma mort est résoluë.

MEMNON.

MEMNON.

Epargne moi, cruelle, un Discours qui me tuë !...
Mais, sçais-tu que ce bras que dédaignoit Myron,
Dans le sang du Perfide a lavé ton affront ?
Seul artisan des maux, où je te vois plongée,
Sçais-tu, puisqu'il n'est plus, que ta gloire est vangée ?

MANDANE.

Tant que de notre honte il reste des témoins,
L'injure qu'on punit n'en subsiste pas moins.
Myron jusqu'au tombeau, me condamne à le suivre ;
S'il n'eût jamais vécu, Mandane pouroit vivre :
Mais tel est mon malheur (plus affreux que la mort !)
Que par son crime même il m'attache à son sort.

MEMNON.

Hélas, tel est le mien, qu'au sein de la mort même
Je ne puis qu'applaudir à ta vertu suprême.

Magnanime Mandane !.. Effroyable moment !
Quoi, tu prétens mourir, & mon cœur y consent !

(Il se proméne d'un air furieux & distrait.)

Je n'avois qu'un espoir, & le destin m'en prive;
Et pour comble d'horreurs, il faut que j'y survive !
Il faut perdre Mandane, & sous d'indignes fers
Traîner des jours affreux, qu'elle m'eût rendus chers :
J'aurois vécu pour elle !... Ah, malheureux ! Ta vie
Ne peut même finir au gré de ton envie :
Pour laisser à mon choix cet espoir précieux,
Le couroux des Tyrans est trop ingénieux.
Consumé de regrets, dévoré par ma peine,
Il faudra par degrez succomber sous ma chaine !

MANDANE.

Ah, cher amant !...

MEMNON, *se raprochant d'elle.*

Qu'entens-je & de quels feux nouveaux
Vois-je briller tes yeux !...

MANDANE.

Crois-tu que tes boureaux

Te refusent la mort ?

MEMNON.

Ton ame tendre & pure
Ne connoit que les loix de la simple nature.
Si tu connoissois mieux les barbares humains,
Tu sçaurois qu'en ces lieux, de leur sort incertains,
Gémissant sous le poids des fers qui les captivent,
Jamais les malheureux ne meurent, ni ne vivent.
La mort est une grace aux yeux de nos Tyrans !

MANDANE.

Implacable devoir ! C'en est fait je t'entens...

(*Elle tire un poignard, & le présente à Memnon.*)

Tiens, tu peux les braver.

MEMNON.

Donne : jamais une ame
Avec plus de vertu ne signala sa flame :
Un tel secours honore, en un péril si grand,
Et la main qui le donne, & celle qui le prend...
Donne, dis-je ?....

MANDANE, *en reculant.*

Non... Non je ne le puis !...

MEMNON, *lui ôtant le poignard.*

Ma vie :
Ne dépend plus de vous, monſtres ! Je vous défie....
Ne riſquons point de perdre un moment précieux :
Viens, reçois à la fois mon ame, & mes adieux.

MANDANE.

Arrête ingrat !... Conſens du moins que je te ſuive.
Pour qui, lorſque tu meurs, prétens-tu que je vive ?
Depuis ta chute, hélas, cette tremblante main
Trois fois, pour m'immoler, s'eſt élevée envain :
Pardonne ma foibleſſe à mon ſéxe timide !
La voix de l'amour ſeul peut le rendre intrépide ;
Il peut pour ce qu'il aime affronter le trépas.
Je te donne un poignard, mais tu me dois un bras.

MEMNON.

Quel horrible devoir oses-tu me prescrire ?...

MANDANE.

Memnon, je suis Esclave & Busiris respire !

MEMNON, *après un moment de silence.*

Pour être du malheur un modele parfait,
Que manque-t'il encor, grands Dieux ?...

(Il se jette à terre.)

(En se relevant.) Non ce forfait
Jamais de ton amant ne souillera la gloire.

MANDANE.

Il le faut, cependant.

MEMNON.

Ciel, as-tu pû le croire ?

MANDANE.

Tu ne peux l'éviter.

MEMNON.

Ni l'accomplir.

MANDANE.

Memnon ;
Si tu m'aimes encor, souviens-toi de Myron.

MEMNON.

Arrête... O Ciel ! O Dieux !...

MANDANE.

Quel mouvement de rage
Obscurcit la pâleur qui couvre ton visage !

Tes ſanglots douloureux l'un par l'autre preſſés,
Tes yeux étincelans ſur la terre fixés,
Tes longs frémiſſements, ta main froide & tremblante,
M'offrent du deſeſpoir une image effrayante !...
Ah ſi jamais l'amour ardent & vertueux,
Rendit Mandane chere à ton cœur, à tes yeux ;
Si jamais ſon bonheur flatta ton eſperance,
Reviens à toi, Memnon, romps ce fatal ſilence !

MEMNON.

Tu reclames l'amour ; & tu veux que ma main
Te prouve ma tendreſſe, en te perçant le ſein !

MANDANE.

Je ne puis être à toi ; le deſtin qui m'accable
M'annonce un avenir encor plus redoutable ;
Toi ſeul peux m'en ſauver : tu balances !.. Eh bien,
Ajoute à mon malheur, quand je finis le tien ;
Livre Mandane aux fers d'un implacable Maître ;

Meurs ſeul...., J'entens du bruit ; ſes gardes vont paroître.
Adieu, cruel !....

MEMNON.

Attens.... Tu le veux ?

MANDANE.

Tu le dois.

MEMNON.

Mandane, embraſſons-nous pour la derniére fois...
Soleil caches tes feux !...
(Il léve le bras pour la frapper, & s'apperçoit qu'elle pleure.)
Tu gémis ?...

MANDANE.

De ta peine !

MEMNON, *avec tranſport.*

Ce mot plus que jamais rend ton attente vaine :
Il déchire mon cœur,& deſarme mon bras !...
(Il laiſſe tomber le poignard.)

MANDANE.

Puiſqu'envain de ta main j'implore le trépas,
Je ceſſe d'être femme .....
(Elle ramaſſe le poignard, & ſe frappe)
& t'invite à me ſuivre.

MEMNON, *se frappant après.*

Le plus grand de mes maux seroit de te survivre!

(Il se tuë.)

SCENE XII.

Nicanor & Syphocès arrivent triomphans. Le secours des troupes de Perse a changé la face des affaires; Busiris blessé à mort est prisonnier des Conjurés. Myris, qui étoit montée au haut d'une Tour pour voir le succès du combat, en a été précipitée par la Populace. Nicanor & Syphocès s'applaudissent de leur réussite. Mais la douleur succéde à leur joye à la vuë des corps de Mandane, & de Memnon. Nicanor tombe évanoui.

SCENE XIII.

Busiris paroit mourant & soutenu par des Gardes. Sa défaite n'a rien diminué de son orgueil : il brave encore les Conjurés, en expirant. Syphocès ordonne qu'il soit inhumé dans sa vaste Pyramide; & que le jeune Arsace, Neveu de ce Monarque, soit reconnu pour Roi d'Egypte.

FIN.

AMOUR

POUR

AMOUR,

COMEDIE

DE

M. CONGREVE.

Nudus agris nudus ſummis paternis,
Inſanite parat certâ ratione modoque.

Hor.

N v

PERSONNAGES.

SIR SAMPSON, Pere de Valentin, & de Ben.

VALENTIN, Amant d'Angelique.

SCANDAL, Ami de Valentin.

TATTLE.

BEN, Frere cadet de Valentin.

FORESIGHT, Oncle d'Angélique.

JEREMY, Valet de Valentin.

TRAPLAND, Notaire.

BUCKRAM, Avocat.

ANGELIQUE, Niéce de Foréſight, riche héritiere.

Madame FORESIGHT.

Mad^lle FRAIL, ſœur de Madame Foreſight.

Mlle PRUE, fille de Foreſight, d'un premier mariage.

La Nourrice de Mlle Prue.

JEREMY.

Un Homme d'Affaire, Officiers, Matelots, Domeſtiques &c.

La Scene eſt à Londre.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN paroit, lisant dans sa Chambre. JEREMY est dans le fond du Théâtre. On voit différens livres sur la table.

VALENTIN.

JEremy?

JEREMY.

Monsieur.

VALENTIN.

Emporte tout ceci : je veux, en me promenant, digérer ma lecture.

JEREMY.

Quel embonpoint vous allez prendre, avec de pareils repas!.... *

---

* Jéremi emporte les livres.

VALENTIN.

Ecoute....Voila de quoi déjeuner.... Lis cette page pliée dans *Epictete*: c'eſt un feſtin digne d'un Empereur.

JEREMY.

Cet *Epictete* étoit-il Cuiſinier ?

VALENTIN.

Lis, lis maraut, épure ton appetit; aprens à vivre de préceptes, nouris ton ame, mortifie ton corps, & mange par les yeux: ferme la bouche, & réfléchis. Telle eſt la leçon d'*Epictete*.

JEREMY.

Bon Dieu! Je me rappelle d'avoir ſouvent oui prononcer ce nom par un de mes anciens Maîtres *à Cambridge*. * Quel étoit donc cet *Epictete ?*

VALENTIN.

Un homme très-opulent .... qui n'avoit pas le ſol.

JEREMY.

Hum .... Ainſi il préparoit de grands repas, où il n'y avoit rien à manger.

VALENTIN.

Tu l'as dit.

---

* Célèbre Univerſité d'Angleterre.

JEREMY.

Monſieur, vous êtes un homme bien né, qui probablement ſçavez réaliſer dans votre imagination de pareilles idées : quant à moi, j'aimerois mieux (ſous votre bon plaiſir) avoir mon argent à dépenſer. Votre *Epictete*, votre *Seneque*, & tous vos autres Philoſophes ſi pauvrement riches, vous apprendront-ils le ſecret de payer vos dettes ſans argent ? Fermeront-ils la bouche à vos Créanciers ? *Platon* vous cautionnera-t'il ? Ou *Diogène*, parcequ'il aimoit la retraite, & qu'il vivoit dans un tonneau, ira-t-il en priſon pour vous ? .. Mort de ma vie ! A quoi penſez-vous donc ? Et quel eſt votre eſpoir, en vous encloîtrant ici avec trois ou quatre bouquins moiſis, pour apprendre à tranquilement mourir de faim ?

VALENTIN.

Que veux-tu ? Je n'ai point d'argent, tu le ſçais : puis-je mieux faire que de me conſoler en inſultant à tous ceux qui en ont ? Je ne fais, en cela, que ſuivre l'exemple des ſages de tous les tems, & de tous les pays ;

de ces Poëtes, de ces Philoſophes enfin que tu ne hais que parcequ'ils avoient beaucoup d'eſprit, & que tu n'es qu'un ſot.

JEREMY.

Oh, pour de celui-là j'en conviens: Je crois pourtant, Dieu me pardonne, que je ſuis aſſez gueux pour prétendre au bel eſprit... Oui, ſans doute, j'étois un ſot de vous reprocher ſi ſouvent vos dépenſes exceſſives, vos équipages multipliés, vos livrées brillantes, vos Feſtins, vos Bals, votre paſſion pour une Maîtreſſe que votre proſpérité même n'a pu rendre ſenſible, votre attachement pour de beaux eſprits qui n'aimoient que votre opulence, & qui maintenant que vous êtes pauvre, vous haïſſent autant qu'ils ſe déteſtent entre eux.

VALENTIN.

Fort bien; & maintenant que je ſuis pauvre, je trouve l'occaſion de me vanger d'eux tous. Je veux plus que jamais faire éclater ma tendreſſe pour Angélique; & dans l'état où je me vois réduit, paroître encore plus ſon admirateur, & plus rival des ſots opulens

qui l'obſédent que je ne le fus jamais dans ma proſperité. C'eſt ainſi que je prétens mortifier leur orgueil, & peut-être toucher celle dont les rigueurs ont principalement contribué à ma ruine. A l'égard des beaux eſprits, je crois être en ſituation de pouvoir aller de pair avec eux.....

JEREMY.

Oui, Monſieur, dans l'état où vous êtes, ce point ne ſouffre aucune contradiction.

VALENTIN.

J'eſpere troubler bientôt le commerce de ces petits Meſſieurs.

JEREMY.

Ciel! Laiſſe ſubſiſter l'impôt ſur le papier..... Seriez-vous bien tenté d'écrire?

VALENTIN.

Oui. Je veux faire une Piéce de Théâtre.

JEREMY.

Oui da!.... Vous plairoit-il, Monſieur, commencer par compoſer un petit billet de trois lignes ſeulement?... uniquement pour certifier à qui il appartiendra, que le porteur d'icelui,

nommé *Jéremy Fetch*, a pendant le cours de ſept années bien & loyalement ſervi *M. Valentin, Ecuyer ;* que ledit *Jeremy* n'a été renvoyé pour aucune malverſation dans ſon petit ſervice, mais a volontairement diſpenſé ſon Maître d'exercer à l'avenir aucune eſpéce d'autorité ſur ſon ſerviteur.

VALENTIN.

Non, maraut : il faut demeurer avec moi.

JEREMY.

Eh, Monſieur, cela n'eſt pas poſſible.... Je puis mourir avec vous, jeuner avec vous, ou être *damné* * avec vos ouvrages : mais que je puiſſe vivre ici ſeulement trois jours (c'eſt-à-dire autant que vit aujourd'hui une Piéce de Théâtre) C'eſt à quoi je ne m'attens pas plus qu'à être canonizé, comme une Muſe, après ma mort.

VALENTIN.

Tu as de l'eſprit, Coquin : j'aurai

---

* Expreſſion vulgairement uſitée en Angleterre, pour les ouvrages d'eſprit qui n'ont point de réüſſite.

besoin de toi.... Je veux que tu apprennes à faire des couplets pour ce qu'on appelle *ferrer* la fin des Actes. Ecoute : joue le soir au *Crambo** avec les filles du quartier, acquiers l'aisance de la Rime, tu parviendras bientôt peut-être au point de faire une chanson *envoyée par une main inconnuë*, ou un Vaudeville de *Caffé*.

JEREMY.

Et c'est ainsi que vous pensez rentrer en grace auprès d'un Pere comme le vôtre ? Ah, Monsieur, vous allez rendre sa haine irréconciliable ! Si votre Cadet arrive de la mer, *Sir Sampson* vous abandonnera pour jamais. Vous êtes perdu, Monsieur, vous êtes ruiné ; plus d'amis pour vous dans le monde, si vous devenez une fois Poëte.... Que la peste ravage le Caffé de *Will* ; ce maudit tripot a perdu plus de jeunes gens que la Lotterie du *Chêne Royal* n'en ruinera jamais ; rien ne réussit à ceux qui en approchent. Celui

---

* Jeu de Rime, où celui qui répéte quelque mot déja dit, commet une faute.

qui le tient, eût-il eu moitié moins de débit, feroit *Echevin* dès longtems s'il s'étoit établi dans la Cité..... Quant à moi, je ne puis être assis à sa porte pendant un quart d'heure sans me sentir saisi d'un apetit plus dévorant que celui qu'on apporte d'une course de Chevaux. L'air qu'on y respire paroîtroit plus vif à un Rémouleur que celui de *Banstead-Downs*; & j'ai toujours crû y voir la faim personnifiée sous mille formes différentes.

VALENTIN.

Courage, ami, cela ne va point mal!..

SCENE II.

VALENTIN. JEREMY. SCANDAL.

SCANDAL.

QUe vois-je? Jeremy prêche!

VALENTIN.

Le drôle étale tout ce qu'il a d'esprit, pour décrier *le bel esprit*.

SCANDAL.

En ce cas, je crains pour lui. Partout où l'eſprit ſe trouve, il travaille ſans relâche à ſa propre ruine.

JEREMY.

Voilà juſtement ce que je diſois à mon Maître !.. Eh Monſieur aidez-moi je vous prie à l'empêcher de ſe faire Poëte.

SCANDAL.

Poëte ! Qu'il ſe faſſe plûtôt Soldat. Quoi donc, votre indigence vous-a-t'elle attiré trop peu d'ennemis ? Prétendez-vous, en montrant de l'eſprit, en augmenter encore le nombre ?

JEREMY.

Ce malheur ſeroit infaillible. On ne voit jamais de bon œil celui qui a plus d'eſprit que nous.

SCANDAL.

Jéremy parle comme un Oracle. Ne voyez-vous pas avec quel ſoin la plûpart des gens en place, & des riches *Butors*, évitent la rencontre d'un *bel Eſprit* malaiſé ? Un Inquiſiteur éclairé prêt à leur enlever la meilleure moitié des titres & des biens qu'ils poſſédent, ne leur ſeroit pas plus odieux.

VALENTIN.

C'eſt pourquoi je veux m'en vanger, en les ſatyriſant dans mes écrits.

SCANDAL.

En les ſatyriſant ? Qui ? L'Univers entier ? Entrepriſe ridicule ! Quel Fanatique voudroit être Martyr de la raiſon dans un pays où la folie ſeule auroit des Autels ? Vous pourrez faire face à tout pendant un certain tems : mais quand le cri général ſera contre vous, plus de tranquilité, plus de plaiſirs pour vous dans ce bas monde : Harcelé, pourſuivi partout comme un Ours dangereux, ſi vous n'êtes forcé de bonne guerre par les Chiens, gare les coups de fuſil ! ... Fi, fi, devenez plutôt flateur, Charlatan, Avocat, Miniſtre, Chapelain d'un eſprit fort, ou Complaiſant d'une vieille veuve, tout ce que vous voudrez enfin, plutôt que de vous faire Poëte. Ceux d'aujourd'hui ſont plus lâches, plus rampans, plus mépriſables que tous les gens que je viens de vous nommer. Voilà mon avis ; à moins que vous ne vous ſentiez aſſez de génie & de talens pour faire revivre

parmi nous le Théâtre d'*Athènes*, & pour remettre la Poësie dans tous ses droits.

VALENTIN.

Vous êtes aussi déchaîné contre nos Poëtes que si votre caractère avoit été hier joué sur le Théâtre.... Mais vous parlez envain, j'en veux tâter.... (*On frappe à la Porte.*) Jeremy, vois qui c'est. (*Jeremy sort.*) Dites-moi donc, du moins, quel autre métier vous voulez que je fasse?... Que dit le monde de ma retraite forcée?

SCANDAL.

Le monde en parle comme de toute autre chose: les uns vous plaignent, & condamnent votre Pere; d'autres vous blâment, & l'excusent. Les femmes seules vous justifient, parce que l'amour & les plaisirs ont seuls causé votre ruine.

(*Jeremy rentre.*)

VALENTIN.

Eh bien, de quoi s'agit-il?

JEREMY.

Rien de nouveau. J'ai expédié quelque demi-douzaine de créanciers, avec autant de légéreté qu'un Juge pressé

d'aller dîner, expédie les Causes.

VALENTIN.

Quelle réponse leur as-tu faite ?

SCANDAL.

L'ancienne recette, patience.

JEREMY,

Point du tout, Monsieur, j'ai tant répété ce mot, tant épuisé toutes ses dépendances, que je me suis enfin vû forcé de leur dire en bel & bon Anglois.....

VALENTIN.

Quoi ?

JEREMY.

Qu'ils seront payés.

VALENTIN.

Et quand ?

JEREMY.

Demain.

VALENTIN.

Demain ! Et où diable prendras-tu dequoi acquiter ta promesse ?

JEREMY.

Ma promesse ? Elle m'inquiéte fort peu. Si c'étoit pour la première fois que j'y manquasse, ils pouroient en être surpris demain.... Mais... (*On frappe à la Porte.*) Encore !.. Au sur-

plus, Monſieur, ſi mes négociations n'ont plus le bonheur de vous plaire, vous pouvez déſormais répondre vous-même à ces Meſſieurs.

VALENTIN.

Vois ce que c'eſt.

(*Jeremy ſort.*)

Ceci, mon cher Scandal, eſt une eſpéce d'image de ce qui ſe paſſe tous les jours chez les Grands. Nos Secretaires d'Etat, nos Préſidens du Conſeil, nos Généraux d'Armée ſont exactement dans le cas où je ſuis. Ils ſont, ainſi que moi, obſédés le matin par une foule de demandeurs; tous rappellent des promeſſes paſſées: eſpéce de créanciers moins impolis ſi vous voulez que les miens, parceque les dettes contractées avec eux ne ſont que volontaires: mais qui ne ſont pas moins importuns.

SCANDAL.

Et vous, ſemblable à ces mêmes Grands dont vous parlez, après avoir pris des engagemens que vous étiez bien ſûr de ne pouvoir remplir, vous êtes ſans doute plus embaraſſé à trouver des échapatoires pour eſquiver les

justes demandes de vos créanciers, que vous ne le seriez peut-être pour chercher les moyens de leur tenir parole !

VALENTIN.

Scandal, apprenez à épargner vos amis, & à ne pas provoquer vos ennemis. Cette intempérance de langue pourroit un jour vous susciter des repentirs.

(*Jeremy rentre.*)

JEREMY.

O, Monsieur ! Le Notaire *Trapland* arrive avec deux grands *Hape-chairs* dont la phisionomie n'annonce rien de bon.... L'Intendant de votre pere est aussi en bas, ainsi que la nourrice de *Twitnam*, avec un de vos enfans.

VALENTIN.

Elle prend bien son tems pour venir me reprocher mes péchés !..... Tiens, donne-lui cela, (*en lui donnant de l'argent.*) & dis-lui de ne pas m'importuner davantage.

SCANDAL.

Quoi ? seroit-ce la grosse Marguerite, avec mon filleul ?

JEREMY.

JEREMY.

Oui, Monſieur.

SCANDAL.

Tiens, voilà pour eux.

VALENTIN.

Fais entrer *Trapland*. Si je puis jetter un os dans la gueule de ce *Cerbére*, j'aurai du moins un jour de repos.

SCENE III.

VALENTIN. SCANDAL. TRAPLAND. JEREMY.

VALENTIN.

EH bonjour, mon vieux ami ! mon cher *Trapland*, ſoyez le bien venu !... Vîte un ſiége, un flacon de Canaries, des roties.... Cours, Jeremy.... donne d'abord un fauteuil.

TRAPLAND.

Bonjour à M. Valentin, Bonjour à M. Scandal.

SCANDAL, *à part.*

Le jour eſt aſſez beau, ſi ta préſence ne le gâte.

TRAPLAND, *s'aſſëiant.*

Il s'agit, M. Valentin, de 1500 livres qui me ſont duës depuis aſſez longtems...

VALENTIN.

Oh, quand j'ai ſoif, je ne puis parler d'affaires.... Jeremy, dépêche donc.

TRAPLAND.

Et je voudrois ſçavoir l'arangement que vous avez pris pour me payer...

VALENTIN.

Je ſuis en vérité charmé de vous revoir !... A votre ſanté.... Verſe donc, verſe tout plein au bon Monſieur Trapland.

TRAPLAND.

Doucement, mon cher ami... Ceci n'avance point mon affaire.... A vous M. Scandal... (*il boit.*)... J'ai patienté autant que je l'ai pû...

VALENTIN.

Encore un coup : nous parlerons après.... Jeremy ? verſe plein.

TRAPLAND.

Epargnez-moi de grace !... J'ai attendu, vous dis-je...

VALENTIN.

Verſeras tu, Coquin !... & la charmante Mademoiſelle Trapland, comment ſe porte-t'elle ? Ne penſez-vous pas à lui donner un bon Mari ?... (*Il boit.*)

TRAPLAND.

Vous m'honorez beaucoup ..... J'attens depuis longtems cet argent....

VALENTIN.

Buvez-donc. Allons donc, M. Scandal.... (*Ils boivent tous.*)

TRAPLAND.

Et je ne puis attendre davantage.

VALENTIN

Vous m'avez rendu un ſervice ſignalé, M. Trapland, & dont j'avois grand beſoin. Mais vous avez tant de plaiſir à obliger !.. Alons, Scandal, à la ſanté de mon ami Trapland; perſonne ne ſert comme lui ſes amis dans le beſoin, & je le publierai partout, même en ſa préſence .... A boire.

SCANDAL.

Quoi donc: Ne ſçais-je pas que

l'ami Trapland a toujours été un vert-galant ? Ignorai-je même qu'il s'en mêle encore ? ... Et sa probité vous étonne !

TRAPLAND.

Qui moi, M. Scandal ! Ah, je défie. ...

SCANDAL.

Bon ! ... Et l'aimable petite veuve aux 800 livres de douaire annuel ; aux 20000 livres d'argent comptant ?.. Ah, ah, vieux Trapland !

VALENTIN.

Oui da ! Oh, je crois y être. Vite à la santé de la veuve ....

TRAPLAND.

En vérité, je ne le puis.

VALENTIN.

Vous refuseriez la santé de la veuve ? ... Point de grace pour celle-là .... (*Ils boivent.*) ... des yeux noirs, & petillans ! une bouche vermeille ! .. Quel Notaire peut sceller un plus beau Contrat ? ...

TRAPLAND.

Eh, non ; il n'en est rien vous dis-je .... Parlons plutôt de nos affaires : vous êtes trop badins.

VALENTIN.

Non, parbleu; parlons plutôt de celles de la veuve, & buvons encor une fois à elle.... A sa taille legére, à son tein brillant, à son joli petit pied.... Enfin à tous ses charmes. Ah, cher Trapland, que vous êtes heureux!

TRAPLAND.

Il est vrai.... Mais que vous êtes badin!.. Alons, encor un coup à la santé de la veuve.... (*Ils boivent.*)

SCANDAL, *à Valentin.*

Il entre en goguettes... Serre-le de près, ou il reprendra le rôle de Créancier.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. Un OFFICIER *de Justice.*

L'OFFICIER.

PErmettez-vous, Messieurs?.. M. Trapland a-t-il besoin de nous mainte-

nant ? Nous avons une demi-douzaine de gentilshommes à arrêter à *Pall-mall*, & à *Covent-garden* : si nous nous amusons ici, les porteurs de chaise seront en campagne, ils bloqueront les Caffés, & notre journée est perdue.

TRAPLAND.

Votre réflexion est juste.... M. Valentin, j'aime la joie : mais il faut que les affaires se fassent. Etes-vous disposés à . . . .

JEREMY.

Monsieur, l'Intendant de M. votre pere dit avoir des propositions à vous faire concernant vos Créanciers.

VALENTIN.

Dis-lui, qu'il entre. Demeurez, M. Trapland, renvoyez votre Officier, vous allez avoir ma réponse.

TRAPLAND, *à l'Officier.*

M. *Suap*, attendez là-dedans.

(L'Officier sort.)

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. L'INTENDANT parle bas à Valentin.

SCANDAL, *à Trapland.*

QUoi, tu es traître même dans le vin ! malheureux, rends le tout à l'heure. Jéremy apporte de l'eau tiede, ou je trouverai un moyen plus court pour purger sa conscience.

TRAPLAND.

Cela est bien impoli, M. Scandal. Je faisois peu de cas de votre vin : mais puisqu'il est bû, je ne puis vous le rendre.

SCANDAL.

Et pourquoi prétens-tu qu'un honnête homme te rende ton argent, quand il l'a dépensé ?

VALENTIN, *à l'Intendant.*

Il suffit ; j'entends les conditions. Elles sont bien dures, mais mes besoins sont pressans : je les accepte.

Emmenez cet homme avec vous, il vous montrera mon Contrat .... Allez, M. Trapland : vous connoissez l'Intendant de mon pere ; on va vous satisfaire.

TRAPLAND.

Je suis confus de vous avoir pressé si vivement ! mais la nécessité ....

VALENTIN.

Epargnez-moi vos excuses. On vous payera.

TRAPLAND.

J'espere que vous n'imputerez ceci qu'à l'état violent de mes affaires....

SCENE VI.

VALENTIN. SCANDAL.

SCANDAL.

JE crois voir un boureau, demandant pardon à sa victime !

VALENTIN.

Oui, mais la victime vient d'obtenir une surséance.

SCANDAL.

Vous m'étonnez. Votre Pere s'appaiſeroit-il ?

VALENTIN.

Non ; il m'envoye les propoſitions les plus rigoureuſes. Vous avez oui parler de mon benêt de frere, qui ſert ſur mer depuis trois ans ? Cet enfant cheri de mon Pere vient d'arriver. On me propoſe de ſigner un abandon de mon droit d'aîneſſe en ſa faveur, & l'on m'offre 4000 livres ſterlins, tant pour payer mes dettes, que pour me faire un ſort. Cette propoſition m'avoit déja été faite autrefois, & je l'avois rejettée. Mais les perſécutions de mes Créanciers, l'ennui de ma retraite, & le déſir de revoir Angelique, m'arrachent mon conſentement.

SCANDAL.

Cette preuve de votre tendreſſe pour Angelique eſt bien extraordinaire ! Vous n'aviez pourtant, dit-on, aucune aſſurance de ſon retour pour vous ?

VALENTIN.

Vous connoiſſez ſon caractére. Je

n'ai jamais eu grande raiſon d'eſpérer, ni de craindre.

SCANDAL.

Les femmes de ce caractére penſent rarement avant que d'agir, & nous donnent par conſéquent des lumiéres aſſez incertaines ſur les vraies diſpoſitions de leur cœur. Mais, pouvez-vous croire qu'une fille de cet âge, toujours indifférente pour vous dans votre plus grande proſpérité, devienne plus ſenſible à votre tendreſſe lorſqu'elle vous verra dans l'infortune? Ajoutez, qu'Angelique eſt maîtreſſe d'un bien très-conſiderable, & que ces grands partis attendent toujours un autre grand parti, ou un ſot.

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs. JEREMY.

JEREMY.

MAlheur ſur malheur, Meſſieurs!

VALENTIN.

Quoi, encore des Créanciers?

JEREMY.

Non, Monſieur. C'eſt M. *Tattle* qui vient vous faire viſite.

VALENTIN.

Tu as raiſon ; ce malheur eſt inévitable. Il ſçait que je ne ſors point : fais-le monter.

SCENE VIII.

VALENTIN. SCANDAL.

SCANDAL.

QUe la peſte l'étouffe ! je me ſauve.

VALENTIN.

Non, de grace, reſtez. Ainſi que la lumiere & l'ombre, vous devriez toujours être enſemble. *Scandal* toujours prêt à attaquer les réputations, & *Tattle* toujours ardent à les defendre, forment le contraſte le plus amuſant, & le plus parfait.

SCANDAL.

Lui, défenſeur des réputations, dites-vous ? Oui, à peu près comme

fidéle dépositaire d'un secret : qualité dont le personnage se vante pourtant tout autant que de l'autre. Au reste, s'il le révéle tout-haut, ce n'est qu'en feignant de parler bas ; il vous cachera le nom d'une femme, mais il la désignera de façon à ne point la méconnoître ; il vous niera fermement d'avoir reçu une lettre d'elle, en vous en montrant l'adresse : peut-être même l'a-t-il contrefaite, & se parjure-t'il en vous disant la vérité. Il se flate cependant que vous ne l'en croirez pas ; & toujours sur la défensive lorsqu'il s'agit des faveurs dont le sexe l'honore, il ressemble à nos Docteurs qui se disent indignes des grands bénéfices pour les obtenir plutôt. Bref, c'est un Professeur public de discrétion, qui affiche cependant qu'il est dans toutes les confidences.... Mais le voici.

SCENE IX.

VALENTIN. SCANDAL. TATTLE.

TATTLE.

BOnjour Valentin; Scandal, je ſuis tout à vous.... C'eſt-à-dire, quand vous direz du bien de moi.

SCANDAL.

C'eſt-à-dire, quand je ſerai tout à vous; car tant que je ſerai tout entier à moi-même, cela pouroit bien ne jamais arriver.

TATTLE.

Quel endurciſſement!

VALENTIN.

Eh, mon cher Tattle, ce qu'il dit doit-il vous paroître étrange? Ignorez-vous ſa façon de penſer?

TATTLE.

Mais n'eſt-il pas cruel, n'eſt-il pas malheureux pour lui que le monde n'eſtime les gens qu'autant qu'il les

dénigre ? Quant à moi, grace au Ciel, j'ai toujours eu soin de ne toucher à la réputation d'autrui qu'avec la plus extrême délicatesse.

SCANDAL.

Les réputations de votre connoissance sont assez *véreuses* pour exiger de grands ménagemens.

TATTLE.

Et pourquoi *véreuses ?* Pourquoi appliquer ce terme satyrique a des personnes que vous ne connoissez pas ? Cela est en vérité bien cruel !

SCANDAL.

Que je ne connois pas ? Avez-vous jamais vécu avec quelqu'un dont le nom n'ait été partout en mauvaise odeur ?

TATTLE.

Ah, ah, ah! Pour le coup, vous badinez : car on sçait assez que je n'ai jamais fréquenté que la bonne compagnie. Oui, mon cher Valentin, depuis que je connois les femmes, je n'en ai jamais exposée une seule.

VALENTIN.

Vous avez pourtant vécu avec plusieurs ?

TATTLE.

A vous parler franchement, c'eſt la vérité... Je puis vous avouer cela... Je vous dirai même (je vais me livrer étonnamment!) Je vous dirai, puiſquil le faut, que je n'ai jamais pû aimer une femme à moins qu'elle ne fût entiérement à moi ſeul....

SCANDAL.

Oh, oh!...

VALENTIN.

Paix: je veux bien l'en croire moi... Mais, mon cher Tattle, votre délicateſſe faiſoit du moins grace aux maris?

TATTLE.

Ah! pour ceux-là....

SCANDAL.

Que nous direz-vous donc de cette fameuſe Madame *Drab?*....

TATTLE.

Elle?... Oui, je ſçais qu'elle s'eſt vantée dans quelques maiſons d'avoir eu quelques marques d'attention de ma part, d'avoir même reçu de moi quelques lettres.... Mais, ſur mon honneur, c'étoit une inſulte de *Guet-à-Pent*.... Une noirceur préméditée,

dont j'ai ſçu tout le fin.... Inventée par quelqu'un que nous connoiſſons tous, pour me brouiller avec une femme de la premiere volée.....

SCANDAL.

Que nous connoiſſons tous.

TATTLE, *ironiquement.*

Peu importe... Oui ſans-doute, cela eſt connu de toute la terre .... Mes ſecrets courent les ruës: vous pouvez le penſer ..... Quoiqu'il en ſoit, je fus bientôt juſtifié dans l'eſprit de la Dame, car .... Madame, lui dis-je, il eſt des gens dont l'unique occupation eſt de ſe mêler des affaires d'autrui, de forger chaque jour mille hiſtoires ridicules aux dépens du prochain; & ſi votre *grace* *......

SCANDAL.

Votre *grace !*

TATTLE.

Ciel, qu'ai-je dit ? O malheureuſe langue !...

VALENTIN.

Ha, ha, ha !

---

* Ce titre eſt affecté aux Ducs, & aux Archevêques d'Angleterre, ainſi qu'à leurs épouſes.

SCANDAL.

Courage, Tattle, tu as plus d'impudence qu'on n'a droit d'en attendre d'un homme raiſonnable; & je commence à avoir pour toi une ſorte d'eſtime .... Fort bien! Ah, ah, ah, fort bien!... Acheve donc: qu'as-tu dit à *ſa grace?*

TATTLE.

Rien. Vous abuſez d'un mot lâché par pure diſtraction .... Parlons d'autre choſe.

VALENTIN.

A la bonne heure. Mais dites-nous du moins comment vous vous êtes juſtifié?

TATTLE.

Laiſſons cela: je voulois rire un moment avec vous.... C'étoit une femme d'un rang ordinaire qui me marquoit un peu de jalouſie .... Fadaiſe, encore un coup; laiſſons cela. (*Il chante entre ſes dents.*)

SCANDAL, *à Valentin.*

Il brule d'être interrogé: taiſons-nous.

TATTLE.

A propos, Valentin, je ſoupai hier

avec votre Maîtresse, & son vieil oncle *Foresight*. Je crois que votre pere demeure chez eux.

VALENTIN.

Oui.

TATTLE.

Sur mon ame, Angelique est une belle personne!... Et l'on peut en dire autant de Madame *Foresight*, Ainsi que de sa sœur Mademoiselle *Frail*.

SCANDAL.

Oui, Mademoiselle Frail est charmante, nous la connoissons tous.

TATTLE.

Oh, cela ne doit pas....

SCANDAL.

Quoi?

TATTLE.

Se dire.

SCANDAL.

Cela ne doit pas se dire! Pourquoi?... Que sçavez-vous de Mademoiselle *Frail*?

TATTLE.

Qui moi? sans la douceur de sa peau, & la rondeur de ses hanches, je vous jure sur mon honneur que j'ignorerois encore son sexe.

SCANDAL.

Réellement ?

TATTLE.

Réellement.

SCANDAL.

Elle ne parle pas tout-à-fait de même.

TATTLE.

Cela ne ſe peut.

SCANDAL.

Rien n'eſt pourtant plus vrai. Demandez à Valentin ?

TATTLE.

En ce cas, je croirai déſormais qu'une femme ne demande de la diſcrétion à un Amant que pour ſe réſerver le plaiſir de révéler ſon ſecret elle-même.

SCANDAL.

Qui en doute ?.. Mais l'indiſcrétion de celle-ci vous inſulte-t'elle ? Car enfin vous l'avez euë : vous n'en pouvez diſconvenir.

TATTLE.

Quoiqu'incapable d'ouvrir jamais la bouche le premier ſur de pareils miſtéres, je ſuis trop poli pour démentir une femme.

SCANDAL

Ainſi, nous avons votre aveu.

TATTLE.

Rien n'égale ma ſurpriſe ! Mais après ſon indiſcrétion, je me défendrois vainement.

SCANDAL.

Vous allez la voir dans le moment. Elle vient ici tous les jours.

TATTLE.

Comment !

VALENTIN.

Elle m'honore quelquefois de ſa viſite : j'entens viſite pure & ſimple ; & je n'aurois jamais penſé qu'aucun autre lui eût de plus grandes obligations.

SCANDAL.

Ma foi, ni moi non plus. Mais Tattle n'a pas coutume de démentir une Demoiſelle : cela eſt trop oppoſé à ſon caractére.... O mon cher Valentin, que les femmes ſont trompeuſes !

TATTLE.

Eh, Meſſieurs, dequoi donc s'agit-il tant ?

SCANDAL.

Elle va venir, j'en aurai le cœur net.

TATTLE.

Quelle infamie ! N'eſt-ce pas vous qui m'avez dit ?...

SCANDAL.

Non, c'eſt vous qui nous l'avez dit.

TATTLE, *à Scandal.*

Ne m'avez-vous pas dit d'interroger plutôt Valentin ?

VALENTIN.

Eh bien, l'avez-vous fait ? J'eſpere que vous ne me ſuppoſerez point une réponſe, puiſque vous ne m'avez ſeulement pas queſtionné.

TATTLE.

Mais en verité, Meſſieurs, voilà le procédé le plus inhumain, le plus affreux !

VALENTIN.

Puiſque Scandal vous eſt connu depuis long-tems, & que vous êtes tombé dans un piège auſſi viſible, je plains les Dames dont vous avez la réputation à défendre.

(Jeremy entre.)

JERÆMY.

Monſieur, Mademoiſelle *Frail* envoye ſçavoir ſi vous êtes de loiſir ?

VALENTIN.

Dès qu'elle arrivera, fais-la monter. (*Jeremy sort.*)

TATTLE.

Je prens congé de vous.

VALENTIN.

Non, M. il faut attendre Mademoiselle *Frail.*

TATTLE.

Quoi, vous voulez m'exposer ?...

VALENTIN.

Sans doute : votre fuite donneroit trop davantage à Scandal. Mademoiselle Frail la regarderoit comme une preuve sans replique de tout ce qu'il pourroit lui dire contre votre discrétion.

TATTLE.

Mon cher Scandal, soyez plus généreux.... Vous m'allez faire perdre la réputation du plus discret des hommes; je ne serai plus reçu que dans les assemblées publiques; mes visites seront bornées aux Anti-Chambres: plus de Cabinets de toilettes, plus de Chambres à coucher pour moi, plus d'aziles dans les surprises sous une table, ou derriere un

Paravent. Adieu pour jamais la distinction flateuse que j'avois acquise dans l'esprit des Femmes de Chambre, qui ne prononçoient jamais le nom de *Tattle*, sans y ajouter l'Epitéte de *Sûr*, ou de *Fidele* ! . . . Pourriez-vous être aussi barbare !

VALENTIN.

Scandal, ayez pitié de lui. Vous êtes maître des conditions.

TATTLE.

Oui ; je me soumets à tout.

SCANDAL.

En ce cas, il faut me sacrifier tout-à-l'heure une demi-douzaine de femmes de la meilleure réputation. . . Voyons ; où fréquentez-vous maintenant ?.. Songez surtout que ce sont des Femmes de condition qu'il me faut, & du premier Ordre.

TATTLE.

C'est être bien Arabe ! . . . . les femmes de *Chevaliers Baronets* * pourront-elles passer ?

---

* Premier dégré de qualité en Angleterre, après celui de Baron.

SCANDAL.

Non : je n'admets rien au-dessous du *Right-honourable*. *

TATTLE.

Ah, Tigre !.. mais, vous n'entendez pas du moins que je les nomme ?

SCANDAL.

Non : leurs titres suffiront.

TATTLE.

Hélas, n'est-ce pas la même chose ! de grace, dispensez-moi des titres, je désignerai les personnes.

SCANDAL.

Soit : mais commencez donc vîte ; & faites ensorte que les portraits soient ressemblans ; sinon attendez-vous à être condamné, ainsi que les mauvais Peintres, à écrire le nom des personnages au bas de chaque Tableau.

TATTLE.

Je m'y soumets... Premierement...

---

* C'est ainsi que l'on qualifie les Pairs du Royaume ; les Conseillers du Conseil Privé, & leurs épouses.

SCENE.

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. Mademoiselle FRAIL.

TATTLE.

O Malheureux que je ſuis ! la voilà déjà.... voulez-vous m'accorder un délai ? Je payerai double.

SCANDAL.

A cette condition, j'y conſens. Mais ne me manquez pas.

Mlle FRAIL.

Rendre viſite à des hommes le matin ! je jouë en vérité à me faire une jolie réputation.... quoi cette vipére de Scandal eſt ici auſſi ? Pour M. Tattle, paſſe : nous ſçavons qu'il eſt ſans conſéquence.

SCANDAL.

Tattle ?

TATTLE.

Chut !... Madame, vous me faites trop d'honneur.

VALENTIN.

Eh bien, aimable *troteuse*, comment se porte Angelique ?

Mlle FRAIL.

Angelique ? Politesse toute pure !

VALENTIN.

Quoi, vous ne voulez pas qu'un Amant absent ? . . .

Mlle FRAIL.

Non : je lui permets d'être poli auprès de ce qu'il aime : mais autrement, je croi sa passion subordonnée à sa politesse.

VALENTIN.

Mais s'il avoit réellement encore plus de passion que de politesse ?

Mlle FRAIL.

Qu'il se marie, & se corrige.

VALENTIN.

Je sens que le mariage peut calmer le grand feu de la passion d'un époux, mais il corrige rarement ses façons d'agir.

Mlle FRAIL.

Ah, que vous vous trompez ! rien de si poli qu'un mari pour tout le monde, à l'exception de sa femme ; & voilà ce qu'on appelle sçavoir vivre...

mais j'ai des nouvelles à vous apprendre. Vous sçavez sans doute que votre frere *Benjamin* est arrivé ; & que la fille de M. *Foresight*, mon frere, est revenuë de la campagne ? On assure que nos barbons veulent unir ce beau couple ... Si le mâle est aussi monstre marin, que la femelle est monstre terrestre, nous allons voir une belle progéniture ! ...... l'époux n'a jamais rien vû que la mer, l'épouse n'est jamais sortie de son Village : ils feront une race de *Loutres*. *

VALENTIN.

Cette belle alliance ne m'annonce rien de favorable.

Mlle FRAIL.

Mon frere *Foresight* a déja consulté les Astres, & tiré l'Horoscope de ce mariage : deux mâles en naîtront, dit-il, dont l'un sera un Amiral, & l'autre un Commissaire de quartier. C'est le plus superstitieux vieux fou ! ... Il vouloit me persuader ce matin, que ce jour étoit malheureux : & il ne vouloit pas que je misse le pied

* Animal Amphibie.

hors de la porte. Mais j'ai forgé un rêve, sur lequel il est allé consulter son *Artémidore;* & j'ai saisi ce moment pour vous venir voir. Voyez donc maintenant ce que vous avez de beau à me donner, car je ne sors point d'ici les mains vuides.

VALENTIN.

Passez dans la chambre prochaine, je vous donnerai quelque chose.

SCANDAL.

Oui, nous vous donnerons tous quelque chose.

VALENTIN.

Pour moi, c'est un secret que je veux lui donner.

Mlle FRAIL.

Je me doutois bien que ce que vous aviez à me donner étoit quelque chose dont la garde vous étoit onéreuse.

VALENTIN.

Et Scandal vous donnera une bonne réputation.

Mlle FRAIL.

C'est plus qu'il n'a lui-même. Et vous M. Tattle, que me donnerez-vous?

TATTLE.

Moi? Je vous donne mon ame.

Mlle FRAIL.

Oh, je vous en rends grace: la mienne ne me donne déja que trop d'embarras ... Allons .... Je viendrai pourtant vous voir un de ces matins: on m'a dit que vous aviez nombre de jolis tableaux.

TATTLE.

J'en ai une charmante collection, à votre service: j'ai même des originaux.

SCANDAL.

Lui? Il a, pour toutes peintures, d'exécrables copies des *quatre Saisons*, & des *douze Césars*, avec les *cinq Sens de nature* aussi maussadement représentés que vous les voyez en lui; & vous ne verrez chez Tattle d'autre original que lui-même.

Mlle FRAIL.

Fort bien! Mais j'ai oui dire qu'il avoit un beau Cabinet.

SCANDAL.

Oüi: si vous voulez l'en croire, il renferme les portraits de toutes celles qui ont eu des bontés pour lui.

la fatuité, la vanité, la poltronnerie ; la fanfaronnade, la débauche, l'impuissance, & la difformité, dans un autre *pendant*. Ce qui vous étonnera pourtant, c'est que l'original du premier Tableau est une de nos beautés célébres, & celui du second un de nos *Beaux* des plus à la mode. J'en ai encore d'autres qui ne sont pas moins plaisans.

Mlle FRAIL.

Oh, dites-les-nous, de grace !

SCANDAL.

J'ai un *Beau* dans le bain, que l'on ventouse pour lui donner du tein ; & que l'on fait suer pour lui rendre la taille légére.

Mlle FRAIL.

Bon !

SCANDAL.

Une Dame, avec un Cocher de Fiacre, faisant de l'Eau-de-vie brulée dans une cave.

Mlle FRAIL.

Ah, l'horreur ! Mais qui peut croire une pareille Histoire ?

SCANDAL.

J'ai aussi quelques Hieroglyphes.

Un Avocat avec cent mains, deux têtes, & rien qu'un visage. Un Soldat, avec sa cervelle dans son ventre, & son cœur où sa tête devroit être.

Mlle FRAIL.

Quoi il n'a point de tête.

SCANDAL.

Point.

Mlle FRAIL.

Belle invention ! N'auriez-vous point aussi un Poëte ?

SCANDAL.

Oui, vous y verrez un Poëte pesant ses mots, & vendant louanges pour louanges, tandis qu'un critique le dérobe. J'ai un autre grand tableau représentant une Ecole, où l'on voit une Assemblée de Critiques d'une taille gigantesque, & d'un aspect inspirant la terreur : leurs perruques sont énormes, leurs habits sont galonnés, ils portent des *steinkerques* en guise de Cravattes ; ils ont un Appeau dans la main, & un *Abécé* complet autour du col. Vous en verrez encore quelques autres de ce genre, qui ne sont pas mal peints.

la fatuité, la vanité, la poltronnerie, la fanfaronnade, la débauche, l'impuissance, & la difformité, dans un autre *pendant*. Ce qui vous étonnera pourtant, c'est que l'original du premier Tableau est une de nos beautés célébres, & celui du second un de nos *Beaux* des plus à la mode. J'en ai encore d'autres qui ne sont pas moins plaisans.

Mlle FRAIL.

Oh, dites-les-nous, de grace!

SCANDAL.

J'ai un *Beau* dans le bain, que l'on ventouse pour lui donner du tein; & que l'on fait suer pour lui rendre la taille légére.

Mlle FRAIL.

Bon!

SCANDAL.

Une Dame, avec un Cocher de Fiacre, faisant de l'Eau-de-vie brulée dans une cave.

Mlle FRAIL.

Ah, l'horreur! Mais qui peut croire une pareille Histoire?

SCANDAL.

J'ai aussi quelques Hieroglyphes.

Un Avocat avec cent mains, deux têtes, & rien qu'un visage. Un Soldat, avec sa cervelle dans son ventre, & son cœur où sa tête devroit être.

Mlle FRAIL.

Quoi il n'a point de tête.

SCANDAL.

Point.

Mlle FRAIL.

Belle invention! N'auriez-vous point aussi un Poëte?

SCANDAL.

Oui, vous y verrez un Poëte pesant ses mots, & vendant louanges pour louanges, tandis qu'un critique le dérobe. J'ai un autre grand tableau représentant une Ecole, où l'on voit une Assemblée de Critiques d'une taille gigantesque, & d'un aspect inspirant la terreur: leurs perruques sont énormes, leurs habits sont galonnés, ils portent des *steinkerques* en guise de Cravattes; ils ont un Appeau dans la main, & un *Abécé* complet autour du col. Vous en verrez encore quelques autres de ce genre, qui ne sont pas mal peints.

Mlle FRAIL.

Eh bien, j'irai voir tout cela, ne fût-ce que pour critiquer à mon tour.

SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. JEREMY.

JEREMY.

MOnsieur, c'est l'Intendant de M. votre pere qui redemande à vous parler.

VALENTIN.

Je vais te suivre .... Permettez-vous Madame? Je vous rejoins dans le moment.

Mlle FRAIL.

Non, je pars... Qui de vous veut bien me conduire jusqu'à la *Bourse*, où je dois prendre ma sœur *Foresight*?

SCANDAL.

Moi: j'ai quelques idées sur elle.

Mlle FRAIL.

Cela est fort poli!

SCANDAL.

Parceque je me ſens du penchant pour vous. Tandis que Tattle vous amuſera, je pourrai jaſer avec elle.

VALENTIN.

Apprenez à Angélique que je ſuis prêt à tout ſacrifier pour racheter ma liberté, & le bonheur de la revoir.

SCANDAL.

Je me charge de faire valoir la générosité de votre procédé. Si l'imprudence eſt une preuve d'amour, vous êtes l'amant le plus parfait que je connoiſſe .... (*à part.*) Imagina-t-on jamais, que le moyen de toucher une femme fût de ſe ruiner de fond en comble ?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FORESIGHT. *Un Domestique.*

FORESIGHT.

COmment! Personne à la maison. Ma femme n'est pas revenuë, ni ma sœur, ni ma fille ?

LE DOMESTIQUE.

Non, Monsieur.

FORESIGHT.

Miséricorde! Que signifie un pareil événement ?.. La Lune est surement dans toute sa force. Ma Niéce Angélique est-elle au logis.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

FORESIGHT.

Je crois que vous mentez, Mon-

ſieur. Rien ne ſçauroit me réuſſir : Je ſuis né ſous le ſigne de l'Ecreviſſe, toutes mes affaires vont toujours à reculons.

LE DOMESTIQUE.

C'eſt ce que je ne puis vous dire, Monſieur.

FORESIGHT.

Je le ſçais bien, Monſieur; mais moi je puis le dire, Monſieur; & le prédire, Monſieur.

SCENE II.

FORESIGHT. *Le Domeſtique. La Nourrice.*

FORESIGHT.

EH bien, Nourrice, où eſt votre jeune Demoiſelle ?

LA NOURRICE.

Où elle eſt, vraiment ? Et qui le ſçait, bon Dieu ? Tout le monde eſt en campagne, perſonne n'eſt encore revenu. La pauvre petite ! elle ne

connoît point la ville , elle brûloit de la parcourir .... hélas , plaise au Ciel que quelqu'un lui ait donné à dîner !... Mais , que vois-je ? Ah , ah , ah , que cela est drôle !... Ah , ah , ah , vit-on jamais rien de pareil ?...

FORESIGHT.

Qu'est-ce ? D'où partent ces éclats de rire ?

LA NOURRICE.

Que le Ciel vous donne bonne journée : l'un de vos bas est à l'envers.

FORESIGHT.

Oh , oh ! J'en suis ma foi charmé : cela est de bonne augure. J'ai encore eu ce matin d'autres présages , j'ai éternué en me levant. Il est vrai que j'ai fait un faux pas , en descendant les escaliers , & que j'ai rencontré un bélette , ce qui est de mauvais augure : mais le bien & le mal , le plaisir & la peine , l'abondance & la disette , le jour & la nuit , remplissent le cours de la vie humaine. L'avanture du bas à l'envers me plaît .... j'en suis en vérité charmé.... Ah , voilà ma niéce !... (*au domestique.*) Cours dire à *Sir Sampson* que j'ai à le voir , s'il en a le

loisir.... Il est trois heures, tems propice pour les affaires : *Mercure* gouverne cette heure-là.

SCENE III.

ANGELIQUE. FORESIGHT. *La Nourrice.*

ANGELIQUE.

N'Est-elle pas aussi favorable au plaisir, mon Oncle ?.. Mon Carosse est cassé ; prêtez-moi je vous prie le vôtre.

FORESIGHT.

Quoi, vous voulez courir aussi ? Oh, toutes les femmes sont surement folles aujourd'hui !.. Ceci ne peut annoncer que quelque chose de funeste pour un Pere de famille.... Je me rappelle une vieille Prophétie de l'Arabe *Messehalah*, jadis traduite par un vénérable *Barde* de la Province de *Buckingham*, qui dit que :

Lorsque dans la belle saison,
Femmes désertant la Maison,

Laisseront au mari tous le soin du ménage ;
On peut sans crainte parier,
S'il porte tête folle ou sage,
Qu'on la verra fructifier.

ructifier !.. Oui cela s'entend : les fruits de la tête d'un mari ne sont que trop connus... Ah ma chere Niéce, de grace ne sortez point.

ANGELIQUE.

Eh, de quel secours puis-je vous être ? Dépend-t-il de moi de détourner le malheur que vous paroissez craindre ?

FORESIGHT.

Oui, sans-doute ; la prophétie parle de femmes au pluriel : s'il en reste une à la maison, la menace est sans force.

ANGELIQUE.

Soit. Mais il n'en est pas de même de l'envie que j'ai de sortir. Prêtez-moi donc votre Carosse, sinon je vais prendre un Fiacre, ou une Chaise, & vous laisser tranquilement consulter les Astres sur la conduite de votre Epouse. Si ses promenades vous causent tant d'inquiétudes, que ne lui

faites-vous garder la maison ?

FORESIGHT.

Tréve d'impertinences, Mademoiselle ; & surtout dispensez-vous de vouloir tourner en ridicule une science céleste : ...

ANGELIQUE.

Ah, mon Oncle, ne vous fâchez pas, sans quoi je fronde sans ménagement toutes vos fausses Prophéties, vos songes ridicules & vos vaines spéculations ; & j'aurai pour moi tout le voisinage, qui vous regarde comme un perturbateur de son repos. Quel bruit, quel tapage n'avez-vous pas fait au sujet de la derniere Eclipse, qui fut cependant invisible? Quels aprovisionnemens de chandelles, de bougies, de mêches, & d'autres matiéres combustibles ! On croyoit, en vérité, que nous allions tous vivre désormais sous terre, ou fixer notre demeure au fond du *Groenland*.

FORESIGHT.

Ah, la mauvaise langue ! ....

ANGELIQUE.

Prêtez-moi votre carosse, encore un coup, ou je poursuis... j'apprendrai à toute la Terre, que vous avez

prédit le retour de l'ancienne Religion, sur le seul fondement que votre Sommélier avoit égaré quelques cuillers *apostoliques* *. Elles se sont retrouvées, adieu la prédiction ! Ma foi, mon oncle, je vous dénoncerai comme Visionnaire.

FORESIGHT.

Ah, c'est trop abuser de ma patience.

LA NOURRICE.

Pere Eternel, comme elle parle !

ANGELIQUE.

Et si j'allois révéler certaines parties secrettes, certaines scenes de minuit qui se passent souvent entre vous deux ?...

LA NOURRICE.

Des scenes de minuit ! Qui moi ? avec mon Maître ?... Ciel, quelle infâme médisance !... ah, Monsieur, que vais-je devenir ... hélas, me vit-on jamais auprès de vous à cette heure-là, que pour bassiner votre lit, replier vos couvertures, ranger auprès de vous la chandelle & la tabatiere,

* Apostle Spoons.

& quelquefois vous réchauffer les pieds ? . . & l'on ose m'accuser ! . .

ANGELIQUE.

Là, là, calmez cette fureur... oui, ma mie, je vous ai vû tous deux, & plus d'une fois, par le trou de la serrure, lui comme *Saül*, vous comme la Sorciere *d'Endor*, tournant le sas, & faisant mille autres cérémonies magiques, le tout pour avoir révélation d'une petite rape à muscade qu'une pauvre servante avoit oubliée dans l'écuelle *auchaudeau*. . . . j'en pourrois dire encore bien d'autres.

FORESIGHT.

Je t'en défie, basilic. . . . mais je n'oublierai jamais ceci, & tu éprouveras bientôt ma vangeance. Tu es maîtresse de ton bien : mais ton indigne amant, ton dissipateur, ton Valentin payera pour tout. Je prétens que mes portes soient désormais fermées, & qu'il n'entre plus d'hommes chez moi. . . Oh, je te punirai.

ANGELIQUE.

Fort bien, mon Oncle ; fermez-les bien vîte, avant que ma Tante rentre : vous aurez demain une Requête en

séparation. Mais, laissez-moi sortir auparavant : interdisez ensuite votre maison à tout le genre humain ; ne conversez plus qu'avec les esprits élémentaires, & les Signes célestes ; liez un commerce aimable avec le *Taureau*, le *Belier*, le *Bouc*, & toutes les autres bêtes à cornes du Zodiaque, dont le nombre ne finit pas.

FORESIGHT.

En récompense, on n'y voit qu'une *Vierge*.

ANGELIQUE.

Qui dès long-tems n'y seroit peut-être plus si elle avoit été confiée à d'autres qu'aux Astrologues... c'est peut-être pourquoi ma tante aime si peu la maison.

FORESIGHT.

Comment ! Que dites-vous ? C'est-là ce qui la feroit sortir si souvent ?... Oh, cela signifie quelque chose. Ne me le cachez point : parlez, ma chere niéce, je vous pardonne tout ; vous pouvez même disposer de mon carosse, de mon cocher, de mes chevaux... quoi, ma femme se plaindroit-elle de moi ? Parlez ; les femmes se confient

quelquefois les unes aux autres : elle est jeune, vive, & née sous le Signe des *Gémeaux*, qui peuvent inspirer le goût de la societé. J'ai remarqué de plus...

ANGELIQUE.

Ah, ah, ah !...

FORESIGHT.

Vous riez ?... fort bien, Mademoiselle, c'est donc ainsi qu'on se moque de moi ? Je vais... mais, non, parlez ma chere niéce ; n'inquiétez pas plus long-tems votre pauvre oncle... quoi, je supplie envain ? Eh bien, je vais morbleu...

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. Un Domestique.

LE DOMESTIQUE, *à Foresight.*

SIr Sampson arrive pour vous voir.

ANGELIQUE.

Adieu, mon oncle... que l'on m'ap-

pelle des Porteurs?... Je vais chercher ma tante, pour l'avertir de ne point rentrer. (*Elle sort.*)

FORESIGHT.

Je ne sçais où j'en suis!.... j'en ai pour plus d'une heure à me remettre... Comment recevoir *Sir Sampson?*... Allez, nourrice; priez-le d'entrer.

LA NOURRICE.

J'y vais, Monsieur.

SCENE V.

FORESIGHT. SIR SAMPSOM, *un papier à la main.*

SIR SAMPSON.

L'Affaire est faite, il n'y a plus à en revenir : la voilà, je la tiens, vieux *Ptolomée*, mon prodigue apprendra à me respecter... regarde, vieux *Nostradamus?*... Mon coquin de fils pensoit, sans doute, qu'un pere n'étoit fait que pour supporter les égaremens & les sottises de ses enfans; il

croyoit pouvoir braver mon autorité, rire de mes corrections, mépriser mon pouvoir, & ne me laisser en m'offençant que le droit de lui pardonner ses fautes. Le fat se croyoit né pour danser toujours, & moi pour toujours payer les violons. Mais je tiens enfin sa signature, par laquelle aussitôt que mon fils *Benjamin* sera arrivé, Valentin s'oblige à lui transporter son droit d'aînesse. Où est donc ma future belle-fille, que je l'embrasse ?... Ah, vieux *Merlin*, tu ne sçaurois croire à quel point je suis charmé de me vanger !

FORESIGHT.

Voyons, voyons donc ce papier?... ma foi, cela est fort bon, si cela tient. Je voudrois que la cession fût déja consommée & ratifiée en bonne forme... A quelle heure ceci a-t'il été signé ? Vous auriez dû me consulter là-dessus. N'importe, il faudra nous dépêcher.

SIR SAMPSON.

Sans doute. Mon fils *Ben* sera ici ce soir, & j'ai déja ordonné à mon Avocat de tenir les Actes tout prêts.

Quant à l'heure où celui-ci a été signé, eh que m'importe à moi ? Laisse-là toutes ces superstitions : je ne connois de moment que le moment présent : le passé est passé, & ce qui doit arriver arrivera. Si le Soleil luit pendant le jour, & les étoiles pendant la nuit, nous n'aurons pas besoin de chandelle pour nous voir ; & c'est à cela seul que les étoiles sont bonnes.

FORESIGHT.

Comment, Sir Sampson ! à cela seul ? Permettez-moi de n'être pas de ce sentiment, & de vous apprendre que vous êtes un ignorant.

SIR SAMPSON.

Et je t'apprens moi, que je suis sage : *sapiens dominabitur Astris* ; ces trois mots seuls confondent & détruisent tes *Ephémérides*... Tu oses me traiter d'ignorant ! Tu ne sçais donc pas que j'ai voyagé, que je connois le globe, que j'ai vû les *Antipodes* où le Soleil se léve à minuit, & se couche en plein midi ?

FORESIGHT.

Mais j'ai voyagé moi dans les sphéres céléstes, je connois les Signes, les Planettes,

Planettes, & leurs maiſons; je calcule leurs mouvements directs ou rétrogrades, *les ſextiles, les quadrates, les trimes, leurs oppoſitions; les trigônes ignés, & les trigônes aquatiques.* Je ſçais ſi la vie ſera longue, ou courte, heureuſe, ou malheureuſe, ſi la maladie ſera curable ou incurable, les jours fortunés, les entrepriſes favorables, les biens perdus recouvrés; je ſçais....

SIR SAMPSON.

Je ſçais, moi, la grandeur du pied du Roi de la Chine, j'ai baiſé la pantoufle du grand Mogol, & j'ai chaſſé ſur un éléphant avec le Kam des Tartares.... Merci de moi! Le vieux Roi de *Bantam* a vu de mes œuvres, & ſon Succeſſeur eſt un peu mon parent.

FORESIGHT.

Et moi, je ſçais quand les voyageurs mentent, ou parlent vrai; & toujours bien mieux qu'eux-mêmes.

SIR SAMPSON.

J'ai connu un Aſtrologue, qui en en obſervant une étoile errante, s'en trouva tout-à-coup deux fixes ſur le front; & un Magicien qui ne put ja-

mais parvenir à chasser le diable d'auprès de sa femme.

FORESIGHT, *à part.*

Quoi! prétend-t-il aussi tirer sur moi, par rapport à ma femme? Il faut le faire expliquer..... (*haut.*) Est-ce de ma femme que vous prétendez parler, *Sir Sampson?* Morbleu, malgré vos exploits de *Bantam*, je jure par le corps du Soleil.....

SIR SAMPSON.

Et moi par les cornes de la Lune, mon cher *Capricorne*.....

FORESIGHT

Capricorne toi-même, archi-menteur que tu es, & plus menteur encore que *Ferdinand Mendez Pinto.* Sors de chez moi, remporte tes paperasses, & renvoye ton fils à la mer: je marierai plutôt ma fille à une Momie d'Egypte, qu'au fils d'un contempteur des Sciences, & d'un diffamateur de la vertu.

SIR SAMPSON, *à part.*

Foin de moi, j'ai poussé les choses trop loin.... Quoi, mon ami, tu te fâches contre moi, pour un simple badinage? En ce ce cas c'est moi qui ai

tort. Calme ta colere, mon cher *Albumazar*; & crois que je regarde le soleil, la lune, & toutes les étoiles avec le plus profond respect. Je veux même, pour réparer mon crime, te faire présent d'une Momie : que dis-je, d'une momie ? J'ai en ma possession l'épaule d'un Roi d'Egypte que j'ai jadis volée dans une des Pyramides ; elle est couverte d'hieroglyphes, & je te prie de l'accepter. Une Piéce aussi curieuse attirera bientôt chez toi tout ce que Londre a de Sçavant dans la Physique & dans l'Astrologie. Quel champ pour faire briller ta science !

FORESIGHT.

Mais, *Sir Sampson*, qu'avez-vous appris de ma femme ?

SIR SAMPSON.

Ta femme, est une constellation de toutes les vertus : Je la regarde comme la Lune, & toi comme l'homme qui est dans la Lune. Que dis-je ? Elle est, à mes yeux, plus respectable que la Lune ; elle est chaste sans être inconstante... Oh, ne t'avises plus de prendre mon badinage au sérieux !

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. JEREMY.

SIR SAMPSON.

QUe veux-tu? Qui te demande ici?

FORESIGHT.

Quel eſt ce perſonnage? Sa phiſionomie ne me plait pas.

JEREMY.

Mr. Valentin, mon maître, qui ſort aujourd'hui pour la premiere fois, vient pour vous rendre ſes devoirs .... le voilà qui entre.

SCENE VII.

SIR SAMPSON. FORESIGHT. VALENTIN. JEREMY.

VALENTIN, *à Sir Sampson.*

VOtre bénédiction, Monſieur.

SIR SAMPSON.

Vous l'avez déja, Monſieur : je crois vous avoir envoyé ce matin un billet de 4000 liv. Sterlins.... C'eſt bien de l'argent, frere Foreſight !

FORESIGHT.

Oui, c'eſt bien de l'argent, pour un jeune homme. Je ne conçois pas ce qu'il en pourra faire.

SIR SAMPSON.

Je le conçois bien moi .... Au reſte, Valentin, ſi la ſomme excéde tes beſoins, tu peux me rendre le ſurplus ; entens-tu mon fils ?

VALENTIN.

Le ſurplus, Monſieur ! Hélas, le

tout ſuffira à peine pour acquitter mes dettes ..... J'eſpere même que vous ſerez aſſez indulgent pour ne pas exiger de moi des conditions auſſi rigoureuſes que le ſont celles que la néceſſité m'a fait ſigner.

SIR SAMPSON.

Qu'entendez-vous par là, je vous prie ?

VALENTIN.

Que vous ſerez aſſez bon pere pour ne pas me priver totalement de votre ſucceſſion.

SIR SAMPSON.

Oui da! Je vous entens .... N'eſt-ce que cela ?

VALENTIN.

C'eſt tout ce que j'attens de votre bonté ... Si pourtant vous aviez deſſein de mieux faire encor, je vous en aurois une double obligation.

SIR SAMPSON.

Et qui douta jamais, mon très-reſpectueux fils, que votre piété filiale n'égalât pas ma tendreſſe paternelle?..Que dites-vous de ce Coquin, frere Foreſight, qui le matin ſigne un Acte pour toucher une ſomme conſidérable, &

qui l'après-midi voudroit s'en faire relever ? & la conſcience & la probité, où ſont-elles M. le Bel-Eſprit ? Voilà donc un échantillon de votre morale ?.. Scélérat ! N'ai-je point ta ſignature, & ton ſceau ?... Oſes-tu le nier ?

VALENTIN.

Dieu m'en garde, Monſieur !

SIR SAMPSON.

Eh bien, tu ſeras pendu un jour ; je vivrai peut-être aſſez longtems pour te voir danſer à *Holborn-Hill*.... frere Foreſight, tu te connois en phiſionomie : n'a-t'il pas dans les yeux quelque choſe de ſiniſtre, quelque choſe d'un pendard ?

FORESIGHT.

Hum !... je ne veux pas décourager un jeune homme .... entre nous, ſa phiſionomie m'annonce une mort violente ; j'eſpere pourtant qu'il ne ſera point pendu.

VALENTIN.

Quoi, c'eſt un pere qui peut me traiter ainſi !... Quant à ce vieux fou, je ne ſuis pas embarraſſé comment lui répondre. Mais vous, Monſieur !...

SIR SAMPSON.

Vous, Monſieur, vous, Monſieur ... & qui êtes-vous, Monſieur?

VALENTIN.

Votre fils, Monſieur.

SIR SAMPSON.

C'eſt plus que je n'en ſçais.

VALENTIN.

Plût au Ciel, que non!

SIR SAMPSON.

Quoi, malheureux, tu oſes auſſi attaquer ta mere? Ciel, vit-on jamais une pareille audace!

VALENTIN.

Vous vous trompez, Monſieur: je voudrois trouver des raiſons qui excuſaſſent votre infléxible dureté pour un ſils qui vous reſpecte.

SIR SAMPSON.

Tu voudrois m'excuſer, moi? Quel comble d'impudence! ai-je d'autre loi que ma volonté? n'es-tu pas mon eſclave? ne ſuis-je plus ton pere? n'a-t'il pas dépendu de moi de ne pas l'être? qui donc es-tu? d'où viens-tu? qui t'a planté là ſur tes deux jambes, avec cet air impertinent qui ſemble me braver? es-tu venu tout ſeul, & vo-

lontairement dans ce monde ? ne dois-tu ton Etre qu'à toi-même ?

VALENTIN.

Je ne ſçais pas plus pourquoi j'y ſuis venu, que vous pourquoi vous m'y avez appellé ; mais enfin je m'y trouve, & ſi vous m'abandonnez, j'aimerois mieux n'y pas être.

SIR SAMPSON.

Eh bien, déshabille-toi, & ſors du monde comme tu y es entré.

VALENTIN.

J'aurois bientôt fait, Monſieur. Mais reprenez donc auſſi la raiſon, le ſentiment, les paſſions, les deſirs, & toutes les autres affections de l'ame, inſéparables de l'éxiſtence que vous m'avez donnée.

SIR SAMPSON.

Merci de moi ! de quel monſtre, de quel hydre me trouvai-je le pere !

VALENTIN.

Je ne ſuis par moi-même qu'une créature ſimple, traitable, & dont l'entretien devroit vous coûter peu. Mais les paſſions dont vous m'avez environné ſont auſſi inſatiables qu'invincibles : Ce ſont autant de Tyrans

également jaloux de leur Empire.

SIR SAMPSON.

Que Diable avois-je besoin de faire des enfants ?.. Un particulier a-t-il affaire de tout ce cortége de passions ? Pour un Souverain puissant, pour un Empereur, passe, il a moyen de les satisfaire.... Mais un malheureux, qui n'a que quatre sols à dépenser, peut avoir l'estomach aussi chaud que l'Empereur.... cela n'est pas juste.

JEREMY.

Vous avez raison, Monsieur, je suis prêt à l'affirmer pardevant tous les Magistrats de Londre.

SIR SAMPSON.

Voilà encore un de nos Cormorans .... Es-tu mon fils aussi, toi ?

JEREMY.

En ne consultant que mes inclinations, je pourois me croire digne de cet honneur. J'ai tout au moins aussi bon appétit que mon Maître.

VALENTIN.

La fortune avoit assez abondament pourvû à tous mes besoins, si vous m'eussiez laissé mon droit d'aînesse.

SIR SAMPSON.

Encore ! ... Ne t'ai-je point donné quatre mille livres ſterlins ? Si je les retenois, tu ne m'arracherois pas un liard. Ingrat ! Je ſuis donc un Pélican à tes yeux ? Tu voudrois te nourir de mes entrailles ? . . . Va, laiſſe-moi : tu fus toujours entiché du Bel-eſprit ; travaille, écris, vois s'il pourra te nourir .... Ton frere arrive ce ſoir, ou demain matin au plus tard : prépare-toi à ratifier tes promeſſes. Quoi faiſant, je ſuis ton ami & ton ſerviteur.... Allons, frere Foreſight.

SCENE VIII.

VALENTIN. JEREMY.

JEREMY.

J'Avois prévû l'effet de cette viſite . . . Je vous l'avois dit, Monſieur !

VALENTIN.

Je n'y ſuis point trompé .... Ce n'étoit pas pour lui que je venois, c'é-

toit pour Angélique. Ne l'ayant point trouvée, je me ſuis aiſément déterminé à demander mon pere, & d'autant plus que cette démarche ne peut être interpretée que favorablement pour moi .... Mais, j'apperçois Madame Foreſight, & Mlle Frail .... Elles ſont en converſation ſérieuſe : évitons-les ; paſſons par ici, & va tâcher de ſçavoir le moment du retour d'Angélique.

SCENE IX.

Madame FORESIGHT.
Mlle FRAIL.

Mlle FRAIL.

IL vous ſied fort d'épier ainſi toutes mes démarches ! Apprenez que je ſuis ma maîtreſſe.

Madame FORESIGHT.

Vous ?

Mlle FRAIL.

Oui, moi-même .... Le grand ma

d'avoir été en Fiacre à *Covent-Garden!* & d'y avoir fait un tour de promenade avec un ami!

Madame FORESIGHT.

Un tour de promenade, Mademoiselle? Je parierois bien pour deux ou trois.

Mlle FRAIL.

Eh bien, mettez-en vingt: qu'en seroit-il de plus?... Si vous eussiez été de la partie, la chose vous paroîtroit des plus innocente. Eh, quelles sont donc les douceurs de la vie, si tout ce qui peut plaire nous est défendu?

Madame FORESIGHT.

Qui vous empêche de recevoir ici vos amis? Je conviens que rien n'est plus agréable que la conversation d'un aimable homme: ce n'est pas là-dessus que je vous querelle, je crois vos vuës très-innocentes. Mais de choisir un endroit public, pour se montrer en fiacre avec un homme connu, cela est très-scandaleux! Si tout autre que moi vous avoit rencontrée, quels discours n'en tiendroit-on pas?... En vérité, je n'ai jamais conçu que l'on pût être heureuse, lorsque l'on a toujours

la censure à craindre !... Ajoutez, que vous êtes ma sœur, & que les mauvais propos retomberoient infailliblement sur moi.

Mlle FRAIL.

Voilà bien du bruit pour rien ! calmez, calmez vos craintes, Madame ; vous vous êtes sans doute trouvée plus d'une fois en pareil cas .... Si j'avois été seule avec un homme à *Knights-Brige*, à *Chelsey*, à *Spring-Garden*, ou à *Barn-Elms* *... peut-être auroit-on pu en jaser.

Madame FORESIGHT.

Que prétendez-vous dire ! Me vit-on jamais dans ces sortes d'endroits ?

Mlle FRAIL.

Et moi, peut-on m'en accuser ?

Madame FORESIGHT.

On vous a vu dans un lieu plus suspect encore.

Mlle FRAIL.

Qui, moi ? avec un homme !

Madame FORESIGHT.

Je crois que vous n'auriez pas voulu aller seule à *World's-End*.

---

* Especes de Guinguettes de Londre, & des environs.

Mlle FRAIL.

A *World's-End?* la raillerie eſt un peu forte.

Madame FORESIGHT.

Pauvre petite innocente ! elle ignore juſqu'au nom de cet endroit .... Vous feriez, en vérité, une excellente Comédienne.

Mlle FRAIL.

Quant à vous, Madame, votre impudence feroit inſoutenable, même ſur le Théâtre.

Madame FORESIGHT.

La replique eſt vive. Mais voyons qui de nous deux doit l'emporter à cet égard..... Vous n'avez jamais été à *World's-End?*

Mlle FRAIL.

Non.

Madame FORESIGHT.

Vous oſez me le nier en face?

Mlle FRAIL.

En face, en face; & qu'eſt-ce que votre face?

Madame FORESIGHT.

Peu importe : elle vaut du moins la vôtre.

Mlle FRAIL.

A cauſe de vos douze années de

plus, apparemment ? Soit : mais je n'en nie pas moins positivement le fait à votre face.

Madame FORESIGHT.

J'avoue maintenant que vous avez quelque droit de la critiquer : votre effronterie m'a totalement déconcertée. Mais regardez ceci, Mademoiselle.... Où avez-vous laissé ce bijou d'or ?... Ah ma sœur ! ma sœur !

Mlle FRAIL, *à part.*

Mon aiguille de tête !....

Madame FORESIGHT.

Regardez, regardez-la bien.... Est-elle à vous ?

Mlle FRAIL.

J'en conviens.... Mais vous, Madame, où l'avez-vous trouvée ? Parlez à votre tour.... Ah, ma sœur !... Ma sœur de toute façon !

Madame FORESIGHT, *à part.*

Peste soit de mon imprudence.... Je n'ai pû la convaincre, sans me trahir moi-même.

Mlle FRAIL.

Ma Sœur, un Gentilhomme me disoit l'autre jour, qu'un bon Maître d'Escrime, en poussant une botte, ne

doit jamais laiſſer ſon corps à découvert.

Madame FORESIGHT.

Il avoit raiſon, ma ſœur..... Mais puiſque tout eſt découvert, agiſſons comme deux braves gens qui ſe ſont bleſſés tous deux en ſe battant : ſoutenons-nous, prenons ſoin l'une de l'autre, & devenons plus amies qu'auparavant.

Mlle FRAIL.

De tout mon cœur : nos bleſſures ſont légéres ; tenons-les ſeulement ſecrettes, elles ſont guéries. Allons, ſignons la paix ; je vous la jure des plus ſincere.

Madame FORESIGHT.

Je vous en jure autant, & de toute mon ame !

Mlle FRAIL.

Maintenant que nous ſommes d'accord, je vous dirai pour premiere preuve de ma confiance, un projet que j'ai formé. Sans chercher davantage à nous flater, je crains, ma ſœur, que le monde ne nous ait encor mieux obſervées que nous ne nous ſommes obſervées l'une & l'autre. Votre époux

eſt riche, & vous êtes bien pourvuë; & moi je ſuis fort embaraſſée: mon bien n'eſt pas plus conſidérable que ma réputation, & je dois au plutôt ſonger à me pourvoir. Sir Sampſon a un fils qu'il attend ce ſoir; & ce fils, ſur ce qui m'en eſt revenu, n'eſt pas un grand ſorcier. Il doit pourtant être reconnu pour l'héritier de Sir Sampſon.... Si je pouvois parvenir à l'épouſer? .... Qu'en dites-vous, ma ſœur?... Mentendez-vous?

Madame FORESIGHT.

Parfaitement; & je veux vous y aider de tout mon pouvoir .... Il arrive même quelque choſe d'aſſez heureux dans la conjoncture: ma mauſſade belle-fille, que vous ſçavez être déſignée pour être ſon épouſe, s'eſt tout-à-coup coëffée de M. Tattle. Si nous pouvons fortifier cette paſſion, ſi nous pouvons jetter dans ſon ame de bonnes ſémences d'averſion pour le ruſtre marin, il pouroit peut-être tourner aiſément de votre côté.... Mais j'apperçois nos deux nouveaux Amans. Faiſons en ſorte de les laiſſer bientôt enſemble.

SCENE X.

Madame FORESIGHT. Mlle FRAIL. M. TATTLE. Mlle PRUE.

Mlle PRUE.

AH, ma mere, ma mere! regardez-ceci.

Madame FORESIGHT.

Fi donc, Mademoiselle; est-il beau de brâiller ainsi? .... D'ailleurs, ne vous ai-je pas défendu de m'appeller ma mere?

Mlle PRUE.

Comment faut-il donc que je vous appelle? N'êtes-vous pas la femme de mon pere?

Madame FORESIGHT.

Vous devez m'appeller, Madame, entendez-vous? (*à part.*) Je me croirois le double de mon âge, si cette grande nigaude continuoit de m'appeller sa mere... (*haut.*) Eh bien,

Mademoiſelle, peut-on ſçavoir maintenant le ſujet de vos tranſports?

Mlle PRUE.

Voyez, voyez Madame, ce que M. Tattle m'a donné.... voyez, voyez ma couſine, la belle tabatiere!.. Il y a du tabac dedans au moins..... en voulez-vous goûter?... Ah, qu'il eſt bon! qu'il eſt doux!... tout ſent bon chez M. Tattle: ſa perruque, ſes gands, ſon mouchoir même, tout ſent comme la roſe... ſentez plûtôt ma mere, Madame, je veux dire... il m'a auſſi donné cette bague, da! & il ne m'en a coûté qu'un baiſer encore....

M. TATTLE.

Fi donc, Mademoiſelle, il ne faut pas dire cela.

Mlle PRUE.

Eh pourquoi ne le dirois-je pas à ma mere?... Oh, il m'a encore promis quelque choſe qui me fera ſentir auſſi-bon que cela... prêtez, prêtez-moi votre mouchoir, Monſieur.... ſentez couſine: eſt-il rien de plus pur?.. Non, je ne veux plus de lavande dans mes chemiſes: je vais la défendre à ma nourrice.

Mlle FRAIL.

Fi donc, Mademoiſelle! dites dans votre linge.

Mlle PRUE.

Quoi donc, ai-je dit une indécence?

M. TATTLE.

En vérité, Meſdames, vous êtes trop ſevéres à ſon égard. Son extrême ſimplicité ne devroit pas vous déplaire: elle lui ſied à ravir.... ne les en croyez pas, charmante Miſſ; conſervez toujours cette aimable innocence.

Madame FORESIGHT.

Ah, monſtre! puiſſe-t'elle la conſerver long-tems avec toi!

M. TATTLE.

Avec moi, Madame? Ciel, quelle penſée!..... je n'ai, ſans doute, pas l'honneur d'être connu de vous.

Mlle FRAIL, *à part.*

Ah, démon cauteleux!.... vous vous trompez, ma ſœur; Monſieur eſt la diſcrétion même..... il croit que nous ne le connoiſſons pas.

M. TATTLE.

Oh, pour ce qui touche la réputation...

Madame FORESIGHT.

Ils ſont tous bâtis de même, ma ſœur. Dès qu'une jeune créature paroît dans le monde, ils en ſont auſſi curieux que d'une nouvelle mode, ou que de la premiere repréſentation d'une Piece de Théâtre.... M. Tattle ſeroit au déſeſpoir que quelqu'un le précédât.

M. TATTLE.

Ah, Madame, je vous jure que pour l'Univers entier....

Mlle FRAIL.

A vous permis de jurer, à nous de ne pas vous croire .... Au reſte, Miſſ eſt aimable, jeune, innocente, elle peut inſpirer une paſſion.

Mlle PRUE.

Ah, ma couſine, comme vous me raillez !

Madame FORESIGHT.

Ecoutez, ma ſœur ? .... (*à part.*) je vous la garantis priſe dès à préſent. Elle ne pourra jamais ſentir le Marin après avoir vû M. Tattle.

Mlle FRAIL.

Hélas, je le crains comme vous !...

La pauvre créature ! ... comment pou-

roit-elle ſupporter un Matelot groſſier, toujours infecté de poix & de goudron, après avoir vû M. Tattle?.... Peſte ſoit du Séducteur.... Encor ſi elle étoit mariée....

Madame FORESIGHT.

C'eſt pourtant à nous que mon mari s'en prendra : Il nous accuſera d'avoir favoriſé leur paſſion.

Mlle FRAIL.

Oui ſans doute. En ce cas ſortons au plutôt ma ſœur ... Ne nous expoſons pas à être ici rencontrées avec eux.

Madame FORESIGHT.

Quel vacarme ne feroit-il pas ! ... Mais n'eſt-ce pas trop riſquer que de la laiſſer ſeule avec lui ?

Mlle FRAIL.

Je ne ſçaurois qu'y faire : mais je ne veux rien avoir à démêler avec mon frere.

Madame FORESIGHT.

Fuyons donc : quoiqu'il puiſſe en arriver, j'en ſuis innocente, je m'en lave les mains.

SCENE XI.

M. TATTLE. Mlle PRUE.

On peut aisément préssentir le contenu de cette Scene, trop libre pour pouvoir être traduite avec quelque ombre de décence. Tattle abuse de la simplicité de Mlle Prue; qui se sauve dans son appartement, où il la suit.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE ET SECONDE.

LA Nourrice est inquiette de Mlle Prue, qu'elle a cherchée en vain par toute la maison. Tattle sort de la chambre de Mlle Prue, y fait entrer la Nourrice, & ferme la porte sur elle, en se plaignant de ce qu'elle est venuë trop tôt.

SCENE III.

M. TATTLE. VALENTIN. ANGELIQUE. SCANDAL.

ANGELIQUE.

DE quel droit m'accusez-vous d'ê-

tre inconſtante : vous ai-je jamais dit que je fuſſe ſenſible à vos feux ?

VALENTIN.

Je puis du moins vous accuſer d'être indéciſe, car vous n'avez jamais voulu vous expliquer avec moi ſur cet article.

ANGELIQUE.

Ne vous en prenez qu'à mon indifférence, qui ne m'a point permis de me ſonder moi-même ſur une flâme qui m'intéreſſoit peu.

SCANDAL.

Ajoutez, que vous n'aviez pas aſſez de bon naturel pour prendre la peine de le tirer d'inquiétude.

ANGELIQUE.

Il ſied fort, ſans doute, à M. Scandal, de parler de bon naturel.

SCANDAL.

Je puis du moins jouer celui-ci comme les femmes jouent ſouvent l'autre.

ANGELIQUE.

Ainſi, ſuivant vous, votre ami ne doit m'accuſer que de diſſimulation ?

SCANDAL.

Ma foi, je ne connois guères de

différence effective entre la dissimulation soutenuë, & la réalité. Ainsi, que lui en reviendroit-il ?

M. TATTLE, *s'approchant.*

Scandal, avez-vous ici quelque chose de secret à traiter ?

SCANDAL.

Oui, mais j'ai confiance en vous : il s'agit de la tendresse d'Angelique pour Valentin. J'espere que vous n'en parlerez pas.

M. TATTLE.

Jamais de la vie. Je sçais que c'est un secret qui ne se dit encore partout qu'à l'oreille.

SCANDAL.

Ah, ah, ah !...

ANGELIQUE.

Qu'y a-t'il, M. Tattle ? De quoi parle-t'on partout à l'oreille ?

SCANDAL.

De votre amour pour Valentin.

ANGELIQUE.

Comment ?

M. TATTLE.

Non... de celui qu'il a pour vous, Madame... je n'ai en vérité jamais

oui parler de votre paſſion pour lui, qu'à ce moment.

ANGELIQUE.

De ma paſſion ! & qui diantre vous a jamais parlé de ma paſſion, Monſieur ?

SCANDAL, *à Tattle.*

Avez-vous le Diable au corps ? Ne vous ai-je pas dit que c'étoit une choſe ſecrette ?

M. TATTLE.

Il eſt vrai : mais j'ai crû qu'on pouvoit parler à quelqu'un avec confiance de ſes propres affaires.

SCANDAL.

Belle diſcrétion ! une femme s'en fie-t'elle à elle-même ?

M. TATTLE.

Vous avec raiſon ... je n'aurois jamais imaginé, Madame, qu'une perſonne auſſi ſpirituelle qu'aimable eût pû long-tems recevoir les vœux d'un Cavalier auſſi accompli que Valentin, ſans y paroître enfin ſenſible. Daignez donc me pardonner, ſi après avoir peſé ſon mérite avec la fineſſe & l'étendue de votre jugement, j'en avois

formé la balance d'une tendresse réciproque.

VALENTIN.

Miséricorde !.. dans quel damné Poëte a-t'il appris par cœur ce pompeux galimatias ?

ANGELIQUE.

Vous lui faites tort, Monsieur : je vous répons qu'il est de lui.... M. Tattle a raison ; il juge du succès des autres par son propre mérite ; & je parierois qu'il n'a jamais trouvé de cruelles.

M. TATTLE.

Oh, bon Dieu, Madame, que vous vous trompez !

ANGELIQUE.

Cela n'est pas possible.

M. TATTLE.

Vous voyez en moi l'homme le plus malheureux, & le plus maltraité par les femmes.

ANGELIQUE.

Non, M. Tattle : je ne vois sûrement en vous qu'un ingrat.

M. TATTLE.

Ah, Madame, j'ose me flater du contraire... il y a autant d'ingratitude

à avouer les faveurs de certaines femmes, qu'à bien cacher celles de certaines autres.

VALENTIN.

Voilà mon homme enfilé.

ANGELIQUE.

Je ne vous entens pas. Je pensois que vous n'aviez jamais rien demandé que ce qui pouvoit être accordé par une femme modeste, & avoué par vous ?

SCANDAL.

Mon cher Tattle, tes affaires sont faites ici : tu peux maintenant t'aller vanter ailleurs.

M. TATTLE.

Moi, me vanter ? O Ciel ! ai-je nommé quelqu'un ?

ANGELIQUE.

Non ; mais si vous l'eussiez pû, vous l'eussiez fait, M. Tattle.

M. TATTLE.

Si je l'avois pû, Madame ! vous pensez donc que je ne sois pas maître de plus d'une réputation ?

SCANDAL, *à part.*

C'est, sans doute, ce que vous n'avouerez pas, n'est-il pas vrai ?

M. TATTLE.

Non, vous avez raiſon, Madame ; les femmes n'ont rien à craindre de moi : il n'a jamais été en mon pouvoir de rien dire à leur préjudice... car (comme je vous le diſois tout-à-l'heure) j'ai toujours été en amour le plus infortuné des hommes : jamais femme, non jamais une ſeule n'a daigné me confier ſon ſecret.

ANGELIQUE.

Quoi, pas une ?

VALENTIN.

Non, j'en ſuis caution.

SCANDAL.

Et je le certifie moi, car je ſuis ſûr qu'il me l'auroit dit. Je vois bien, Madame, que vous ne connoiſſez pas M. Tattle.

M. TATTLE.

Non, en vérité, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous : car certainement nos intimes amis auroient ſçû...

ANGELIQUE.

Fort bien : c'eſt-à-dire, que ſi quelque femme vous avoit confié ſon ſe-

cret, vous ne l'euſſiez confié qu'à vos amis ?

M. TATTLE.

La peſte ! je me ſuis trop avancé... ah, Madame, je n'aurois jamais rien particulariſé ; j'aurois tout au plus parlé d'une perſonne tierce... j'aurois fait une hiſtoire détournée, en forme de *Nouvelle*.... mais jamais, jamais de la vie rien de poſitif.

ANGELIQUE.

Eh, d'où M. Tattle a-t-il donc acquis la réputation d'homme diſcret, ſi on ne lui a jamais rien confié ?

SCANDAL.

Attendez ?... c'eſt un *dicton* vulgaire, mais on peut le lui appliquer.... on dit tous les jours, *le ſeul homme qui ſoit diſcret, eſt celui à qui on n'a jamais rien confié*... comme l'on dit, *la ſeule femme qui ſoit vertueuſe, eſt celle à qui on n'a jamais rien demandé*... N'eſt-ce pas cela ?

VALENTIN.

Voilà deux proverbes fort polis ! Reſte à ſçavoir qui vous en doit le plus remercier, de M. Tattle, ou de Mademoiſelle. Car vous ne fondez la

vertu de l'une que ſur l'indifférence des hommes ; & la diſcrétion de l'autre, que ſur la défiance des femmes.

M. TATTLE.

Il a raiſon : c'eſt un devoir dont il faut nous acquitter.... A mon égard, je.... Mais, Madame, c'eſt à vous à parler la premiére.

ANGELIQUE.

Quant à moi, j'avouërai franchement que j'ai reſiſté à beaucoup de tentations.

M. TATTLE.

Et moi, que j'ai fait naître beaucoup de tentations auſquelles on n'a pas réſiſté.

VALENTIN.

Bravo !

ANGELIQUE.

Je ſomme Valentin de déclarer à *la Cour* combien de fois j'ai rendu ſes eſpérances vaines ; & de confeſſer publiquement ſes ſollicitations, & mes refus.

VALENTIN.

J'en paſſe l'aveu, ſans reſtriction.

SCANDAL.

Voilà qui eſt en forme : la déclaration eſt certifiée par un témoin.

M. TATTLE.

A la bonne heure, mais les miens ne ſont pas ici.... Je puis ſeulement déclarer d'avoir reçu beaucoup de faveurs de beaucoup de perſonnes.... Mais comme ces faveurs ſont innombrables, je puis dire que les perſonnes ſont..... *innomables.*

SCANDAL.

Eh fi, fi, cela ne prouve rien.

M. TATTLE.

Non ?... Eh bien, je puis produire des lettres, des bracelets, & des bagues. S'il faut d'autres témoins, je puis interpeller les ſervantes des Caffés, tous les porteurs de *Pall-Mall, & de Covent-Garden*, les Portiers de la Comédie, les garçons de Cabaret de *Locket*, de *Pontac*, de *Rummer*, de *Spring-Garden*, mon Hôteſſe, & mon Valet de Chambre. Ils atteſteront tous, que jamais Sécretaire d'Etat ne reçut plus de Lettres, ni d'homme à bonne fortune plus de meſſages. Il eſt même de notoriété publique ;

qu'après enquête faite dans une Eglise de Campagne pour sçavoir qui j'étois, on répondit que j'étois ce fameux Tattle qui avoit perdu un si grand nombre de femmes.

VALENTIN.

C'est là sans doute que vous gagnâtes le beau surnom de *Sultan* ?

M. TATTLE.

Justement : je fus appellé *Sultan Tattle* par toute la Paroisse.... Mais une femme de grande condition, que je ne nomme pas vint m'y relancer en carosse à six chevaux, & se donna en spectacle de façon à me faire de la peine pour elle... J'en fus en vérité au désespoir !... Vous sçavez, Scandal, ce qui en est arrivé ?

SCANDAL.

Chut, M. Tattle !

VALENTIN.

Finissez donc : n'êtes-vous pas honteux ?...

ANGELIQUE.

Vit-on jamais rien de plus impudent !... Fi, M. Tattle : je ne l'aurois jamais pû croire.... Voilà donc cette discrétion tant vantée ?

M. TATTLE.

La chaleur de mon récit m'a emporté au-de-là de ma discrétion, de même que la passion de la Dame l'a emportée plus loin qu'il ne falloit pour sa réputation ... Mais j'espére que vous ignorez de qui je parle, car plusieurs autres qu'elle ont été dans le même cas .... Mais, que dis-je ? Ah, que ne me suis-je mordu la langue !

SCANDAL.

Gardez-vous-en bien : nous serions privés du plaisir d'être vos Sécretaires.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. Sir Sampson. Mlle Prue. Un Domestique.

SIR SAMPSON.

Mon fils Ben est, dit-on, arrivé. Où est-il, mon cher Ben ? Où est-il,

que je le voye, que je l'embrasse ?
C'est maintenant, Mlle Frail, que vous allez voir mon fils Ben; le seul espoir de ma famille!... Il y a trois grandes années que je ne l'ai vû.... Il sera bien grandi, je vous en répons... Qu'on l'appelle; qu'il se dépêche?.. La joie me transporte; je suis prêt à éclater! (*Le Domestique sort.*)

Mlle FRAIL.

Apprêtez-vous, Miss; vous allez voir votre Epoux.

Mlle PRUE, *à part.*

Pish... Il ne le sera jamais.

Mlle FRAIL.

Silence! laissez-moi faire: je vous en délivrerai.... Je vais faire signe à M. Tattle, nous en jaserons ensemble.

ANGELIQUE, *à Valentin.*

Ne restez-vous pas pour voir votre Frere?

VALENTIN.

Nous ressemblons à deux étoiles jumelles, qui ne peuvent briller dans la même sphére: Quand l'une paroît l'autre doit lui faire place... D'ailleurs, si je restois, mon Pere pouroit me pres-

ſer de ſigner ſur le champ l'Acte de ceſſion que vous ſçavez ; & c'eſt ce que je veux retarder le plus que je pourai... Eh bien, avez-vous pris enfin quelque réſolution ?

ANGELIQUE.

Non, je ne le puis. C'eſt à la réſolution à me venir prendre, ou je cours riſque de ne la jamais connoître.

SCANDAL.

Allons, Valentin, partons enſemble : j'ai quelque choſe en tête à vous communiquer.

SCENE V.

ANGELIQUE. SIR SAMPSON. M. TATTLE. Mlle FRAIL. Mlle PRUE.

SIR SAMPSON.

OU eſt donc mon fils Valentin ? Se ſeroit-il eſquivé de peur de voir ſon frere ? Voilà un coquin bien dénaturé !.. Quoi, Madame, votre préſence même

n'a pû le retenir ? L'amour n'a donc pas plus de droits ſur lui que le devoir ? Et vous ne rompez point avec un pareil amant ! avec un fat que ſon ſeul intérêt guide, & qui ne chérit en vous que la fortune dont vous jouiſſez.

ANGELIQUE.

Nous ſommes de pair, Monſieur : ſa fortune ſeule auroit pû me tenter. Mais puiſqu'il l'a perdue, tout eſt fini entre nous.

SIR SAMPSON.

Ah, que c'eſt bien penſé, Madame ! Plût au Ciel que toutes les jeunes perſonnes penſaſſent auſſi ſolidement !

ANGELIQUE.

Non, Sir Sampſon, ſi jamais je me détermine à prendre un époux, peu m'importe quel il ſoit, pourvû qu'il ſoit riche ; & ſi j'étois forcée de faire un choix, je vous préférerois à votre fils.

SIR SAMPSON.

Que de prudence ! Ah Madame, que je ſuis tranſporté de vous entendre parler ainſi ! Je craignois, je l'avoue, que vous n'aimaſſiez mon fils ; & je vous en plaignois de tout mon

cœur. Chassez-le ; Madame, banissez-le de votre présence, il se démasquera : vous le verrez dans le moment porter ses vœux aux pieds de quelque Veuve mal-aisée. Ah, que j'aime à voir un jeune Prodigue, forcé enfin par la nécessité de s'attacher à une vieille Epouse, comme le lierre à un vieux chêne, pour en tirer sa subsistance !

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. BEN. *Un Domestique.*

BEN.

Dis-moi donc où est mon Pere ?

LE DOMESTIQUE.

Vous êtes derriere lui.

SIR SAMPSON.

Mon fils Ben ! mon cher enfant ! Que je suis enchanté de te revoir !

BEN.

Grand-merci, mon pere.... Je suis aussi bien-aise de vous voir.

SIR SAMPSON.

Embrasse-moi, mon fils !... Encor, encor, mon cher Ben....

BEN.

Doucement, doucement donc, mon pere.... Parbleu, j'aimerois mieux embrasser ces Dames.

SIR SAMPSON.

C'est bien aussi mon intention... Angélique, c'est mon fils Ben.

BEN, *en les embrassant.*

Permettez-vous, Mesdames....

TATTLE.

Soyez bien de retour, Monsieur.

BEN.

Grand-merci, grand-merci, l'ami.

SIR SAMPSON.

Tu as vû bien du pays, mon cher Ben, depuis que je ne t'ai vu.

BEN.

Bien vu ! Oui, oui, j'en ai bien vu : N'en parlons plus.... Quelles nouvelles à la maison ? Comment se porte le frere *Rich*, & le frere *Val.* *

---

* Abbréviations des noms de Richard, & de Valentin, comme *Ben* est une abbréviation de Benjamin.

SIR SAMPSON.

A quoi rêves-tu ? Ne t'ai-je pas mandé à Ligourne, il y a plus de deux ans, que *Dick* étoit mort.

BEN.

Cela eſt ma foi vrai. Je l'avois oublié. Ce pauvre *Dick* eſt donc mort?. A la bonne heure. Mais comment ? J'ai mille queſtions à vous faire. Etes-vous remarié, vous ?

SIR SAMPSON.

Non, mon intention eſt de te marier, toi. C'eſt toi ſeul, mon cher Ben, qui m'empêche de me remarier.

BEN.

Moi ! C'eſt moi qui vous en empêche? .... Vous voudriez vous remarier ? .... Eh bien je retourne à la mer. Voguez où le vent vous pouſſe; je n'y mets point d'obſtacle. Quant à moi, je n'aime point le mariage.

Mlle FRAIL.

Ce ſeroit grand dommage qu'un jeune Gentilhomme auſſi aimable.....

BEN.

Aimable ! moi ? .... Hé, hé, hé, vous voulez rire, Madame... Eh bien, rions ſi vous voulez, car j'aime à rire

auſſi moi,même au plus fort de la tempête... Mais je vais vous dire pourquoi le mariage me déplaît. C'eſt que j'aime à roder de Côte en Côte, & de Port en Port ; & que je ne ſçaurois croupir dans un ſeul parage.

SIR SAMPSON.

Mon fils Ben eſt un égrillard.

BEN.

Un homme marié, voyez-vous, ne reſſemble pas plus à un autre homme, qu'un Galérien à un Matelot volontaire.

SIR SAMPSON.

Ben eſt un dégourdi : il a vraiment de la vivacité. Il eſt cependant un peu groſſier, mais cela ſe polira.

Mlle FRAIL.

Je vous aſſure qu'il n'en a pas beſoin. Pour moi, j'aime ſon humeur franche & ſincere ; & je ſerois charmée de trouver un époux qui pensât de même.

BEN.

Cela ſeroit-il bien vrai ? ... Et moi j'en dis autant de vous. Qu'en dites-vous, Madame ? Auriez-vous quelque inclination pour la mer ? Vous pour-

riez vous confier à moi, j'en connois la manœuvre.

Mlle FRAIL.

J'en ſuis très-perſuadée.

BEN.

Je vous avertis pourtant d'une choſe, au cas que vous ſoyez tentée de naviger, ainſi que cette Dame..... (*Montrant Angelique.*) C'eſt de ne point ſurcharger votre tête de tant de voiles.

Mlle FRAIL.

Pourquoi cela?

BEN.

C'eſt que vous courriez riſque de faire bientôt capot; hé, hé, hé....

ANGELIQUE.

Ma foi, M. Ben eſt charmant. C'eſt un bel Eſprit marin!

SIR SAMPSON.

Il a réellement de bonnes qualités. Mais, comme je vous diſois tout à l'heure, il péche un peu du côté de la politeſſe: ne vous en offenſez point, Meſdames.

BEN.

J'eſpére de n'avoir pas faché ces Dames, mes intentions ſont toujours

bonnes; ſi je raille quelquefois, je ſçais auſſi entendre raillerie. Ainſi on eſt toujours à ſon aiſe avec moi.

ANGELIQUE.

Ah, Monſieur, vous ne nous avez point offenſées.... Mais je crois, Sir Sampſon, que votre intention eſt de laiſſer les futurs époux enſemble? .... Allons, M. Tattle, ne troublons pas ces jeunes Amans.

M. TATTLE, *à Mlle Prue.*

Je compte ſur votre parole, au moins?

SIR SAMPSON.

Vous avez raiſon, Madame .... Regardez, Ben; voilà votre Maîtreſſe.... Approchez, Miſſ; ne ſoyez point honteuſe. Nous allons vous laiſſer enſemble.

Mlle PRUE.

Ma couſine ne peut-elle reſter avec nous?

SIR SAMPSON.

Non, Mademoiſelle.... allons, ſortons tous.

BEN.

Mais, mon pere, il ſe peut qu'elle n'ait pas de diſpoſition à m'aimer...

SIR SAMPSON.

Quel conte ! cela ne peut manquer : je m'en charge.

SCENE VII.

BEN. Mlle PRUE.

BEN.

VOus plairoit-il de vous asseoir, Mademoiselle ? car, si vous vous écartez toujours, nous ne nous aborderons jamais .... allons, je vais vous haler une chaise. Mettez-vous là, & moi ici.

Mlle PRUE.

Qu'avez-vous besoin de m'approcher si fort ? Si vous avez quelque chose à me dire, je puis vous entendre d'un peu plus loin : je ne suis pas sourde.

BEN.

Ni moi muet, Mademoiselle : on peut m'entendre d'aussi loin qu'un autre.......(*Il recule sa chaise.*) Je

pourrois même au besoin trouver le moyen de vous parler, fussions-nous en mer à plus d'une lieuë de distance.... quoiqu'il en soit, Mademoiselle, vous voyez un homme fretté pour la côte du mariage, quoique cette navigation ne fût pas de mon goût : mais, il faut obéir à mon pere. Ainsi, parlez, Mademoiselle, si le voyage vous plaît, je risquerai de l'entreprendre.

Mlle PRUE.

Je n'ai rien à vous dire.

BEN.

Rien! J'en suis parbleu fâché..... Mais, pourroit-on sçavoir ce qui vous rend si dédaigneuse ?

Mlle PRUE.

Quand on n'ose dire ce que l'on pense, je crois qu'il vaut mieux ne rien dire du tout... pourquoi mentirois-je ?

BEN.

Oh, vous avez raison : c'est sottise que de mentir ; car dire une chose, & penser le contraire, c'est regarder d'un côté & ramer de l'autre. Pour moi, je commerce franchement : ma

cargaiſon eſt toujours en évidence, je ne cache rien ſous le Tillac de mon Navire..... ainſi, ſi le voyage que je vous propoſe n'eſt pas de votre goût, il n'y a point de mal à cela ... il arrive pourtant ſouvent qu'une fille ſe déguiſe, & cache par pudeur la tendreſſe qu'elle reſſent pour l'époux qu'on lui propoſe. Si vous êtes dans le cas, ne vous gênez point : je prens votre ſilence pour aveu.

Mlle PRUE.

Non, non, je parlerai plûtôt que de vous laiſſer croire cela ; quoiqu'on doive, dit-on, toujours mentir aux hommes, je vous dirai la vérité ; je m'expoſerai même à tout le courroux de mon pere... Sçachez donc, Monſieur, que je ne vous aime pas, & que je ne vous aimerai jamais. Voilà ma réponſe : ainſi ne me parlez plus d'un amour qui m'eſt odieux.

BEN.

Vous pourriez, jeune fille, apprendre à mieux répondre à ceux qui vous parlent poliment. Votre amour, ou votre haine m'embaraſſent fort peu ; & je penſe peut-être ſur votre comp-

te, comme vous penſez ſur le mien. Ce que j'ai dit n'étoit que pour obéir à mon Pere ; & je ne crains pas plus ſa colere que vous celle du vôtre. Je vous dirai pourtant qu'un pareil langage, tenu dans un Vaiſſeau, auroit pû vous attirer quelque choſe ſur les épaules...... Et qui donc êtes-vous, pour oſer me parler ainſi ? Avez-vous oublié avec quelle politeſſe j'ai été accueilli par les autres Dames ? Ignorez-vous qu'il y a moins de comparaiſon à faire de vous à elle, qu'entre un pot de petite bierre, & un vaſe de *Punch* ? *

Mlle PRUE.

Fort bien. Mais, ſi vous vous aviſez de me parler encore, vous avez vû ici un Gentilhomme aimable, qui m'aime, & que j'aime auſſi de tout mon cœur : il vous étrillera de bonne grace, M. le *Veau marin*.

B E N.

Vous parlez, ſans doute, de ce beau

---

* Boiſſon compoſée d'eau-de-vie, d'eau de ſucre, & de jus de citron, &c.

freluquet qui vient de ſortir. C'eſt donc lui qui m'étrillera ? Eh bien, qu'il y vienne, je l'attendrai, je l'attendrai, Madame.... quel diable de régal mon pere me donne-t-il à mon arrivée ?... *Veau-marin ?* & j'épouſerois une pareille bégueule ! j'aimerois mieux une ſorciere de *Laponie*, duſſai-je ne vivre avec elle que de vent, de tempêtes, & de naufrages.

Mlle PRUE, *criant*.

Quelle inſolence ! comme il me traite ! quels noms infâmes il me donne !... Si j'étois homme, oſerois-tu me parler ainſi ?... Ah, le vilain baril de goudron !...

SCENE VIII.

Mlle PRUE. BEN. Madame FORESIGHT. Mlle FRAIL.

Madame FORESIGHT.

ILs ſe querellent ? Bon ! c'eſt juſtement ce que nous demandons.

BEN.

Baril de goudron ? Morbleu, conseillez à votre Amant musqué de m'appeller ainsi, & nous verrons beau jeu....

Madame FORESIGHT.

Eh bon Dieu, Miss, qu'avez-vous donc ? Vous pleurez !

BEN.

Laissez-la pleurer : petite pluie abbat grand vent.

Madame FORESIGHT.

Venez, venez, mon enfant : vous me direz ce qui s'est passé.

Mlle FRAIL.

Que faire maintenant ? Voilà mon frere Foresight, & Sir Sampson qui viennent. Ma sœur, hâtez-vous de conduire Miss dans la salle-basse, tandis que je conduirai M. Ben dans mon appartement. Il n'est pas à propos que les peres sçachent rien de cet esclandre... allons, Monsieur : oserez-vous vous embarquer avec moi ?

BEN.

Si je l'oserai ? Oui, Madame, dût la mer être dans toute sa fureur.

SCENE IX.

SIR SAMPSON. FORESIGHT.

SIR SAMPSON.

JE les ai laissés seuls ici.... Que sont-ils devenus ? Ben est un drôle alerte : l'auroit-il emmenée quelque part ? Ah, le grivois ; il est fils de son pere... Mais que vois-je, mon vieil ami ! Te voilà bien rêveur, bien mélancolique ! As-tu renversé une saliere ? T'es-tu coupé les ongles le Dimanche ? ... Allons, allons, reveille-toi, reprens tes esprits, vieux Mage ? .. Que diable fait-il, les yeux fixés sur le plancher ! Cherche-t'il des épingles ?

FORESIGHT.

Sir Sampson, il faut les marier demain matin.

SIR SAMPSON.

De tout mon cœur.

FORESIGHT.

A dix heures.... A dix heures précises.

SIR SAMPSON.

A la minute, à la seconde tu tireras ta montre, & l'on s'y conformera exactement de point en point.

SCENE X.

SIR SAMPSON. FORESIGHT. SCANDAL.

SCANDAL.

SIr Sampson, mauvaises nouvelles.

FORESIGHT.

O Ciel !

SIR SAMPSON.

De quoi s'agit-il ?

SCANDAL.

N'imaginez-vous point ce qui est le plus capable de nous affliger tous ?

SIR SAMPSON.

Quoi, un nouvel impôt ? La Flotte des *Canaries* prise ? Les François à l'ancre à *Blackwall* ?

SCANDAL.

M. Foresight a surement prévu ce malheur, & auroit bien dû le prévenir.

FORESIGHT.

Seroit-ce un tremblement de terre?

SCANDAL.

Non ; pas même un Ouragan : mais nous ignorons ce que cela pourra devenir.... Et l'accident est déja de grande conséquence, pour tous tant que nous sommes.

SIR SAMPSON.

Ouais ! .. Hâtez-vous donc de nous l'apprendre.

SCANDAL.

Votre fils Valentin a eu je ne sçai quelle apparition ... Il s'est allé coucher ; il est très-mal .... Votre fils, en un mot, parle peu, quoiqu'ayant beaucoup à dire, demande son pere, & le sage Foresight, prononce souvent le nom de *Raimond Lulle*, & croit voir l'ombre de *Lilly* : il a dit-il des secrets à vous confier, & je n'en tire que des sanglots. Mais il compte vous voir demain matin, & ne veut pas être interrompu cette nuit, parcequ'il

doit faire un rêve très-important.

SIR SAMPSON.

Voilà donc ce grand malheur ? Peſte ſoit de ſes rêves, & de ſes viſions : qu'ai-je à démêler avec tout cela moi ? .... Je crois, Dieu me pardonne, que voilà une fourberie pour différer la ſignature qu'il a promiſe. Le diable lui défendra ſans doute de ſe deſſaiſir de ſon droit d'aîneſſe, mais je lui ferai voir quelqu'un qui donnera le démenti au diable.

SCENE XI.

SCANDAL. FORESIGHT.

SCANDAL.

HElas, M. Foreſight, j'ai bien peur qu'il n'y ait beaucoup d'injuſtice dans tout ceci .... Je connois votre ſageſſe, votre probité, & avec quel ſuccès vos yeux percent l'obſcurité de l'avenir. Je ſçais auſſi, que ſi vous vous trompez, c'eſt toujours après le

plus mur examen, après les plus profondes réfléxions ...

FORESIGHT.

Ah, cher M. Scandal !...

SCANDAL.

Trêve de modeſtie, M. Foreſight: je ne ſçais point flater.... Mais avouez que Sir Sampſon eſt bien vif ?.. Oüi M. il eſt bien vif; & je tremble qu'il ne ſoit pas aſſez ſcrupuleux dans une circonſtance auſſi délicate que celle-ci !... Plaiſe au Ciel que vous lui donniez de bons conſeils : il ne ſçauroit être mieux dirigé. Mais, encor un coup, je crains qu'il n'ait agi un peu trop legérément. Vous êtes ſage, M. Foreſight, vous n'êtes pas homme à prendre le change : cependant, je crois que vous pourriez.....

FORESIGHT.

Hélas, M. Scandal.... *Humanum eſt errare !*

SCANDAL.

C'eſt la vérité : *errer eſt d'un mortel...* Mais vous, M. Foreſight !.. qu'étoient les ſages plus que vous ? Comment ſe ſont-ils rendus tels ? N'eſt-ce point en conſultant les Aſtres ? N'eſt-ce

point par l'Aſtrologie ? . . *Pineda*, dans ſon troiſiéme livre, chap. 8. ne le dit-il pas formellement ?

FORESIGHT.

Mais, vous êtes ſçavant, M. Scandal.

SCANDAL.

Point ſçavant, mais amateur.... & les grands Hommes de l'Orient, à qui ont-ils dû leur ſcience, ſi ce n'eſt aux étoiles ? Tous les Auteurs ne l'atteſtent-ils pas ? . . . *Albertus Magnus*, ne dit-il pas que cette ſcience renferme toutes les autres, parce quelle nous enſeigne la cauſation des cauſes, & les cauſes des choſes ?

FORESIGHT.

Ah, Monſieur ! mon eſtime pour vous augmente à chaque inſtant .... Je ne vous croyois pas auſſi inſtruit ſur cette matiére... Il eſt ſi rare que les jeunes gens ...

SCANDAL.

Je rens graces à mon étoile de m'avoir inſpiré le goût de la vraye ſcience... Mais je crains toujours qu'un mariage qui dépouille de ſes droits un héritier légitime n'allume le courroux

céleste. Je le prévois, je le prédis, M. Foresight : Puissai-je n'avoir pas le sort de *Cassandre*, qu'on ne croyoit jamais qu'après l'accomplissement de ses prophéties ! ... La tête de Valentin est déja dérangée: quelle en peut être la cause? Sir Sampson s'abandonne à des violences qui ne furent jamais dans son caractére ... Je tremble, M. Foresight, je tremble qu'il ne soit emporté par quelque mouvement étranger : je crois même appercevoir quelque altération dans sa phisionomie.

FORESIGHT.

Sir Sampson a toujours été d'un tempérament chaud, impétueux..... à l'égard du mariage dont vous parlez, j'ai consulté les Astres, & je n'y ai rien remarqué que de favorable.

SCANDAL.

Parlons vrai, Monsieur Foresight : à Dieu ne plaise que je vous croye capable de vous abandonner à la cupidité des biens terrestres ; votre extrême probité m'est trop connuë. Mais, malgré tout cela, ce mariage ne vous

donne pas ce qu'on appelle une ſatiſfaction pure & ſans mêlange.

FORESIGHT.

Et pourquoi non ?

SCANDAL.

Non, je le répéte..... Je ſuis fâché de vous le dire : mais votre ame n'eſt pas abſolument ſatisfaite.

FORESIGHT.

A quoi donc cela paroît-il, M. Scandal ? Quant à moi, je me trouve très-content.

SCANDAL.

M. Foreſight : de deux choſes, l'une ; ou vous cherchez à vous faire illuſion, à vous tromper vous-même ; ou vous ne vous ne vous connoiſſez pas.

FORESIGHT.

Vous m'étonnez !... Daignez du moins vous expliquer.

SCANDAL.

Dormez-vous bien la nuit ?

FORESIGHT.

A merveille.

SCANDAL.

Réellement ?.... Il n'y paroît pourtant pas à votre viſage.

FORESIGHT.

Je crois pourtant me bien porter.

SCANDAL.

Valentin parloit tantôt de même, lorsque je lui ai trouvé le même air.

FORESIGHT.

Quoi donc ! Vous me trouvez changé ?... Je ne m'en étois pas apperçu.

SCANDAL.

Cela se peut : mais votre barbe est beaucoup plus longue qu'elle n'étoit il y a deux heures.

FORESIGHT.

En vérité ?.. (*à part.*) Miséricorde !..

SCENE XII.

FORESIGHT. SCANDAL.
Madame FORESIGHT.

Madame FORESIGHT.

NE vous couchez-vous point, Monsieur ? Sçavez-vous qu'il est dix

heures ? Votre servante, M. Scandal.

SCANDAL, *à part.*

Peste soit de la femme : voilà mes projets dérangés..... Servons-nous d'elle, s'il est possible, pour en hâter la réussite.... (*haut.*) Vous êtes bien éxacte, Madame ?

Madame FORESIGHT.

M. Foresight est régulier : mais nous veillons après son coucher.

FORESIGHT.

Ma chere, prêtez-moi, je vous prie, votre miroir de poche.

SCANDAL.

Hatez-vous de le lui donner, Madame : je vous en dirai la raison..... (*Elle donne le miroir ; Scandal lui parle à l'oreille.*) Oui, Madame, ma passion est devenue si violente, que je n'ai plus été maître de vous la cacher. On nous a interrompus ce matin dans le moment où vous aviez la bonté de m'entendre, & j'avois conçu l'espérance de retrouver l'occasion après laquelle j'aspirois, de vous dévoiler toute l'ardeur & la sincérité de mes sentimens : mais le Ciel m'a envié ce

bonheur. Pardonnez à mon inquiétude, à mes agitations, la liberté que j'ai prise de revenir à une heure aussi peu convenable....

Madame FORESIGHT.

Vit-on jamais une telle impudence ! Vous osez me parler d'amour, aux yeux même de mon mari ? Je vous jure qu'il va le sçavoir.

SCANDAL.

Vous le pouvez : mais je serai victime de mon amour plutôt que de me résoudre à m'en départir... Ecartons nous pourtant un peu: je veux vous faire part du projet que j'avois conçu pour nous débarasser de votre mari. (*Il lui parle à l'oreille.*)

FORESIGHT.

Je ne vois cependant aucune altération dans ma Phisionomie.. J'ai l'œil net, & le teint bon.... Un peu pâle pourtant.. Oüi un peu pâle.... Mais les roses de mes joües ont essuié bien des hyvers.... (*Il tousse*) Hem, hem, hem : cela n'est pas robuste... Le cœur va assez bien : il palpite cependant.... Voyons le pouls.... ah ! je n'en sens point.... hum .... je le sens, je le

tiens.... Ciel, comme il galope ! ta, ta, ta, ta, ta, ta, où diantre prétend-t'il me conduire ?... Bon, le voilà reparti.... je ne le ſens plus.... & me revoilà foible, me revoilà pâle !.... hem, hem, hem.... ma reſpiration ſe précipite.... hem, hem, hem.

SCANDAL, *à Madame Foreſight.*

Cela prend bien : il ſe croit malade .... Au nom de l'amour, achevez de le lui perſuader !

Madame FORESIGHT.

Comment vous trouvez-vous, M. Foreſight ?

FORESIGHT.

Hum... pas ſi bien que je le penſois. Donnez-moi la main.

SCANDAL.

Pourquoi ſe déguiſer avec moi ?.... votre épouſe m'apprend que votre ſommeil n'eſt pas du tout tranquile.

FORESIGHT.

Cela pourroit bien être.

Madame FORESIGHT.

Il eſt très-interrompu : je ne vous l'ai pas dit de crainte de vous allarmer.... Il parle même, il s'agite en dormant.

FORESIGHT.

Et céla ne m'étoit-il pas déja arrivé quelquefois ?

Madame FORESIGHT.

Jamais, jamais avant les trois dernieres nuits. je puis jurer que vous n'aviez jamais troublé mon ſommeil.

FORESIGHT.

Je vais me coucher.

SCANDAL.

C'eſt le mieux que vous puiſſiez faire .... Il me ſemble pourtant que vous êtes mieux depuis un moment.

Madame FORESIGHT.

Nourrice, Nourrice, venez.

FORESIGHT.

Le croyez-vous ainſi, M. Scandal ?

SCANDAL.

Oui, oui, je compte, ſi vous vous conſervez, vous revoir ſur pied demain matin.

FORESIGHT.

Dieu le veuille !

SCENE XIII.

Les mêmes Acteurs. La Nourrice.

Madame FORESIGHT.

NOurrice, votre Maître se trouve incommodé. Allez le mettre au lit.

SCANDAL.

J'espere que vous serez en état de voir demain Valentin dans la matinée. Croyez-moi, prenez un peu de *Diacodium*, & d'eau dormitive; couchez-vous sur le dos. Vous rêverez peut-être... Tant mieux.

FORESIGHT.

Je vous remercie, M. Scandal : je le ferai.... Hem, hem!.. Bonsoir.

SCENE XIV.

Madame FORESIGHT.
SCANDAL.

SCANDAL.

BOnſoir au bon M. Foreſight.

Madame FORESIGHT.

Eh bien, quel avantage prétendez-vous tirer maintenant de cette Comédie ?.... Vous ſeriez-vous flatté d'en réuſſir plus aiſément auprès de moi ?

SCANDAL.

Oui, en vérité. J'ai trop bonne opinion, & de vous, & de moi, pour n'avoir pas lieu de l'eſpérer.

Madame FORESIGHT.

Vit-on jamais une pareille vipére !.. Parlez, démon ? Avez-vous jamais eu aſſez de foi pour croire qu'il y ait eu une honnête femme ?

SCANDAL.

Oui : j'en connois même pluſieurs... Il eſt vrai qu'elles ſont un peu fripon-

nes aux cartes : mais ce n'eſt rien que cela.

Madame FORESIGHT.

Je parle de femmes véritablement vertueuſes. Penſez-vous qu'il y en ait ?

SCANDAL.

Oui ſurement, je crois qu'il ſe trouve des femmes vertueuſes, comme des hommes courageux : mais c'eſt par crainte, par pure foibleſſe . . . . Pourquoi l'homme paroîtroit-il aimer le danger, & la femme dédaigner le plaiſir ? Je vais vous l'apprendre.

Le reſte de cette Scene, où Scandal débite avec chaleur tous les lieux communs & les maximes propres à autoriſer le libertinage, ne peut être traduit en François par plus d'une raiſon : il ſuffit de ſçavoir, qu'il parvient aiſément à faire goûter ſon ſyſtême de Morale à Madame Foreſight ; & que dans le moment où ils ſont à peu près d'accord, Mademoiſelle Frail paroît avec Ben.

SCENE XV.

Madame FORESIGHT. SCANDAL. Mlle FRAIL. BEN.

BEn eſt enchanté de Mademoiſelle Frail : il jure qu'il n'aura jamais d'autre épouſe ; & après avoir regalé la Compagnie d'une chanſon très-licentieuſe, il appelle des matelots, qui forment un Ballet. Madame Foreſight s'apperçoit enfin que la nuit s'avance : elle congédie l'Aſſemblée, & ſe retire dans ſon appartement, où Scandal la ſuit.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SCANDAL. JEREMY.

SCANDAL.

EH bien, ton maître eſt-il prêt? A-t-il l'air bien égaré ? Tient-il de bons propos ?

JEREMY.

En doutez-vous ? Un homme qui hier matin vouloit devenir Poëte, peut-il mal jouer aujourd'hui le Rôle d'Extravagant ?

SCANDAL.

Veut-il faire part de ſon projet à Angelique ?

JEREMY,

Non, Monſieur, pas encore. Il veut

voir si son accident prétendu n'attendrira pas le cœur de sa maîtresse, ou ne fera point éclater l'amour qu'elle avoit peut-être déja secrettement pour lui.

SCANDAL.

Je viens de la voir monter en carosse, avec sa Femme de Chambre; & je me trompe fort si elle n'a pas dit au Cocher de la conduire ici.

JEREMY.

Je n'en serois pas surpris; car j'ai dit ce matin à la Femme de Chambre d'Angelique, que les seules rigueurs de sa maîtresse avoient fait tourner la tête à mon maître..... mais j'entens une voiture?... Si c'étoit elle, Monsieur, je crois que mon maître ne voudroit la voir qu'après avoir sçu comment elle prend la chose.

SCANDAL.

C'est elle-même... laisse-moi faire; je vais sonder ses dispositions.

SCENE II.

SCANDAL. JEREMY. ANGELIQUE. GENNY.

ANGELIQUE.

JE crois que M. Scandal ne regardera pas comme un prodige de voir une femme rendre visite à un homme le matin?

SCANDAL.

Non, Madame, surtout quand les intentions sont bonnes. Mais quand une femme pousse la tyrannie au point de venir insulter à la misére d'un Amant malheureux; quand elle vient étaler à tous les yeux le triomphe de ses charmes, c'est un excès de cruauté qui a quelque droit de me surprendre.

ANGELIQUE.

Je n'aime pas que l'air sérieux accompagne la raillerie.... Parlez, Je-

remy, qu'y a-t-il ici de nouveau ?

JEREMY.

Rien, Madame : mon maître extravague, voilà tout. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, ſans doute, que Madame s'en eſt apperçûë.

ANGELIQUE.

Qu'entendez-vous, par extravaguer ?

JEREMY.

J'entens, qu'il extravague, parce qu'il a perdu l'eſprit : comme on dit d'un homme, qu'il eſt ruiné, parce qu'il a perdu ou dépenſé ſon argent. A l'égard de mon maître, ſa tête eſt aujourd'hui auſſi vuide que ſa bourſe ; & quiconque a un mauvais marché à faire, peut maintenant traiter avec lui de ſa fortune.

ANGELIQUE.

Si ce que vous dites eſt vrai, toutes ces gentilleſſes ſont un peu hors de ſaiſon.

SCANDAL, *à part.*

Elle eſt inquiette, elle eſt piquée : elle l'aime.

ANGELIQUE.

Quoique vous en diſiez, M. Scandal,

dal, vous ne pouvez me ſoupçonner d'être aſſez inhumaine pour ne pas compâtir au malheur d'un homme pour lequel je dois conſerver du moins quelque reconnoiſſance... de grace, apprenez-moi la vérité !

SCANDAL

Ma foi, Madame, je déſirerois de tout mon cœur qu'un menſonge pût apporter quelque remede aux maux de mon ami... mais cet accident n'eſt pas le premier qu'ait cauſé une paſſion malheureuſe.

ANGELIQUE, *à part.*

Je ne ſçais plus qu'en penſer.... je ſerois pourtant au déſeſpoir d'être jouée !.. (*haut.*) Ne puis-je du moins le voir ?

SCANDAL.

Je crains que le Médecin ne l'ait défendu... Jeremy, allez vous en informer.

SCENE III.

SCANDAL. ANGELIQUE. JENNY.

ANGELIQUE, *à part.*

HA! je l'ai vû ſourire....: c'eſt un tour qu'on me joue.... voyons ſi je me trompe... (*haut.*) Il faut vous avouer une foibleſſe que je voudrois cacher à tout le monde: je crains que mon repos ne dépende de la ſanté de Valentin; ainſi je vous conjure, comme ſon ami, de me dire ſans détour ce que j'ai à eſperer, ou à craindre de... la douleur me coupe la voix!.. mais, vous m'entendez, Monſieur; & vous ſçavez aſſez ce que j'attens de votre compaſſion.

SCANDAL.

Oui, cela devient aſſez clair... Ne vous affligez pas, Madame: je compte que ſa condition n'eſt pas totalement déſeſperée. Peut-être même que

le plus ſimple aveu de votre tendreſſe lui rendra la ſanté auſſi promptement que vos dédains la lui ont fait perdre.

ANGELIQUE, *à part.*

Oui-da ! Me voilà bien convaincue de la ſupercherie.... oh, ſi je ne rends pas ruſe pour ruſe, puiſſai-je ne jamais goûter le plaiſir de la vangeance.... (*haut.*) c'eſt donc un aveu de ma tendreſſe que vous me demandez ? J'apperçois, Monſieur, que l'excès de ma compaſſion vous induit en erreur, & me fait ſoupçonner d'une foibleſſe dont mon cœur n'eſt pas ſuſceptible. Mais je ſuis trop ſincere pour vous tromper, & trop charitable pour vouloir qu'un malheureux ſe repaiſſe plus long-tems d'une vaine eſpérance. L'humanité m'intereſſe pour lui, mais je ne veux, ni ne puis lui offrir d'autres ſentimens. L'amour ne dépend pas de nous ; & ſi pour guérir Valentin il faut abſolument que je l'aime, je crains fort qu'il ne recouvre ſon bon ſens que lorſque j'aurai perdu le mien.

SCANDAL.

Le bon petit cœur de femme !....

ainsi, dût-il le désirer, vous ne voulez donc plus le voir ?

ANGELIQUE.

Doit-on quelques égards aux desirs d'un insensé ? .... d'ailleurs, je ne le verrois pas sans ressentir quelque peine... si je pars sans le voir cette peine sera beaucoup moins vive.... si je parviens même à l'oublier, je ne ferai que ce qu'il a peut-être déja fait lui-même..... oui, ce dernier parti est le plus sage : je m'y arrête, & je sens ma douleur diminuer de plus de la moitié.

SCANDAL.

J'admire cette gradation de tendres sentimens !.. vous disiez pourtant tout-à-l'heure, que vous deviez quelque reconnoissance à ceux de mon ami ?

ANGELIQUE.

Oui ; mais je viens de réfléchir. Les passions sont involontaires, n'est-il pas vrai ? Si votre ami a de l'amour pour moi, est-ce ma faute ? Si je n'ai point de retour pour lui, est-ce ma faute encore ? A-t-il plus de droit de s'en prendre à moi qu'à la nature, pour l'avoir fait homme, & moi femme ? Suis-je comptable même du manque d'incli-

nation qui m'empêche de rester plus long-tems ici ? C'est ce que je vous laisse à décider ..... allons, *Jenny*, partons.

SCANDAL.

O genre féminin, que ta composition est admirable !

SCENE IV.

SCANDAL. JEREMY.

JEREMY.

COmment, Monsieur, est-elle partie ?

SCANDAL.

Partie ? .... A-t'elle jamais été ici ? A-t'elle jamais été ailleurs ? Puis-je même être assuré de l'avoir vûë ? Peux-tu l'être toi-même ?

JEREMY.

Voilà de bonne besogne faite ! .... j'apperçois que mon maître n'est pas le seul qui extravague ici .... il desire pourtant ardemment de la voir ; & la

joye de ſon arrivée a preſque rendu ſa folie effective.

SCANDAL.

Tout notre eſpoir eſt renverſé, ne m'en demande pas davantage : je vais retrouver Valentin. Si nous ne réuſſiſſons pas mieux avec ſon pere qu'avec ſa maîtreſſe, notre ami n'a rien de mieux à faire que de tomber du plus haut dégré de l'extravagance dans le chemin battu du ſens commun.... mais j'entens Sir Sampſon.... ſonge à ton Rôle : Je vais rejoindre ton maître.

SCENE V.

JEREMY, SIR SAMPSON, M. BUCKRAM.

SIR SAMPSON.

QU'a-t-il à dire, encore un coup ? Peut-il nier que ce papier ne ſoit ſigné de ſa propre main ?

M. BUCKRAM.

Et voilà l'acte de cession en bonne forme dans cette boëte. Il ne s'agit plus que de sçavoir s'il est en état de le signer.

SIR SAMPSON.

S'il est en état ? merci de moi, il faut bien qu'il le soit : sa feinte maladie ne l'excusera point vis-à-vis un pere... mais voici son fripon de laquais... Eh bien, coquin, où est ton Maître ?

JEREMY.

Hélas, Monsieur, il n'y est plus !

SIR SAMPSON.

Il n'y est plus ! quoi donc, est-il mort ?

JEREMY.

Non, Monsieur, il n'est pas mort.

SIR SAMPSON.

Comment : Est-il parti ? S'est-il sauvé ? M'a-t-il attrapé ? Parle, maraut.

JEREMY.

Rien de tout cela, Monsieur. Plût au Ciel qu'il fût en état d'agir comme je le voudrois !... Hélas, le pauvre Gentilhomme !... Il est ici, Monsieur ; & cependant, il n'y est plus !

SIR SAMPSON.

Quoi, ſcélérat, tu oſes me jouer ? Parle, dis-je ? Où eſt ton Maître ? je prétens le trouver.

JEREMY.

Je le ſouhaite, Monſieur, car il ne peut ſe retrouver lui-même. J'y ai perdu tout mon latin, & je n'y puis penſer ſans gémir. La ſeule penſée de ſon malheur me rend plus triſte qu'un con voi, plus affligé qu'un Cheval en *fourrière !*

SIR SAMPSON.

Que le Ciel te confonde avec tes comparaiſons !... Parle-moi clair, double coquin, ou je te caſſe la tête.

JEREMY.

La tête ! C'eſt là même, Monſieur, c'eſt là où mon Maître a mal... Le pauvre Gentilhomme ! La ſienne eſt briſée, Monſieur, il n'en a plus... Pour parler clair enfin... Il eſt fou.

SIR SAMPSON.

Il eſt fou.

M. BUCKRAM.

Quoi... ſeroit-il *non compos ?*

JEREMY.

Juſtement. *Non compos*, Monſieur !

M. BUCKRAM.

En ce cas, Sir Sampſon, tout eſt dit. Si M. votre fils eſt *non compos mentis*, Tout ce qu'il a ſigné, tout ce qu'il pouroit ſigner, ſera de nul effet aux yeux de la Juſtice.

SIR SAMPSON.

Je ne crois rien de tout cela : je veux le voir.... Je lui ferai bientôt retrouver ſon bon ſens : laiſſez moi faire.

JEREMY.

M. Scandal eſt auprès de lui. Je vais fraper à la porte.

(Jeremy frappe. L'intérieur du Théâtre s'ouvre.)

SCENE VI.

SIR SAMPSON. VALENTIN. SCANDAL. JEREMY. BUCKRAM.

(Valentin eſt ſur un lit, dans un grand déſordre.)

SIR SAMPSON.

EH bien, qu'y a-t-il à faire ici ?

VALENTIN, *tressaillant.*

Qui eſt là ?

SCANDAL, *à Sir Sampſon.*

Au nom du Ciel, M. parlez d'un ton plus bas, & plus doux !.. Ne provoquez point le malade.

VALENTIN.

Répons donc ?.. Qui eſt là ? Qui es-tu toi ? Qui eſt-il lui ?

SIR SAMPSON.

Miſéricorde, il ne me reconnoit pas ! Sa folie ſeroit-elle mauvaiſe ? parlons plus amicalement .... *Val*, *Val*, ne me reconnois-tu pas, mon fils ? Ne reconnois-tu pas ton pere, mon cher Val ? ... Regarde donc : c'eſt ton pere qui te vient voir, avec l'honnête M. *Bref Buckram* l'Avocat.

VALENTIN.

Cela ſe peut ... Je ne vous connois point .... Oui, le monde eſt rempli .... Il eſt des Nations que nous connoiſſons, d'autres que nous ne connoiſſons pas : cependant le ſoleil luit auſſi pour elles .... Il eſt des peres qui ont pluſieurs enfans, & des enfans qui ont pluſieurs peres .... Cela eſt étonnant !

Mais je ſuis la vérité .... Je viens pour démentir le monde.

SIR SAMPSON.

Je ſuis confondu ! Je ne ſçai plus que lui dire.

VALENTIN.

Pourquoi cet Avocat eſt-il tout noir? porte-t-il ſa conſcience à l'envers ?... Avocat, qui es-tu ? ſuis-je connu de toi ?

BUCKRAM.

O Ciel, que lui dirai-je ? ... Oüi, Monſieur.

VALENTIN.

Tu mens, malheureux ! car je ſuis la vérité.... Je n'ai jamais trouvé d'azile chez les gens de ta robe.

SIR SAMPSON.

Il y a quelquefois du ſens dans ce qu'il dit .... Il a apparemment des intervalles.

JEREMY.

Très-courts, Monſieur !

BUCKRAM.

Je n'ai rien à faire ici tant qu'il ſera dans cet état ; & je vous rends vos papiers, Monſieur .... Ne nous expoſons pas aux caprices d'un furieux ....

S'il reprend son bon sens, Monsieur, je suis à vos ordres.

(Il se sauve.)

SCENE VII.

SIR SAMPSON. VALENTIN. SCANDAL. JEREMY.

SIR SAMPSON.

RESTEZ, restez donc? Ne vous en allez pas.

SCANDAL.

Il vaut mieux le laisser sortir, Monsieur, sauf à le rappeller si le cas y échoit. Je crois que sa présence irrite les accès de M. votre fils.

VALENTIN.

L'Avocat est-il parti? ... A la bonne heure! nous pouvons maintenant boire un coup en liberté. . . . Parlez, ho? Quelle heure est-il? . . . Que vois-je? mon pere! ... Votre bénédiction, Monsieur.

SIR SAMPSON.

Grace au Ciel, il revient!... Bonjour, mon cher *Val*.... Comment va, mon garçon?

VALENTIN.

Un peu mieux, Monſieur... Ne voulez-vous pas prendre un ſiége?

SIR SAMPSON.

Oui, mon fils. Sieds-toi auprès de moi.

VALENTIN.

Monſieur, je ſçai trop mon devoir.

SIR SAMPSON.

Non, non, mets-toi, mon cher *Val*: Je le veux.... Eh bien, comment te trouves-tu? Donne-moi ton pouls..... Cela ne va pas mal maintenant, mon garçon..... J'étois ma foi fâché de te voir malade; & je ſuis bien charmé de te trouver mieux.

VALENTIN.

Bien obligé, Monſieur.

SCANDAL, *à part.*

Miracle! Le monſtre s'attendrit.

SIR SAMPSON.

Laiſſe-moi encore toucher ta main, mon cher Val.... Mais, elle eſt aſſez ferme. Comment donc? Si tu voulois,

tu pourrois même écrire... Tu pourrois du moins, sans peine, signer ton nom .... Jéremy, cours chez M. *Buckram :* dis-lui qu'il apporte au plûtôt ses papiers .... Vîte, vîte, dépêche-toi ... (*Il parle bas à Jéremy.*)

SCENE VIII.

SIR SAMPSON. VALENTIN. SCANDAL.

SCANDAL, *à part.*

J'Etois bien dupe, de croire ce vieux payen susceptible de remords! ..

SIR SAMPSON.

Reconnois tu ce papier, *Val ?*... Oh, oui, je sçais que tu es honnéte homme : tu rempliras ta promesse.

(*Il lui montre le papier de loin.*)

VALENTIN.

Approchez-le, Monsieur, je vous en prie. Vous me le montrez de si loin, que je ne puis vous dire si je le reconnois, ou non,

SIR SAMPSON.

Eh, tu le vois mon enfant... Ne reconnois-tu pas ta propre main ?.. Tien, je le lis d'ici ſans peine moi ; regarde... (*Il lit.*) *Les conditions de cette obligation....* C'eſt le commencement de l'Acte, & je le lis tout couramment.... Et à la fin... *En témoignage de quoi, j'ai ſigné les préſentes, Valentin* en grandes lettres, comme tu vois ! . . Cela eſt clair comme le jour. Aurois-je de meilleurs yeux que toi ? . . . Je pourrois même lire encor de plus loin... voyons... (*Il étend ſon bras le plus qu'il lui eſt poſſible.*)

VALENTIN.

Voudriez-vous me laiſſer tenir l'acte, Monſieur ?

SIR SAMPSON.

Te le laiſſer tenir ? Oui-da, de tout mon cœur.... Mais qu'as-tu beſoin de le tenir ? Ne ſçais-tu pas ce qu'il contient ?... Non, mon cher *Val* : je le remets dans ma poche ; il ſera là en ſureté. Mais je te le promets, mon garçon, dès l'inſtant que tu en auras ſigné un autre.

SCENE IX.

JEremy revient avec Buckram. Valentin dès qu'il l'apperçoit rentre en fureur. L'Avocat épouvanté se sauve.

SCENE X.

VAlentin continue ses extravagances; & rentre dans son Appartement, après avoir raillé vivement son Pere.

SCENE XI.

SIR SAMPSON. SCANDAL. FORESIGHT. Madame FORESIGHT. Mlle FRAIL.

SIr Sampson, au désespoir, dit force impertinences. Il reproche à Foresight de n'avoir pas prévu l'accident qui vient d'arriver à Valentin [illegible]

SCENE XII.

SCANDAL. FORESIGHT. Madame FORESIGHT. Mlle FRAIL.

FORESIGHT.

AH, Sir Sampſon ! que le Ciel conſerve votre tête. *Nemo omnibus horis ſapit*... Il eſt pourtant ſorti, & même en blaſphémant contre une ſcience Divine. Le courroux des Aſtres, & l'ignorance finale, ſeront déſormais ſon partage.

SCANDAL.

Daignez n'imputer ſon crime qu'à la douleur dont il eſt accablé .... ſon fils eſt *non compos mentis*, & par conſéquent incapable de ſigner la ceſſion de ſon droit d'aîneſſe. Cet événement détruit tous les projets de Sir Sampſon.

FORESIGHT.

Cela eſt-il poſſible ?

Mlle FRAIL, *à part à Madame Foresight.*

Ainsi l'ancre, sur lequel mon amant marin fondoit ses espérances est donc perdu.

Madame FORESIGHT.

Que ferez-vous de lui maitenant, ma sœur ?

Mlle FRAIL.

Ce que j'en ferai ? Je le renverrai en mer au premier beau tems.

FORESIGHT.

Comment ai-je pû me tromper au point de n'avoir point prévû tout ceci ?...

(Il rêve profondément.)

SCANDAL.

Madame, nous pourrions vous & moi lui apprendre encore quelqu'autre chose qu'il n'avoit point prevû.

Madame FORESIGHT.

Que voulez-vous dire ?.. Je ne vous entens pas.

SCANDAL.

Chut ! doucement, ma chere.... Je parle d'hier au soir.

Madame FORESIGHT.

D'hier au soir ! peut-on sçavoir ce

que votre impudence prétend inférer d'hier au ſoir ?

SCANDAL.

Cherchez-vous à me déconcerter, Madame ?... Parlez-vous ſerieuſement ?... De grace rappellez votre mémoire.

Madame FORESIGHT.

Oh, oui je me rappelle à préſent que vous fûtes fort impertinent... Et voilà tout.

SCANDAL.

Et voilà tout !... Abſolument ?

Madame FORESIGHT.

Sans doute. De quel front oſez-vous donc faire entendre autre choſe ?

SCANDAL.

J'avois déja oui parler de quelques prodiges ſemblables à celui-ci, mais je ne pouvois les croire.... Madame, je ſuis le plus humble de vos Admirateurs !... Et vous, M. Foreſight, comment va aujourd'hui ? Comment avez-vous repoſé cette nuit ?

FORESIGHT.

Mon ſommeil a été troublé par tant de viſions interrompuës, & de rêves peu ſuivis, que j'en ai perdu la mémoire.

SCANDAL.

C'eſt un malheur qui étoit attaché à cette nuit.... Mais ne voulez-vous pas voir Valentin ? Vous pourrez peut-être l'entendre. Pour moi, je ſuis preſque tenté de croire qu'il y a du myſtére dans ſes propos découſus, & que nous ne les croyons extravagans que parce-que nous ne les comprenons pas.

FORESIGHT.

Vous parlez très-ſenſément, Monſieur Scandal. Et ſur cette matiere je ſuis, ainſi que vous, de l'opinion des Turcs, qui regardent les inſenſés avec une ſorte de vénération. Allons voir Valentin.

Mlle FRAIL.

Suivez-les, ma ſœur, je vais chercher mon tendre amant, pour lui expédier ſon congé, & je vous rejoins ſur le champ.... mais, juſtement le voici.

SCENE XIII.

BEN. Mlle FRAIL.

BEN.

JE ne vois aujourd'hui que des fous.... Sauvons-nous de ce côté.

Mlle FRAIL.

M. Benjamin est en colére ?

BEN.

Votre rencontre me console un peu .... Ah, Mademoiselle, je viens d'essuyer, par rapport à vous, un terrible Ouragan !

Mlle FRAIL.

Par rapport à moi ! De quoi donc s'agit-il ?

BEN.

Mon Pere m'a surpris, disputant avec la mijaurée dont il veut faire ma femme... Il m'en a demandé la raison, & me l'a demandée d'un ton si brusque.... (Mon frere *Val* est, dit-on, devenu fou, & c'est ce qui le met de si mauvaise humeur : mais sçavois-je

cela moi ? & quand je l'eusse sçu ? Que m'importe ?).. Il m'a donc parlé fort brusquement ; & je lui ai répondu de même. Quoiqu'il soit mon Pere, je ne suis pas son laquais... Ainsi, je lui ai dit nettement, que je voulois me marier, non pas pour lui, mais pour moi-même ; & qu'à l'égard de la femme qu'il m'avoit destinée, je la croyois plus propre à apprendre à coudre, ou à filer, qu'à penser à un époux ; &, quant à moi, que je ne serois pas le sien.... Oh, j'ai bien un autre voyage à faire ! Qu'il le prenne comme il voudra.

Mlle FRAIL.

Ainsi, vous comptez vous embarquer au premier jour.

BEN.

Non, non, c'est de vous que j'entens parler : mais il n'en sçait rien encore.... je trouverai le moyen, m'a-t'il dit, de te faire bientôt mal au cœur : si je rencontre une femme à ma fantaisie, je me marierai moi-même. A la bonne heure, ai-je répondu ; mais si vous êtes assez fou pour risquer l'avanture, à votre âge, vous aurez

plus mal à la tête que je n'aurai mal au cœur... Oh, cette botte l'a terrassé ! il est resté sans replique ; & je l'ai planté-là tout de suite, avec ma prétendue.... peut-être est-il homme à l'épouser lui-même : j'y consens de toute mon ame.

Mlle FRAIL.

Et vous faites gloire d'avoir osé parler aussi durement à un pere ?

BEN.

Durement !... C'est lui qui a commencé.... Pourquoi m'a-t'il fait ainsi ?

Mlle FRAIL.

Quelle horreur ! Ciel, que j'étois trompée ! A quel monstre d'ingratitude allois-je livrer mon cœur ? Ah, que je suis heureuse d'avoir découvert les écueils & les sables mouvans que cachoit la surface d'une mer si séduisante !

BEN.

Qu'entens-je !... Seriez-vous aussi fâchée contre moi ?

Mlle FRAIL.

Ne me regardez jamais... né parmi les rochers, allaité par une baleine, bercé par la tempête, élevé par

les vents, tu n'es maintenant à mes yeux qu'un poiſſon vorace, toujours prêt à fondre ſur ſa proie.

BEN.

Hélas; hélas, elle extravague auſſi! Pauvre jeune fille, l'amour lui a tourné la tête. Que ferai-je pour la ramener à la raiſon?

Mlle FRAIL.

Ne t'en inquietes pas, monſtre: il m'en reſte aſſez pour te connoître.... As-tu le front de m'offrir un époux d'un caractére auſſi déteſtable? Si tu méconnois ton pere, connoîtrois-tu ta femme?..... Ciel, de quel ſort m'avez-vous préſervée!

BEN.

Doucement, Mademoiſelle: s'il eſt vrai que vous ſoyez dans votre bon ſens, j'ai bien l'air d'avoir joué plus gros jeu que vous...... Si je me ſuis brouillé avec mon pere, vous ſeule en êtes la cauſe.... Quels ſont donc vos deſſeins? Après toutes les avances que vous m'avez faites, après toutes les careſſes que j'ai reçuës de vous, prétendez-vous me faire échouer?

Mlle

Mlle FRAIL.

Au contraire, je veux vous remettre à flot, pour que vous puissiez partir en liberté.

BEN.

Quoi ! seriez-vous inconstante ?

Mlle FRAIL.

Que voulez-vous ! le vent change quelquefois.

BEN.

Le vent change ? Celui-ci est un mauvais vent, Mademoiselle, & il est d'autant plus honteux à vous de vous en servir... Si tel est votre caractére c'est peut-être un bonheur pour moi de le connoître... Mais quel étoit donc votre but ? Est-ce un sot que vous vouliez faire de moi ?

Mlle FRAIL.

Ce que vous voudrez : mais jamais un mari.

BEN.

Un mari ! Dussiez-vous m'aimer autant que je vous aime encore, dussiez-vous m'apporter en dot votre pésant d'Or & de Bijoux, je ne voudrois morbleu plus l'être.

Mlle FRAIL.

Vous m'aimez donc, cher petit Marsoüin ?

BEN.

Peu importe, si je vous aime : mais trêve de ces noms-là... Je ne vous aime du moins pas assez pour souffrir vos impertinences ; & je suis charmé d'avoir vû le fond de votre caractère. . . . Ceux qui ne vous connoîtront pas, pourront vous épouser : quant à moi je me sauve.... Vous me rappellerez peut-être quand il n'en sera plus tems.... Adieu.

Mlle FRAIL.

Ha, ha, ha ! tu peux vivre avec cette esperance.... (*Elle chante.*)

Mon tendre Amant va s'embarquer. . . .

SCENE XIV.

Mlle FRAIL. Madame FORESIGHT.

Mlle FRAIL.

O, Ma sœur, une minute plûtôt ;

vous euſſiez vû une belle rupture !.. Mon cher marin vient de partir ; il a briſé ſes nœuds avec autant d'indifférence qu'il les avoit formés.... O rage ! je ſuis preſque à demi piquée de l'inſenſibilité d'une brute que je mépriſois.

Madame FORESIGHT.

Il a donc ſoutenu le choc en Héros ?

Mlle FRAIL.

En Tyran... Le brutal a gagné le vent ſur moi, & m'a laiſſée bien loin derriere lui... Mais n'oublions pas une nouvelle qu'il m'a appriſe. Sir Sampſon eſt furieux, & projette de ſe remarier... S'il étoit poſſible de l'attirer de mon côté ?...

Madame FORESIGHT.

Le vieux Renard eſt trop madré ; & d'ailleurs il ne nous aime guères ni l'une ni l'autre. Mais je travaille à un autre projet, & j'en conçois déja quelque eſpérance. Je ſuis en marché avec Jeremy, le laquais de Valentin, pour nous vendre ſon Maître.

Mlle FRAIL.

Pour nous le vendre ! qu'entendez-vous par là ?

Madame FORESIGHT.

Valentin n'a la tête occupée que d'Angelique : il m'a pris tantôt pour elle ; & Jeremy m'assure qu'il en seroit de même de toute autre femme... Je lui ai promis des monts d'Or si, dans un des accès de son Maître, il veut vous faire passer auprès de lui pour Angelique, & l'engager à vous epouser. La chose une fois faite, il n'y a plus de retour ; & Valentin recouvrant son bon sens ne pourra se dispenser de vous assurer un bon douaire... Ils viennent ; écartons-nous un peu : & dites-moi ce que vous en pensez.

SCENE XV.

Madame FORESIGHT. Mlle FRAIL. VALENTIN. SCANDAL. FORESIGHT. JEREMY.

SCANDAL, *à Jeremy.*

AS-tu fait part à ton Maître du tour qu'on veut lui jouer ?

JEREMY.

Oüi, Monſieur ; il veut bien s'y prêter, & feindre de la prendre pour Angelique.

SCANDAL.

Tant-mieux, cela fera une bonne ſcéne.

FORESIGHT.*

Juſte Ciel !...

VALENTIN.

Silence : garde-toi de m'interrompre ; ce que je te prédis t'aidera à faire de belles prophéties. . . . . . Te voilà bien inſtruit du paſſé : voyons maintenant l'avenir..... Sçais-tu, par exemple, ce qui doit arriver demain ?... Ne me répons pas, je vais te l'apprendre.... Demain, les fourbes chercheront à s'enrichir par leur ſubtilité, & les ſots en ſe livrant à la fortune ; la probité agira toujours à l'ordinaire.... Allons, interrogez-moi tous ſur les événements de demain.

SCANDAL.

Parlez, M. Foreſight.

FORESIGHT.

Dites-moi, je vous prie, ce qui ſe paſſéra à la Cour ?

* Ecoutant Valentin, qui lui parle bas.

VALENTIN.

Scandal peut vous le dire... Je ſuis la Vérité : je n'habitai jamais ce pays-là.

FORESIGHT.

Parlons donc de la Cité.

VALENTIN.

L'Office s'y fera aux heures ordinaires, dans des temples déſerts. Tu verras pourtant mille viſages portant l'empreinte du zèle & de la piété, dans le fond des comptoirs, qui feront croire aux étrangers que la Religion ſe vend ici dans les boutiques. Les choſes iront toujours méthodiquement dans la Cité; on ſonnera douze heures à midi, & à deux heures à la bourſe. Les femmes & les maris auront leurs commerces ſéparés; des ſoins & des plaiſirs différens occuperont les mêmes familles. Les Caffés ſeront remplis de fumée, & de ruſes. Les apprentifs, & les *courtaux*, après avoir balayé le matin la boutique de leur Maître, auront ſûrement ſali ſa chambre à coucher avant la nuit. Mais voici deux choſes qui te paroîtront bien étranges! Tu verras des épouſes coquettes, avec les jambes

libres, & des maris très-benins le col chargé de chaînes.... Mais doucement: que je t'examine, avant que d'aller plus loin: Tu m'as l'air suspect. Serois-tu un mari?

FORESIGHT.

Oüi, Monsieur, je suis marié.

VALENTIN.

Pauvre Créature!.. Ton épouse n'est-elle pas de la Paroisse de *Covent-garden*?

FORESIGHT.

Non, elle est de S. *Martin des Champs*.

VALENTIN.

Le pauvre homme! Tes yeux sont enfoncés, tes mains ridées, tes jambes décharnées, ton dos voûté: hâte-toi d'invoquer les Dieux, obtiens une Métamorphose.... Jette-toi dans le Chaudron de *Médée*, pers-y ta figure & ton âge: sors-en avec des bras de *Cyclope*, des reins d'acier, & des épaules d'*Atlas*.

FORESIGHT.

Sa frénésie me paroît montée au plus haut dégré.

SCANDAL.

C'eſt comme une marée de Printems !

FORESIGHT.

La comparaiſon eſt juſte : vous êtes expert ſur cette matiére, Monſieur *Scandal* ; & je ſerois charmé de conferer avec vous ſur tout ce qu'il vient de nous débiter.... Ses propos me paroiſſent myſtérieux,& hiéroglyfiques...

VALENTIN.

Pourquoi donc Angelique me prive-t-elle ſi longtems de ſa préſence ?

JEREMY.

Monſieur, elle eſt ici.

Madame FORESIGHT.

Allons, ma ſœur, approchez.

Mlle FRAIL.

Ciel ! Que vais-je lui dire ?

SCANDAL.

De grace, Madame, ayez quelque complaiſance pour lui.

VALENTIN.

Où eſt-elle ?... Oh, je la vois enfin !... Je crois appercevoir à la fois en elle l'opulence, la ſanté, & la liberté, qui viennent au ſecours d'un malheureux... Ah, ſoyez la bienvenue !

Mlle FRAIL.

Comment vous portez-vous, Monſieur ? Puis-je vous être de quelque ſecours ?

VALENTIN.

Ecoutez : j'ai un ſecret à vous confier.... *Endymion*, & la *Lune* doivent nous rencontrer cette nuit ſur le mont *Latmos*, où nous ſerons mariés à la faveur des ténébres. Mais n'en parlez pas !... Pour que la choſe ſoit ſecrette, l'Hymen doit mettre ſon flambeau dans une lanterne ſourde ; *Junon* fera prendre à ſon Paon de l'eau de pavots, pour qu'il plie ſa queuë brillante, & que les cent yeux d'*Argus* ſoient fermés. Perſonne enfin n'en ſçaura rien, excepté Jéremy.

Mlle FRAIL.

Non, non, la choſe ſera ſecrette ; je vous en répons ; travaillons-y tout-à-l'heure.

VALENTIN.

Le plutôt vaut le mieux.... approche, Jéremy ?... Plus près encore, de crainte que l'on ne nous entende.... Je vais t'apprendre une nouvelle... : Angélique vient de ſe faire Religieuſe ;

elle a pris le voile : je vais aussi le prendre, & nous nous marierons sans que qui que ce soit s'en puisse appercevoir. Songe bien à cela.

JEREMY.

Comptez sur moi, Monsieur.

VALENTIN.

Ecoute ... Parlons bas.

SCENE XVI.

Les mêmes Acteurs. ANGELIQUE. TATTLE.

ANGELIQUE.

OH, M. Tattle, ne me parlez point d'amour : vous dérangez tous mes projets ; je voulois vous faire mon confident.

M. TATTLE.

Mais, Madame, pouvez-vous aimer encore cet homme ? Une fortune aussi considérable, sera-t'elle le partage d'un insensé ?

ANGELIQUE.

Je vous dirai, en confidence, que je

ne l'avois pas aimé avant ſon accident. Mais, gardez-moi le ſecret, je vous en prie.

SCANDAL, *à part.*

Voici du nouveau. Tattle, Dieu me pardonne, en conte à Angelique !

M. TATTLE.

Vous me recommandez le ſecret ! A moi, Madame ! Ah, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous... Puis-je m'occuper d'autre choſe, que de la paſſion que vous m'avez inſpirée depuis longtems ?... Hélas, ce n'eſt que depuis l'inſtant où j'ai crû que Valentin n'étoit plus digne de vous, que j'ai commencé à concevoir quelque eſpérance, & que j'ai oſé vous faire l'aveu de l'amour le plus tendre & le plus diſcret... Daignez ouvrir les yeux, Madame, daignez jetter un regard attentif ſur vos deux amans. Vous verrez, en Valentin, les déplorables reſtes d'un homme ruiné de toutes façons : vous verrez, en moi, un vivant Tableau de la jeuneſſe & de la ſanté, un homme d'un ſens mûr & raſſis, & qui plus eſt, le plus paſſionné des Amans.

ANGELIQUE.

Ecoutez, M. Tattle... Quand je vous verai dans l'état où est Valentin, je commencerai à croire que vous m'aimez. C'est le plus fou des deux qui l'emportera.

VALENTIN, *à Jeremy.*

Cela te suffit... Ah! qui est là?...

Mlle FRAIL, *à Jeremy.*

L'arrivée d'Angélique va tout gâter.

JEREMY.

Non, Madame, il ne la reconnoîtra pas. Au pis aller, je lui persuaderai qu'il se trompe.

VALENTIN.

Scandal, qu'est-ce que tout ce monde-là?... des Etrangers? S'ils sont tels, approche, que je te dise ma pensée... (*bas à Scandal.*) Tâche de les faire tous sortir, à la réserve d'Angélique, pour que je puisse l'instruire de mon projet.

SCANDAL.

Laissez-moi faire.... Tattle, à ce que j'apperçois, se radoucit pour Angélique: il conviendroit bien mieux à Mademoiselle Frail; ils sont faits l'un pour l'autre. Si nous pouvions

les accoupler ? . . . Qu'en dis-tu ?
(*Il continue de parler bas à Valentin.*)
Madame FORESIGHT, *à Angélique.*

Il ne vous reconnoîtra pas : il ne connoît personne.

M. FORESIGHT.

Mais il connoît, en même tems, plus que personne . . . . O, ma chere niéce ! il connoit le passé, l'avenir, & les profonds secrets de tous les tems.

M. TATTLE.

Ecoutez, M. Foresight, ma méthode n'est pas de m'étendre beaucoup sur une matiere, ainsi je ne serai pas long . . . . Je vous dirai donc, en bref, que je parie cent guinées que je sçais plus de secrets que lui.

FORESIGHT.

Vous me surprenez ! Je ne lis pourtant rien de cela sur votre visage . . . . Apprenez-moi donc ce que vous sçavez.

M. TATTLE.

Croyez-vous que je vais vous le dire ? . . . Il prétend lire sur mon visage ! Non, non, Monsieur, c'est dans mon

cœur que tout cela eſt écrit ; c'eſt là où mes ſecrets ſont à l'abri des yeux les plus perçants. Me prenez-vous pour un bavard ?

VALENTIN, *à Scandal.*

Inſtruis-en Jéremy, il conduira cela fort bien...Je vais leur apprendre moi-même, que je ſuis charmé de les voir.... (*haut.*) Pourquoi me regardez-vous de mauvais œil ? Il faut donc vous parler nettement. (*en rejoignant la Compagnie.*) Je ſuis la Vérité même : je hais un ancien ami avec un nouveau viſage.

(*Scandal ſe retire à côté avec Jeremy.*)

M. TATTLE.

Me reconnoiſſez-vous, Valentin ?

VALENTIN.

Vous ! Qui êtes-vous ?

M. TATTLE.

Jack Tattle, votre bon ami.

VALENTIN.

Mon ami : Je n'ai ni femme, ni argent ; de quel uſage puis-je être pour un ami ?

M. TATTLE.

Il parle librement. Je ne lui confierois pas un ſecret.

ANGELIQUE.

Et moi, Valentin, me reconnoissez-vous ?

VALENTIN.

Oh, très-parfaitement.

ANGELIQUE.

Qui suis-je ?

VALENTIN.

Une femme.... Un être que le Ciel orna de tous les charmes de la beauté, lorsqu'il enta la rose sur des ronces. Oh, je vous connois, car j'ai aimé longtems, tel que vous me voyez ; & si bien aimé, que j'ai fait une découverte admirable. Je sçais, à coup sûr, à quoi une femme est propre.

M. TATTLE.

Ah, daignez nous dire à quoi ?

VALENTIN.

A garder un secret.

M. TATTLE.

Bon !

VALENTIN.

Oui sans doute, à garder un secret : car, dût-elle le révéler, elle a encore l'avantage de n'être pas cruë.

M. TATTLE.

Bravo !

VALENTIN.

Allons, un peu de Musique... donnez moi cet air que j'aime à entendre. ...

CHANSON.

OUi, ma chere *Charmion*, s'il étoit possible que je recommençasse ma carriere amoureuse, toi seule recevrois encor mon premier hommage. Je sens que mes yeux conduiroient encor mon cœur vers un si bel objet ; que je te renouvellerois tous mes anciens sermens : mais, pour te parler avec sincérité, je crois que je te mentirois encore !

Malgré toutes nos protestations, j'ai éprouvé que l'amour ne peut se fixer totalement à un seul objet ; ce Dieu est aussi léger, aussi volage que l'imagination. Ne cherchons donc jamais à enchaîner ce qui veut & doit être libre. Mais, pour le bonheur des deux sexes, consentez ; puisque les femmes aiment le changement, que les hommes l'aiment aussi.

VALENTIN.

Ç'en est assez : je suis trop mélancolique.

(*Il se proméne en rêvant.*)

JEREMY, *à Scandal.*

Comptez, Monsieur, que cela sera fait.

SCANDAL.

Je crois, Monsieur Foresight, qu'il est tems de le quitter : j'augure que l'accès dont il nous menace sera terrible, & peut-être dangereux.

FORESIGHT.

Je me soumets à vos lumieres.

JEREMY, *à Mademoiselle Frail.*

Attendez-moi, Madame.... J'aurai soin que tout soit bien disposé.

Mlle FRAIL.

Je laisse tout entre tes mains. Si nous réussissons, compte sur ma reconnoissance.

M. TATTLE, *à Angelique.*

Madame, aurai-je l'honneur d'être votre Ecuyer ?

ANGELIQUE.

Non, je reste ici : M. Scandal me protégera.... Ma Tante, M. Tattle désireroit fort de vous donner la main.

M. TATTLE.

Dequoi diantre se mêle-t'elle ? je ne puis maintenant m'en dédire.... Ma-

dame veut-elle bien m'accorder cet honneur ?

Madame FORESIGHT.

M. Tattle n'avoit pas beſoin de tant de cérémonie.

SCENE XVII.

ANGELIQUE. VALENTIN. SCANDAL.

SCANDAL.

JEremy, ſuivez M. Tattle.

ANGELIQUE.

M. Scandal, je ne reſte au moins qu'en attendant ma Suivante, & pour me délivrer du cher M. Tattle.

SCANDAL.

Je ſuis charmé, Madame, d'avoir entendu votre converſation avec lui. Ses impertinences vous ont arraché un aveu en faveur de Valentin, que ni les ſouffrances de ce tendre Amant, ni mes inſtances, n'avoient pû obtenir de vous. C'eſt à Valentin à profiter

de cette découverte, à vous à ne plus lui cacher son bonheur, & à moi de ne point troubler une explication dont je suis enchanté.

ANGELIQUE.

O Ciel! prétendez-vous me laisser seule avec un homme qui extravague?

SCANDAL.

Je laisse mon ami avec la seule personne qui puisse le guérir.

SCENE XVIII.

ANGELIQUE. VALENTIN.

VALENTIN.

Ne craignez rien, Madame; je sens que je reviens à moi-même.

ANGELIQUE.

J'en suis bien-aise, Monsieur.... (*à part.*) mais je ne m'y fie pas.

VALENTIN.

Vous voyez, Madame, à quels déguisemens l'amour me force de recourir. Les Dieux, pour une aussi belle

cause, ont souvent usé de Métamorphoses plus étranges. Ils n'ont pourtant jamais déguisé que leur corps : l'amour m'a forcé d'oser davantage. Daignez le pardonner, Madame, au plus passionné, & au plus malheureux des amans !

ANGELIQUE.

Qu'entens-je ! Comme il parle ?.... Le pauvre Valentin !

VALENTIN.

Cessons de nous contrefaire, & parlons un moment de bonne foi.... La Comédie tire à sa fin, Madame : redevenons ce qu'en effet nous sommes; & si vous avez quelque retour pour moi, daignez songer que j'en ai mérité l'aveu.

ANGELIQUE, *soupirant.*

Je voudrois vous avoir aimé !.... Car le Ciel sçait combien je vous plains. Si j'avois prévu les funestes suites de votre passion, j'aurois sans doute fait d'autres efforts.... Mais, hélas, il est trop tard !

VALENTIN.

De quelles suites funestes entendez-vous parler ?.... Et pourquoi donc est-

il trop tard ? Ma prétenduë démence a trompé mon pere, & m'a donné le tems de ſonger aux moyens de me raccommoder avec lui : elle m'a, du moins, conſervé juſqu'à ce moment mon droit d'aîneſſe, que j'étois engagé par écrit de céder à mon frere dès ce matin. Mon intention étoit de vous inſtruire tantôt de tout cela ; mais vous étiez ſortie de chez moi, avant même que je ſçuſſe votre arrivée.

ANGELIQUE.

Comment donc ? Je m'imaginois que l'amour ſeul avoit excité les égaremens de votre raiſon.... & j'apprens maintenant qu'un but mercénaire, qu'un ſordide intérêt vous les a fait feindre ?

VALENTIN.

Vous m'outragez, Madame !.. Si quelque intérêt m'a conduit, c'eſt le vôtre. L'amour ſeul me rendoit-il digne de vous ?

ANGELIQUE.

Ainſi vous me croyez l'ame intéreſſée.... Mais je ſuis bien bonne d'en croire à un intervalle de raiſon : J'oubliois, en vérité, votre maladie.

VALENTIN.

Madame, ce dernier trait eſt bien barbare!

SCENE XIX.

ANGELIQUE. VALENTIN. JEREMY.

ANGELIQUE.

OH, voici un homme raiſonnable. Il n'aura pas l'effronterie de m'en impoſer plus longtems.... Approche, Jeremy? avouë, enfin, que la folie de ton Maître n'eſt qu'un jeu concerté.

JEREMY.

Moi, Madame? Moi! Je le ſoutiens auſſi complétement fou que le plus déterminé Fanatique, Chimiſte, Amant, ou Poëte de l'Europe.

VALENTIN.

Tu mens, coquin: je ne ſuis pas fou.

ANGELIQUE.

Ah, ah, ah! Tu vois qu'il te dément.

JEREMY.

Hélas, Madame, vit-on jamais un fou aſſez fou pour avouer ſa maladie?

VALENTIN.

Maraut! Ne crains-tu pas? ....

ANGELIQUE.

Il parloit tout à l'heure très-ſenſément.

JEREMY.

Pourquoi non? Il a de très-bons intervalles.... Mais, voyez comme ſes yeux recommencent à s'égarer!....

VALENTIN.

Ah, tête de fer! je vais te prouver que la farce eſt finie, & que je ne veux plus être fou.

(*Il le bat.*)

ANGELIQUE, *riant.*

Eh bien, qu'en dis-tu maintenant? Eſt-il fou, eſt-il ſage?

JEREMY.

Entre les deux, je crois, car il n'a pas deux heures de tenuë.... Je l'ai laiſſé dans le moment d'humeur à être fou, & je ne le crois pas fort tranquile à préſent. Je m'y perds!.. (*On frappe à la porte.*) ... Qui eſt là?

VALENTIN, *fâché.*

Vois qui c'eſt, double ſot.... Je croyois vous toucher, Madame : j'ai du moins le bonheur de vous amuſer.

ANGELIQUE.

Je ne vous croyois pas ſi ſuſceptible.... Mais il en eſt des fous, comme des yvrognes, qui prétendent encore avoir de la raiſon quand ils en ont le moins. J'étois prête à vous croire, lorſque j'ai touché votre endroit ſenſible. Mais je reviens à mon premier ſentiment, & je vous plains.

JEREMY *rentre.*

Votre Pere, Monſieur, envoye ſçavoir ſi vous vous trouvez mieux.... Plaît-il à Monſieur d'être fou, ou raiſonnable ?

VALENTIN.

Imbécile que tu es ! Tu ſçais que tout ce que j'ai au monde dépend de cet aveu .... Oui, je ſuis fou, coquin ; je ſuis fou pour tout le genre humain, excepté pour Madame.

JEREMY.

Fort bien. .. Madame, votre Suivante eſt ici.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Qu'elle entre.

SCENE XX.

ANGELIQUE. VALENTIN. JEREMY. JENNY.

ANGELIQUE.

AVez-vous été où je vous ai dit ?

JENNY, *bas.*

Oui, Madame, Sir Sampſon vous attend dans le moment.

VALENTIN.

Pourrez-vous me laiſſer dans cette cruelle incertitude ?

ANGELIQUE.

Il faut être auſſi malade que vous l'êtes, pour faire une pareille queſtion. L'incertitude, & l'attente du bonheur font ſeules les charmes de la vie ; la ſécurité eſt inſipide ; elle émouſſe ou prévient le déſir, elle apprécie tout à ſa juſte valeur. Croyez moi, mon cher Valentin, ne cherchons pas

à nous connoître mieux ; dès l'instant qu'on se voit face à face, le plaisir de la mascarade est passé. Mais avant que de nous quitter, j'ai deux choses à vous apprendre : je ne suis pas aussi dupe que vous me l'avez crue ; & vous êtes plus fou que vous ne croyez.

SCENE XXI.

VALENTIN. JEREMY.

JEREMY.

QUoi, la voilà encore partie ! J'espere du moins que vous vous entendez maintenant.

VALENTIN.

Son ame est aussi indéchifrable qu'un Hieroglyphe Egyptien, ou qu'un Manuscrit Irlandois.

JEREMY.

J'ai oui-dire, Monsieur, que l'Hébreu se lisoit à rebours. Ne pourriez-vous pas interpreter ainsi ses sentimens ?

VALENTIN.

On dit aussi que les prieres des Sorciers, les rêves, & les Almanachs Flamands doivent être entendus dans le sens contraire. Il y a du moins une méthode en cela; on sçait à quoi s'en tenir. Mais Angélique est une médaille sans inscription, & sans revers, des deux côtés également indifférente. Cependant, puisqu'elle ne paroît pas me haïr, je persisterai dans ma poursuite; je connoîtrai, s'il est possible, le fond de son ame, en dépit de l'opinion satyrique de mon ami Scandal, qui prétend, *qu'il en est d'une femme comme d'un tour de gibeciere, qui ne nous étonne qu'autant que nous ne le comprenons pas.*

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

La Scene est dans un appartement de M. Foresight.

ANGELIQUE.

OU donc est Sir Sampson ? Ne m'aviez-vous point dit qu'il seroit ici avant moi ?

JENNY.

Il est dans l'autre Chambre, vis-à-vis d'un grand miroir, occupé à mettre sa perruque & sa cravatte.

ANGELIQUE.

Oui-da ? J'en suis bien-aise.... Apparemment que je lui plais, puisqu'il a envie de me plaire. Il prévient mes desseins.

JENNY.

Je l'entens, Madame.

ANGELIQUE.

Laiſſez-moi... Ecoutez ? Si Valentin vient, ou envoye pour me parler, je ne ſuis point viſible.

SCENE II.

ANGELIQUE. SIR SAMPSON.

SIR SAMPSON.

IL y a longtems, Madame, que je n'ai été honoré des commandemens d'une belle Dame... Ce bonheur me fait revivre.... Il ne m'eſt en vérité pas arrivé depuis l'âge de trente-cinq ans !...

ANGELIQUE.

Eh bien, Sir Sampſon, vous n'êtes pas ſi à plaindre que vous le dites. Y a-t-il ſi longtems que vous avez atteint cet âge ?

SIR SAMPSON.

Ce tems est toujours bien long, Madame, pour un homme qui aime à rendre hommage à la beauté.

ANGELIQUE.

Comment donc, Sir Sampson est un vrai Courtisan !

SIR SAMPSON.

Point du tout, Madame : vous me faites tort. Suis-je assez âgé pour avoir l'air de ces gens-là : ils n'ont rien de bon que la langue... J'ai cinquante ans, il est vrai, mais cet âge est-il si méprisable ?

ANGELIQUE.

Méprisable ! Tout au contraire. Cinquante ans ?... Eh, que deviendroient donc les trois quarts de nos *Beaux* ? J'en vis un ces jours passés à la Comédie, bien plus âgé que vous, qui à la chandelle n'en paroissoit pas vingt-cinq.

SIR SAMPSON.

Murailles replâtrées, vieux bâtimens recrépis qui péchent par les fondemens ! Je suis d'une autre pâte que tous ces *vers-luisants là*, Madame : aucun de mes Ancêtres ne s'est marié avant

l'âge de cinquante ans, & tous ont laissé une postérité nombreuse .... Mais, daignez m'apprendre en quoi je puis vous être utile ? Quelque étourdi vous a-t-il manqué de respect ? Faut-il se couper la gorge avec lui ? Parlez, Madame, je suis prêt.

ANGELIQUE.

Non, Sir Sampson, je n'eus jamais d'outrages à vanger; j'ai plus besoin de votre tête que de votre bras; & pour vous parler net, je vous dirai qu'ennuyée de vivre seule, je pense enfin à choisir un époux.

SIR SAMPSON.

Madame, ce seroit dommage de .... (*à part.*) Qu'elle est aimable ! Ah, si je pouvois lui plaire, que j'attraperois bien mes coquins de fils !... (*haut.*) Madame, vous méritez de trouver un époux digne de vous; & il seroit fâcheux que vous tombassiez dans les mains d'un de ces jeunes fous, dont cette Ville abonde: mauvaises têtes qui ne pensent qu'une heure après avoir agi; qui se marient aujourd'hui par caprice, & s'en repentent demain sans sçavoir pourquoi ..... Prenez-y

garde, Madame... Défiez-vous des jeunes gens!

ANGELIQUE.

Je ne veux consulter que vous, Sir Sampson. Je suis assez riche pour faire la fortune de celui qui pourra me plaire; & s'il étoit possible de trouver un jeune homme d'une figure agréable, & d'un bon caractére, je pourrois peut-être me décider en sa faveur.... Mais je ne veux, ni d'un bel esprit de profession, ni d'un sot.

SIR SAMPSON.

Ma foi, Madame, vous êtes difficile. Un jeune homme, qui à ses propres yeux n'est pas un bel esprit, ni un sot aux yeux du Public, est bien difficile à rencontrer!

ANGELIQUE.

Je pense, Sir Sampson, que celle qui épouse un sot, expose à la fois & sa réputation & son jugement à la censure du monde; & que celle qui choisit ce qu'on appelle un homme de beaucoup d'esprit, s'assujettit dès ce moment à supporter toute la sévérité du caractère, & toute l'insolence de la conduite de son époux. J'aimerois assez le dernier

pour amant, parceque mon amour-propre seroit flaté d'une pareille conquête : mais je ne voudrois être ni sa femme, ni son ennemie ; car j'aurois autant à craindre de sa malice si j'en étois haïe, que de sa jalousie si j'en étois aimée.

SIR SAMPSON.

Aucune des Sybilles du vieux Foresight ne prononça jamais de plus grandes vérités ! Vous m'avez subjugué, Madame, je hais les beaux esprits autant que vous les haïssez. Ils sont cause de la perte d'un de mes fils qui sembloit promettre quelque chose.... La manie du bel esprit lui a fait perdre sa fortune, & la misére dans laquelle il est tombé lui a fait perdre l'esprit.

ANGELIQUE.

Sir Sampson, en qualité de votre amie, je dois vous avertir que l'on vous trompe : Votre fils n'est pas plus fou que vous.

SIR SAMPSON.

Ah, que ne puis-je en avoir quelque preuve !

ANGELIQUE.

Je pourois vous mettre à portée de

cela .... Mais je paroîtrois peut-être prendre un intérêt trop ſenſible à ce qui vous touche.

SIR SAMPSON, *à part.*

Me trompai-je! M'aimeroit-elle?...

Ah, Madame, ſi tout ce que je poſſéde étoit digne d'un ſeul de vos regards, avec quelle ardeur ne m'empreſſerois-je pas de vous l'offrir?... Si dans une main j'avois le Pérou, le Méxique dans l'autre, & ſous mes pieds l'Empire de l'Orient, tant de grandeur ne ſerviroit qu'à illuſtrer la victime que j'oſerois offrir à vos attraits.

ANGELIQUE.

Qu'entens-je, Sir Sampſon!... à quoi tend ce diſcours?

SIR SAMPSON.

Ma foi, Madame, à vous dire que j'aime.... & que ſi vous vous en rapportiez à moi ſur le choix d'un époux...

ANGELIQUE.

Doucement, Sir Sampſon: je vous demande un avis, & vous vous offrez vous-même.... Mon deſſein, qui n'étoit rien moins que ſérieux, étoit bien de vous propoſer quelque choſe de

ſemblable, uniquement pour vous faire avoir raiſon de votre fils Valentin. J'avois penſé qu'un accord ſimulé entre vous & moi lui feroit bientôt retrouver ſon bon ſens, dans la crainte de me perdre ; & la paſſion qu'il m'a longtems témoignée ſembloit me répondre du ſuccès.... Mais....

SIR SAMPSON.

Ah, Madame, l'invention eſt admirable! Profitons-en, je vous en ſupplie!.... Mais pourquoi notre accord ne ſeroit-il que ſimulé ? Qui empêche qu'il ne ſoit réaliſé par un bon Contrat ?

ANGELIQUE.

Ah, Sir Sampſon, que dites-vous ? Et que diroit le monde !

SIR SAMPSON.

Le monde dira que vous êtes une femme prudente, & moi un homme heureux.... Vous pouvez du moins compter ſur un amour extrême pendant ma vie, & ſur un bon douaire après ma mort.

ANGELIQUE.

Je le crois, Sir Sampſon, votre bon cœur m'eſt aſſez connu... Mais oubliez-

vous que vous avez les mains liées ? & que si votre fils Valentin reprenoit son bon sens, il doit céder son droit d'aînesse à son frere Cadet ?

SIR SAMPSON.

Peste, que vous êtes rusée !... Tant mieux, je vous en aime davantage... Sçachez pourtant, que j'ai fait insérer dans l'Acte une clause en ma faveur... Sçachez encore, que j'ai un moyen certain pour faire tomber tous les biens-fonds aux enfans mâles qui pourront naître de nous. Fiez-vous-en à ma prévoyance : donnez-moi seulement des enfans, leur bien est tout trouvé.

ANGELIQUE.

Eh bien, voulez-vous me confier l'Acte, pour consulter mon Avocat ?

SIR SAMPSON.

Quoi, auriez-vous quelque défiance ?.. Je me fie à vous moi. Tenez ; si c'est un marché fait, je compte sur votre parole.

ANGELIQUE.

Quand j'aurai vû mon Avocat, s'il trouve la chose pratiquable, vous aurez sur le champ ma réponse.

SIR SAMPSON.

J'y consens de tout mon cœur!.. rentrons, Madame, je vais vous remettre l'Acte en question; & tandis que vous irez consulter l'Avocat, j'irai avertir le Ministre. Que je suis transporté! Je n'ai plus que vingt-cinq ans, Madame... L'espoir de vous posseder m'a rendu la jeunesse!..

(*Il lui baise les mains, & l'accable de caresses ridicules.*)

SCENE III.

M. TATTLE. JEREMY.

M. TATTLE.

Est-elle sortie?

JEREMY.

Oui, Monsieur, elle est partie pour se rendre à l'endroit convenu... Ah! Monsieur, si vous n'agissez pas dans cette affaire avec toute la fidélité & la circonspection possible, vous causerez la mort de l'homme du monde qui vous est le plus sincerement attaché!

M. TATTLE.

Quel eſt cet homme ?

JEREMY.

C'eſt moi, Monſieur; c'eſt moi, qui, quoique indigne, aſpire depuis un tems infini à l'honneur de vous ſervir. Le dérangement de la cervelle de mon ancien maître m'en procure enfin l'occaſion; & j'ai cru ne pouvoir entrer chez vous par une plus belle porte, qu'en mettant dans vos bras une aimable & riche héritiere, dont je vous ſçavois vivement épris.

M. TATTLE.

C'eſt aſſez; ta fortune eſt faite. Tu es aſſez bien bâti, & tu me parois avoir l'éloquence néceſſaire pour faire joliment un meſſage auprès des femmes. J'aurai ſoin de toi.

JEREMY.

Sçavez-vous, Monſieur, que j'ai des Fleurs de Rhétorique dans la tête ? que j'ai été à *Cambridge* ?

M. TATTLE.

Tant-mieux : il n'y a pas de mal qu'un Domeſtique ait été élevé dans une Univerſité : mais cette éducation ſeroit un peu trop pédanteſque pour un

homme de condition. Je compte que tu ſçais te taire, & que l'on peut te confier certains ſecrets ? ... Tu m'entens ?

JEREMY.

Oh, que oui, Monſieur : c'eſt le talent où j'excelle le plus. Je ſuis auſſi caché que la tête du *Nil*.

M. TATTLE.

Qui eſt ce Monſieur *Nil ?* N'eſt-il pas du Conſeil-Privé ?

JEREMY.

(*à part.*) Oh l'ignorant !... (*haut.*) Non, Monſieur, c'étoit un malin Egyptien, dont les bras s'étendoient par tout ſon pays, ſans qu'on ait jamais pû parvenir à découvrir ſa tête.

M. TATTLE.

Quel ruſé coquin ! ..... Mais il eſt tems de ſonger à nos affaires. Angelique, dis-tu, ſera voilée ; & je dois l'être auſſi, n'eſt-il pas vrai ?

JEREMY.

Oui, Monſieur, voilé, encapuchonné comme un faucon, pour tomber à la premiere vuë ſur la proye que je vous deſtine. C'eſt une nouvelle fantaiſie du cerveau gâté de mon

Maître, d'époufer Angelique dans cet accoûtrement; & elle eſt aſſez folle de lui pour ſe prêter à tout ce qui peut lui plaire. La pauvre Demoiſelle aura bien lieu de me remercier, lorſque comptant d'avoir épouſé un extravagant elle ſe trouvera l'épouſe d'un Gentilhomme auſſi ſpirituel, auſſi accompli que l'eſt Monſieur !

M. TATTLE.

En peux-tu douter, mon cher Jeremy? Elle eſt ma foi bienheureuſe d'avoir rencontré un ami tel que toi... je pourrois même te jurer que je l'épouſe au moins autant par compaſſion que par amour.

JEREMY.

C'eſt, ma foi, un acte de charité, d'empêcher qu'une fille charmante, & riche de 30000 livres ſterlings, ſe jette ainſi à la tête d'un homme qui ne vous vaut pas à cent picques près.

M. TATTLE.

J'ai toujours penſé ainſi .... j'en aurois même autrefois ſauvé pluſieurs autres, ſi j'avois pû me familiariſer avec le mariage.

JEREMY.

Je vais lui dire de se tenir prête, & que mon Maître va venir. Dans un demi-quart-d'heure, je suis chez vous, avec votre déguisement. Ayez soin surtout de contrefaire votre voix, & de lâcher quelques extravagances, de crainte qu'elle ne vous reconnoisse.

M. TATTLE.

Oh, laisse-moi ce soin : tout ira bien, je t'en réponds. Vole, je vais t'attendre.

SCENE IV.

M. TATTLE. Mlle PRUE.

AH, mon cher M. Tattle, que je suis aise de vous rencontrer ! je vous cherchois partout, & j'en suis toute fatiguée.

M. TATTLE, *à part.*

Peste soit de la Niaise !.... Comment m'en défaire ?

Mlle PRUE.

Oh, j'ai de bonnes nouvelles à vous

apprendre...... Je n'épouserai pas le Marin : mon pere me l'a dit. C'est vous qui serez mon époux, n'est-ce pas ? Vous m'avez dit que vous m'aimiez, n'est-il pas vrai ? Eh bien, vous pouvez m'épouser quand il vous plaira.

M. TATTLE.

Eh fi donc, Mademoiselle.... Qui vous a dit cela ?

Mlle PRUE.

Mon pere.... je lui ai dit que vous m'aimiez.

M. TATTLE.

Fi donc, encore un coup, Mademoiselle... qui vous a dit cela ?

Mlle PRUE.

Qui m'a dit cela ? Vous-même apparemment. Ne me l'avez-vous point dit ?

M. TATTLE.

Oh, mais il y a long-tems ; c'étoit tout au moins hier : j'ai dormi toute une nuit depuis, & je n'en ai seulement pas rêvé.

Mlle PRUE.

Et moi j'ai rêvé que nous étions mariés.

M. TATTLE.

Cela ſe peut : mais votre pere vous dira qu'il faut toujours croire le contraire des ſonges.

Mlle PRUE.

Vous ne m'aimez donc plus autant qu'hier ?

M. TATTLE.

Pourriez-vous vouloir encore de moi ?

Mlle PRUE.

Oui, ſans doute.

M. TATTLE.

Vous vous trompez, j'en ſuis certain... vous ne ſçavez pas ce que vous voulez.

Mlle PRUE.

Eh bien, voilà mon pere, il le ſçait bien lui.

SCENE V.

M. TATTLE. Mlle PRUE. FORESIGHT.

FORESIGHT.

VOus êtes bien diſcret, M. Tattle. J'aurois cru cependant que votre tendreſſe pour ma fille étoit un ſecret que vous pouviez me confier. Vous vouliez eſſayer ſi ma ſcience pouvoit le pénétrer ; en ce cas, je vous le pardonne... mais voyons donc... Oui-da !.. hum... ah, ah ! je crois réellement voir quelque reſſemblance dans vos phiſionomies ; & ma fille me reſſemble beaucoup.

M. TATTLE.

Et vous induiſez de-là, que nous nous reſſemblons .... (*à part.*) Que veut dire ce vieux Coquin ? Il faut que je m'en amuſe, & que je le plante-là après m'être moqué de lui... (*haut.*)

Je crois, Monſieur, que vous vous connoiſſez mal en phiſionomie.

FORESIGHT.

Je m'y connois mal ! Comment me prouverez-vous cela ?

M. TATTLE.

Par votre art même, j'ai dans la phiſionomie quelques traits délicats, & engageans, qui ne ſont pas ſenſibles pour les yeux vulgaires ; ce ſont pourtant des indices certains d'un prochain retour de fortune, qui m'annonce un lot très-avantageux dans la lotterie des femmes. C'eſt un préſage indubitable, qui me promet une grande & riche beauté, que la fortune par un decret caché du deſtin a réſervée pour moi ſeul, & qu'elle a ſouſtraite aux regards perçans des Aſtrologues, & des étoiles mêmes.

FORESIGHT.

Bon ! & moi je vais vous prouver que tout ce que vous venez d'avancer eſt impoſſible.

M. TATTLE.

Pardon, Monſieur : je ſuis extrêmement preſſé.

FORESIGHT.

De quoi ?

M. TATTLE.

De me marier.

FORESIGHT.

Eh bien, Monſieur, partons : nous irons enſemble.

M. TATTLE.

Non, Monſieur : la choſe eſt ſecrette... je n'ai jamais de confidens.

FORESIGHT.

Soit... mais j'eſpere que vous n'épouſerez point ma fille, ſans mon conſentement.

M. TATTLE.

Qui, moi Monſieur !.. & qui diantre en veut à vous, ou à votre fille ?

FORESIGHT.

Miſéricorde ! Quel eſt le quantiéme de la Lune ?

M. TATTLE.

Peu m'importe, Monſieur : mais je vous le répete, je n'ai pas plus d'amour pour votre fille, que d'amitié pour vous. Je conſerve dans mon cœur un ſecret que vous ſeriez charmé de ſçavoir, & que vous ne ſçaurez pas ; que vous pourrez pourtant ſçavoir dans la

ſuite, mais dont vous ne ſerez pas content. Je vous répete encore, que je ſuis ſçavant comme les étoiles, & diſcret comme la Nuit... que je vais me marier dans le moment, quoique je n'en ſçuſſe rien il y a une demie heure; & que celle que je vais épouſer n'en ſçait pas plus que vous... Vous aimez, dit-on, à expliquer les choſes difficiles à comprendre: vous pouvez vous exercer ſur celle-ci. Avant qu'il ſoit un quart-d'heure, je vous dirai le mot de l'Enigme.

SCENE VI.

FORESIGHT. Mlle PRUE.

Mlle PRUE.

QUoi, mon pere, vous le laiſſez ſortir? Ne me l'aviez-vous pas promis pour époux?...

FORESIGHT.

Ciel, de quels maux ſommes-nous menacés? Je ne vois aujourd'hui que des extravagans.

Mlle PRUE.

Je ne ſerai donc pas mariée aujourd'hui, mon Pere ? Vous voulez donc que je ſois toujours un enfant, ſans autre compagnie que celle de ma vieille Nourrice ? Eh bien, je ne dis pas ce que je ferai moi.

FORESIGHT.

O Ciel ! ma fille extravague auſſi.... Taiſez-vous, morveuſe. Il vous ſied bien de demander un mari.... je vous donnerai des verges.

Mlle PRUE.

Des verges ! à moi ? C'eſt un mari que je prétens avoir ; & ſi vous me le refuſez, j'épouſerai *Robin* le ſommelier : il dit qu'il m'aime, il eſt aimable, & j'en ferai mon époux.

FORESIGHT.

Il vous a dit qu'il vous aimoit ? Cela eſt bon à ſçavoir... il faut au plûtôt chaſſer ce coquin-là...

SCENE

SCENE VII.

M. FORESIGHT. Mlle PRUE. SCANDAL.

FORESIGHT.

APprochez, approchez, Nourrice!

LA NOURRICE.

Que vous plaît-il, Monſieur?

FORESIGHT.

Conduiſez votre jeune maîtreſſe dans ſon appartement, & tenez-l'y renfermée juſqu'à nouvel ordre.... ſurtout point de réplique, & que mes volontés ſoient exécutées... ordonnez de ma part à *Robin* de préparer ſon compte du linge & de la vaiſſelle... Adieu, partez, quand je vous le dis.

SCENE VIII.

FORESIGHT. SCANDAL.
Madame FORESIGHT.
BEN.

Madame FORESIGHT.

VOilà M. Ben ; il nous dira si son pere est rentré.

BEN.

Mon pere ? Oui, il est rentré, & bien puni.

Madame FORESIGHT.

Puni ! Comment cela ?

BEN.

Comment cela ? Parbleu il est fou.

FORESIGHT.

Le Ciel me soit en aide ! voilà ce que je craignois.

BEN.

Et cette jeune personne, cette belle héritiere dont mon frere *Val* étoit,

dit-on, amoureux, & dont elle a causé la folie, eſt, je crois, folle auſſi.

FORESIGHT.

Ah, ma pauvre niéce! ma pauvre niéce.... mon tour ne peut tarder à venir.

Madame FORESIGHT.

Mais, expliquez-vous donc? Quel eſt le genre de leur folie?

BEN.

A vous permis de deviner. Mais je pars pour *Antigoa*, & je compte être de retour avant qu'aucun de vous ait touché le but.

Madame FORESIGHT.

C'eſt nous renvoyer aux *Kalendes Grecques*..... Parlez donc de grace, M. Ben? Nous vous en prions tous.

BEN.

Apprenez donc, qu'ils vont ſe marier.

SCANDAL.

Qui, va ſe marier?

BEN.

Mon pere, & cette jeune perſonne dont je ne puis retrouver le nom.

SCANDAL.

Angelique ?

BEN.

Elle-même.

Madame FORESIGHT.

Angelique épouse Sir Sampson ! Cela ne se peut.

BEN.

J'y consens : mais je suis sûr de ce que je vous dis.

SCANDAL.

C'est un conte que cela . . . Je n'en crois rien.

BEN.

Ecoutez, mon ami, peu m'importe que vous le croyiez ou non. Mais ce que je dis est vrai : ils sont actuellement mariés, ou prêts à l'être.

FORESIGHT.

Soit : mais ce n'est pas là être fous ; ni lunatiques.

BEN.

J'ignore ce que vous appellez folie : mais je ne la crois pas trop sage d'épouser un vieux penard, ni lui de s'empêtrer d'une si jeune femme . . . . Tenez, les voilà tous deux.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. SIR SAMPSON. ANGELIQUE. BUCKRAM.

SIR SAMPSON.

OU est notre vieux devin ?.. Ah vieux Foresight, ah mon vieil oncle, viens partager ma joye ; viens faire des vœux pour ma félicité, & comme oncle, & comme Astrologue : voilà un événement qui n'étoit pas dans tes *Ephémerides !* .. Aurois-tu jamais imaginé devoir danser aujourd'hui à ma nôce ? Tu danseras pourtant, c'est moi qui t'en répons.

FORESIGHT.

Je suis pétrifié ! Quoi vous avez épousé ma niece ?

SIR SAMPSON.

Pas tout à fait encor ; cher oncle : mais, comme tu vois, cela ne tardera pas.... *Il embrasse Angélique.)*

ANGELIQUE.

Cela est vrai, mon oncle : je compte que vous me tiendrez lieu de pere, & que vous y consentirez.

SIR SAMPSON.

Il faut bien qu'il y consente, ou je brulerai tous ses globes.

SCANDAL.

Je ne sçais où j'en suis. Que diable fait maintenant Valentin ?

(*Il sort.*)

SCENE X.

SIR SAMPSON. ANGELIQUE. FORESIGHT. Madame FORESIGHT. BEN. BUCKRAM.

Madame FORESIGHT.

Tout ceci est bien surprenant !

SIR SAMPSON.

Pourquoi donc surprenant, ma tante ?

Madame FORESIGHT.

Je ſuis charmée, Sir Sampſon, de vous voir tant d'ardeur !

BEN.

Je crains bien que cette ardeur ne ſoit qu'un phoſphore.

SIR SAMPSON.

Qui es-tu ? qui t'interroge coquin ? Un poiſſon doit être muet : fuis, retourne à ton Elément. Donne à ta tête un meilleur gouvernail.

BEN.

Et vous, ſongez à garantir la vôtre.

SIR SAMPSON.

Que dit cet impudent Matelot ? Tu inſultes ton pere, je crois ! Eh bien, tu auras le tems de t'en mordre les pouces... M. Buckram, avez-vous eû ſoin de dreſſer l'Acte de maniere que ce drôle-là ne puiſſe pas eſperer un ſol dans ma ſucceſſion ?

BUCKRAM.

Oui, Monſieur, je l'ai dreſſé conformément à vos intentions.

SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. M. TATTLE. Mlle FRAIL.

Mlle FRAIL.

O Ma sœur, quel fatal accident !

Madame FORESIGHT.

Ciel ! De quoi est-il question ?

M. TATTLE.

Vous voyez le couple le plus malheureux qui soit au monde !

FORESIGHT.

Hélas, qu'est-il donc arrivé ?

Mlle FRAIL.

Ah ! M. Tattle & moi, le pauvre M. Tattle & moi .... Je n'ai pas la force de le dire...

M. TATTLE.

Hélas, ni moi non plus ! .. La pauvre Mademoiselle Frail & moi ... Nous sommes......

Mlle FRAIL.

Mariés.

Madame FORESIGHT.

Mariés! Comment donc?

M. TATTLE.

Subitement... avant même de ſçavoir que nous le fuſſions!... cet infâme Jeremy, à la faveur d'un déguiſement, nous a trompés tous deux.

FORESIGHT.

Vous ne mentiez donc point, en me diſant tout-à-l'heure que vous alliez vous marier?

ANGELIQUE.

M. Tattle comptoit, dit-on, que c'étoit avec moi? Je lui en rens bien des graces.

M. TATTLE.

Hélas oui, Madame, mes intentions étoient bonnes!... mais, n'eſt-il pas bien cruel de ſe trouver marié ſans ſçavoir comment, ni pourquoi, avec une femme dont on n'avoit jamais compté faire la ſienne?.. Non, je n'ai de ma vie été plus affligé...

ANGELIQUE.

Si vous ne vous ſentez pas d'inclination l'un pour l'autre, je conviens que cela eſt fâcheux.

M. TATTLE.

D'inclination ? Point du tout, du moins pour ce qui me regarde. Jamais il ne m'eſt arrivé de lui rien dire de tendre ſérieuſement ; & de toutes les femmes que j'ai connuës, c'eſt celle que j'aimois le moins..... la pauvre créature ! je ſouffre auſſi pour elle, car je n'ai pas lieu non plus de la haïr : mais je ſens que ſon ſort ne ſera pas heureux avec moi.

Madame FORESIGHT, *à part à Mademoiſelle Frail.*

Il vaut encore mieux lui que rien... quoiqu'il ne ſoit qu'un ſot.

Mlle FRAIL.

Heureuſement qu'il n'eſt que cela... c'eſt l'homme du monde que je mépriſois le plus. Le ſeul titre de mon époux pouvoit me le faire mépriſer davantage !

M. TATTLE.

Ecoutez... ne pourroit-on pas tenir ceci ſecret ? Je ſuppoſe qu'il n'eſt perſonne ici qui nous refuſe cette grace.

Mlle FRAIL.

Mais, ſongez donc, mon cher, que la n'eſt pas poſſible. Le miniſtre, &

ce fripon de Jeremy, ne le publieront-ils pas ?

M. TATTLE.

Oui, ma chere, cela me paroît probable.

ANGELIQUE.

Et moi, j'espere que vous vous aimerez avant qu'il soit peu. Le tems, & l'habitude, sont deux grands maîtres.

M. TATTLE.

Non, Madame, je répons de moi.... mais voilà notre extravagant.

SCENE DERNIERE.

VALENTIN. SCANDAL. SIR SAMPSON. ANGELIQUE. FORESIGHT. Madame FORESIGHT. M. TATTLE. Mlle FRAIL. BEN. JEREMY. BUCKRAM.

VALENTIN.

Si l'on doute encore de ma folie, je

suis prêt à en signer un certificat autentique.

SIR SAMPSON.

Quel est ton dessein ?

VALENTIN.

De reconnoître mes erreurs, & de vous en demander pardon.

SIR SAMPSON.

Tu as retrouvé ton bon sens fort à propos, & je t'en félicite.

VALENTIN.

Je vous trompois, Monsieur : ma maladie étoit feinte.

SIR SAMPSON.

Qu'entens-je !... M. Scandal, est-il bien vrai que ?..

SCANDAL.

Oui, Monsieur : tout ceci n'étoit qu'un jeu.

VALENTIN.

J'en avois conçû quelques espérances que je croyois fondées.... mais l'événement me prouve trop que mon projet ne valoit rien.

SIR SAMPSON.

Cela est fâcheux : le Ciel a eu tort, sans doute, de ne pas favoriser le pre-

jet d'un fils qui vouloit attraper ſon pere.

VALENTIN.

Votre dureté à mon égard, pouvoit peut-être m'excuſer.

SIR SAMPSON.

Fort bien! M. Buckram, tout eſt prêt je crois.... allons, M. Valentin, vous plaît-il de ſigner?

VALENTIN.

Je ſuis prêt à vous obéir, Monſieur... je deſirerois pourtant auparavant de pouvoir faire une queſtion à cette Dame.

SIR SAMPSON.

Une queſtion? Non, Monſieur... apprenez que vous ne lui devez plus que du reſpect; & qu'elle doit être ma femme.

VALENTIN.

On me l'a dit, Monſieur. Mais, c'eſt de ſa bouche que je voudrois l'apprendre.

SIR SAMPSON.

Tu crois donc, que je t'en impoſe?

VALENTIN.

Pardonnez-moi, Monſieur... mais

je jouois tantôt la folie..... d'autres peuvent jouer l'amour.

SIR SAMPSON, *à Angelique.*

Parlez, parlez ma chere : confondez son espoir ..... allons, M. Buckram, vîte, une plume & de l'encre.

BUCKRAM.

Les voilà, Monsieur ; & voici le contrat.

(*Valentin parle bas à Angelique.*)

ANGELIQUE.

Il est vrai, Monsieur, que vous avez paru depuis long-tems avoir de l'inclination pour moi ; j'ignore si elle étoit sincere. Mais aujourd'hui je me livre à la mienne, & personne, je crois, n'a droit de me condamner.

SIR SAMPSON.

Eh bien, êtes-vous payé ? Vous reste-t'il encore quelque scrupule ?

VALENTIN.

Non, Monsieur.

SIR SAMPSON.

Te voilà donc à bout de tes ruses !... allons, finissons : veux-tu signer enfin ?

VALENTIN.

De tout mon cœur.

SCANDAL.

Es-tu réellement fou maintenant ? Songes-tu que tu vas ſigner ta ruine ?

VALENTIN.

Privé du ſeul eſpoir qui me faiſoit aimer la vie, la perte de mes biens ne ſçauroit me toucher. Je n'aimai jamais la fortune que relativement aux plaiſirs qu'elle pouvoit me procurer, & l'eſpoir de plaire à l'aimable Angélique les réuniſſoit tous. J'apperçois aujourd'hui que mes efforts ſont vains ; que ma ruine même lui eſt indifférente.... donnez-moi le papier, je ſuis prêt à la ſigner.

ANGELIQUE, *à part.*

Généreux Valentin !

BUCKRAM.

Voilà le contrat, Monſieur.

VALENTIN.

Où eſt l'obligation, par laquelle je ſuis tenu de le ſigner ?

BUCKRAM.

Sir Sampſon, vous l'avez, ſans doute ?

ANGELIQUE.

Non, c'eſt moi qui l'ai ; & voilà l'uſage que j'en fais.... (*Elle déchire*

l'acte) puissai-je disposer ainsi de tout ce qui peut nuire à Valentin !

SIR SAMPSON.

Arrêtez, Madame! que faites-vous?...

VALENTIN.

Que vois-je !...

ANGELIQUE, *à Valentin.*

Aurois-je l'Univers à vous offrir ; je ne me croirois pas encore digne d'un Amant aussi sincere, & aussi généreux. Recevez ma main, cher Valentin : mon cœur fut toujours à vous ; & n'a que trop souffert dans cette derniere épreuve de votre vertu !

VALENTIN.

Saisi de surprise & de joye... je ne puis que tomber à vos pieds !...

SIR SAMPSON.

Ouais ! que signifie donc tout ceci ?

BEN.

Que le vent est encore une fois changé, mon pere ; & que nous pouvons entreprendre un voyage ensemble.

ANGELIQUE.

Sir Sampson, pour réparer la tromperie que je vous ai faite, j'ai un avis

à vous donner pour en prévenir d'autres. Devenez bon pere, vous ne penſerez point à une ſeconde femme. J'ai toujours autant aimé votre fils, que j'ai haï la dureté de votre caractere : J'ai voulu éprouver Valentin juſqu'au bout ; je vous ai éprouvé auſſi : je vous connois tous deux. Vous n'avez pas plus de défauts qu'il n'a de vertus ; & je goûte à peine autant de plaiſir en me rendant heureuſe avec lui, que j'en reſſens de vous punir autant que vous le méritez.

VALENTIN.

Si mon bonheur étoit ſuſceptible d'accroiſſement, il naîtroit de cette aimable ſurpriſe.

SIR SAMPSON.

Ah, Crocodile !

FORESIGHT.

Sir Sampſon, voilà une éclipſe que je n'avois pas prévûe !

SIR SAMPSON.

Tu n'es qu'un ignorant, qu'un vieux fou.... & moi un autre.

M. TATTLE, *à Sir Sampſon.*

Si c'eſt la perte d'une femme qui chagrine, Monſieur, je ſuis généreux,

il peut diſpoſer de la mienne.... ah, vous êtes ici, M. Jeremy ? Je vous rendrai grace de ma félicité.

JEREMY.

Je vous demande mille pardons, Monſieur : ne l'imputez qu'à pure mépriſe... Vous voyez vous-même que mon maître n'étoit rien moins que fou.... que diantre pouvois-je faire autre choſe ?

VALENTIN.

Ne vous plaignez pas, mon cher Tattle. Vous vouliez me régaler d'un petit tour de votre façon... le ciel eſt juſte.

SCANDAL.

Je crois entendre les violons que Sir Sampſon avoit fait appeller pour ſa nôce. Ne ſeroit-ce pas pitié de les renvoyer ? Valentin, quoiqu'il ſoit bientôt jour, ne danſerons-nous pas ?

VALENTIN.

Nous ferons tout ce que tu voudras, mon ami. Les tranſports de ma joye ne ſçauroient trop ſe ſignaler.

On danſe.

SCANDAL.

Madame, vous avez fait un acte

exemplaire de justice, en punissant un pere inhumain, & en récompensant un Amant fidéle : mais vous faites encor un plus grand œuvre, & pour lequel en mon particulier je vous dois des remercimens. J'étois un infidéle à votre sexe ; vous m'avez converti !.... Je croyois les femmes semblables à la fortune, aveugles pour le mérite, & prodigues de leurs faveurs pour ceux qui en sont les moins dignes : vous m'avez convaincu du contraire ; & j'abjure à vos pieds !

ANGELIQUE.

C'est à tort que vous accusiez notre sexe : les hommes ne nous taxent d'injustice que pour couvrir leur peu de mérite. Tous prétendent être favorisés, & très-peu ont assez de constance pour attendre qu'ils en soient dignes.

Fin du Tome VII.